Domfront
064
v.2
SMR2

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/cciled02duma

CÉCILE

PAR

Alexandre Dumas.

2

PARIS
DUMONT, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, 88, AU SALON LITTÉRAIRE.

XIV.

Les adieux.

Nous ne nous appesantirons pas sur la scène funèbre que nous n'avons fait qu'indiquer, et sur les douloureuses cérémonies qui la suivirent ; d'ailleurs à peine la duchesse de Lorges et M. Duval eurent-ils appris la

mort de la baronne, qu'ils partirent chacun de son côté pour Hendon. Seulement, par une délicatesse que l'on s'expliquera facilement, la duchesse n'amena point Henri, et M. Duval n'amena point Edouard. Grâce à l'amitié de l'une, et grâce à l'intermédiaire de l'autre, Cécile se trouva donc avoir d'un côté les affectueuses consolations dont elle avait besoin, et de l'autre, l'appui, si indispensable en pareille circonstance, d'un homme d'affaires.

La baronne fut enterrée dans le cimetière du village. Depuis longtemps elle avait choisi la place qu'elle devait occuper, elle l'avait fait bénir par le prêtre.

La douleur de la marquise fut vive. Elle aimait sa fille autant qu'elle était susceptible d'aimer; mais son caractère n'était pas de

ceux que la douleur impressionne profondément : elle datait de cette époque où la sensibilité était encore une exception.

Avant de retourner à Londres, M. Duval fit toutes ses offres de services à Cécile, mais sans lui dire un mot des anciens projets arrêtés entre lui et la baronne. Cécile répondit, avec cet accent de reconnaissance auquel il n'y a point à se méprendre, que si elle avait un service quelconque à réclamer, elle ne s'adresserait point à d'autres qu'à lui.

La marquise et la duchesse avaient eu une longue conférence ; la marquise avait exposé à la duchesse son intention bien positive de retourner en France. La ferme volonté de la baronne avait seule eu le pouvoir d'empêcher sa mère d'accomplir ce projet qu'elle nourrissait depuis longtemps. Elle n'avait

jamais pu comprendre cette confiscation de biens dont elle avait cependant subi les conséquences, et elle croyait que son procureur lui trouverait quelque moyen de revenir sur les ventes nationales qu'elle trouvait parfaitement illicites.

Le surlendemain de l'enterrement de la baronne, elle fit donc appeler Cécile dans sa chambre, et lui annonça qu'elle eût à se tenir prête à partir pour la France.

Cette nouvelle frappa Cécile d'un profond étonnement. Elle n'avait jamais eu l'idée qu'il viendrait un jour où elle pourraitquitter le village qui était devenu pour elle une patrie; ce cottage où elle avait été élevée, ce jardin où elle avait passé sa jeunesse, au milieu de ses anémones, de ses lys et de ses roses, cette chambre où sa mère, ange de douceur, de patience et de pureté, avait

rendu le dernier soupir, et enfin le petit cimetière où elle dormait du dernier sommeil. Aussi fit-elle répéter deux fois à la marquise cette invitation de se préparer au départ, et lorsqu'elle fut bien convaincue qu'elle ne se trompait pas, elle se retira dans sa petite chambre pour se préparer à la révolution qui allait se faire dans sa vie ; car dans cette vie si calme, si pure et si paisible, tout changement était une révolution.

D'abord il sembla à Cécile que ce qu'elle regrettait seulement, c'était ce village, ce cottage, ce jardin, cette chambre et ce cimetière ; mais en creusant plus profondément sa pensée, elle trouva que l'image de Henri était quelque peu mêlée à toutes les choses qu'elle regrettait.

Alors elle commença à se trouver bien malheureuse de quitter l'Angleterre.

Elle descendit d'abord dans son jardin.

On en était, comme nous l'avons dit, arrivé à ces dernières belles journées d'automne, suprême sourire de l'année qui s'en va : chaque fleur en s'inclinant semblait saluer Cécile; chaque feuille en tombant semblait lui dire adieu. Les abris des douces matinées du printemps et des chaudes soirées de l'été avaient perdu tout leur mystère. L'œil pénétrait à travers les massifs, plongeait derrière les berceaux. L'oiseau ne chantait plus invisible et caché dans le feuillage, mais on le voyait sautillant inquiet sur la branche effeuillée, comme s'il eût cherché un abri contre les neiges de l'hiver. Or, il sembla pour la première fois à Cécile, qu'elle était comme l'oiseau. L'hiver aussi allait venir pour elle, et en quittant le cottage, elle perdait son refuge maternel, son abri accou-

tumé, sans qu'elle sût encore quel toît de chaume ou d'ardoise lui était réservé dans l'avenir.

Puis, elle partie, en quelles mains allait tomber son beau jardin; tous ces arbres, toutes ces plantes, toutes ces fleurs dont elle étudiait la vie, dont elle comprenait le langage, dont elle devinait la première pensée; qu'allaient-ils devenir quand elle ne serait plus là, comme un centre vivant, pour tout faire vivre de sa vie en attirant tout à elle; peut-être ce jardin serait-il livré à des enfants destructeurs et méchants, qui briseraient pour le plaisir de briser, ou à quelque locataire ignorant, qui ne saurait pas même le nom de ses amies dont elle savait l'âme. Sans doute elle retrouverait en France d'autres fleurs, d'autres plantes, d'autres arbres; mais ce ne seraient pas les arbres qui l'au-

raient vu grandir sous leur ombre, ce ne seraient point les plantes qu'elle aurait arrosées de ses mains, ce ne seraient pas les fleurs, si on peut le dire, qui, de générations en générations, l'auraient récompensée de ses soins maternels avec leurs plus suaves parfums. Non, ce seraient des étrangères, et la pauvre Cécile allait être pareille à ces jeunes filles qu'on tire du couvent où elles ont été élevées, qu'on arrache des bras de leurs compagnes chéries, pour les jeter dans une société où elles ne connaissent personne et où elles-mêmes sont inconnues.

Il y avait dans ce petit jardin tout un monde de pensées pour Cécile.

Elle le quitta cependant, mais ce fut pour monter dans la chambre de sa mère.

Là il y avait tout un monde de souvenirs.

La chambre avait été conservée telle

qu'elle était du temps de la baronne. Chaque chose était à sa place; Cécile, qui avait cru passer sa vie à Hendon, avait voulu se faire illusion à elle-même, et en effet, une fois enfermée dans cette chambre où la vie avait imprimé tous ses souvenirs, et où la mort n'avait laissé aucune trace, Cécile pouvait croire sa mère sortie pour un instant et prête à rentrer d'une minute à l'autre.

Aussi, depuis la mort de sa mère, Cécile était venue plus d'une fois s'enfermer dans cette chambre : le véritable soulagement de la douleur a été donné par le seigneur à l'homme qu'il a créé pour la douleur : ce sont les larmes; mais quelle que soit la douleur humaine, il y a cependant des instants où les larmes tarissent comme des sources desséchées; alors la poitrine s'oppresse, alors le cœur se gonfle, alors on demande des

larmes et les larmes épuisées ne veulent pas venir ; mais, dans ce moment, qu'un souvenir oublié se représente à l'esprit ; qu'un son, rappelant l'accent habituel de la personne perdue, murmure à notre oreille ; qu'un objet à son usage frappe nos yeux ; aussitôt cette aridité du cœur disparaît, aussitôt les larmes jaillissent plus abondantes qu'auparavant, aussitôt les sanglots qui nous étouffaient s'élancent, et la douleur, par son excès, se vient en aide à elle-même.

Or, c'é ait cette ressource des larmes que Cécile trouvait à chaque pas dans la chambre de sa mère.

D'abord, en entrant, et en face de la porte, le lit où elle avait expiré ; au pied de ce lit, le crucifix qu'elle avait baisé en recevant les derniers sacrements ; entre les deux fenêtres

dans un vase de porcelaine, le lys qu'elle tenait dans sa main quand elle était morte, et qui, à son tour, pâle et languissant, mourait comme elle; sur la cheminée, la petite bourse en filet enfermant quelques pièces de monnaie et une pièce d'or; dans les coupes à côté, une ou deux bagues; entre les coupes, la pendule qui avait continué de marquer l'heure jusqu'au moment où, oubliée à son tour an milieu de la douleur générale, elle s'était arrêtée, comme un cœur qui cesse de battre; puis enfin, dans les commodes et dans les armoires, le linge, le vêtement, les robes de la baronne, tout était là.

Et, comme nous l'avons dit, chacune de ces choses était un souvenir pour Cécile. Chaque objet lui rappelait sa mère, dans une situation particulière ou dans une attitude habituelle. C'était dans cette chambre enfin, quand ses larmes étaient taries, qu'elle revenait chercher des larmes.

Et voilà qu'il lui fallait quitter cette chambre comme elle quittait son jardin, cette chambre où sa mère survivait, par la mémoire que chaque objet semblait avoir gardé d'elle. En quittant cette chambre, elle se séparait une seconde fois de sa mère. Après que le corps était mort, c'était en quelque sorte la mémoire qui mourait à son tour.

Cependant il n'y avait point à réagir contre un ordre de la marquise : la marquise avait hérité du pouvoir maternel de la baronne, c'était à la marquise à mener maintenant la vie de Cécile vers le but caché que l'avenir lui marquait.

Cécile alla chercher son album.

Puis, si, comme se défiant d'elle-même, elle eût voulu matérialiser sa douleur, elle fit un dessin du lit, de la cheminée, puis des meubles les plus importants de la chambre mortuaire.

Puis elle fit un dessin de la chambre elle-même.

Alors, comme la journée s'avançait; elle demanda à la marquise la permission d'aller dire adieu à la tombe de sa mère.

C'était, comme nous l'avons dit, un de ces cimetières protestants, sans croix et sans tombeau, un champ commun, un asile général, un enclos où la poussière retournait en poussière, sans qu'une seule inscription indiquât ni l'individualité du mort ni la piété des vivants. Le culte protestant est ainsi fait : culte raisonné, système algébrique qui a essayé de tout prouver, et dont le premier résultat a été de tuer la base de toute religion poétique, — la foi.

Seule la tombe de la mère de Cécile se distinguait de toutes ces tombes, qui n'étaient que des monticules plus ou moins gazon-

neux, par une petite croix noire où, en lettres blanches, on lisait le nom de la baronne.

Mais cette tombe et cette croix étaient dans un angle du cimetière, sous de beaux arbres toujours verts, et présentaient un aspect pittoresque que n'avait aucune autre partie de ce triste champ de deuil.

Cécile vint s'agenouiller devant cette terre fraîchement remuée qu'elle baisa tendrement. Déjà, dans sa pensée, trop pauvre qu'elle était pour élever un monument à sa mère, elle avait transporté les plus belles roses et les plus beaux lys de son jardin sur cette tombe : au printemps prochain, elle devait venir là, respirer l'âme de sa mère dans le parfum de ses fleurs. C'était encore une consolation à laquelle il lui fallait renoncer. Jardin, chambre, tombe, il lui fallait dire adieu à tout.

Cécile fit un dessein de la tombe de sa mère.

Puis, à mesure qu'elle faisait ce dessin, sans qu'elle sût comment ni pourquoi, ce fantôme de Henri, qui, pendant les jours qui venaient de s'écouler, était vaguement resté au fond de sa mémoire, devenait plus distinct, plus visible, plus présent pour ainsi dire. Il lui semblait qu'exilé, un instant de sa vie, par les évènements qui venaient de la troubler, il y rentrait plus intime, plus nécessaire qu'auparavant ; sa pensée était comme un lac troublé par un orage, qui garde quelque temps son agitation, mais qui, à mesure que l'orage se calme, reprend sa pureté et réfléchit de nouveau les objets qu'il réfléchissait auparavant.

Et à mesure que son dessin avançait, il semblait à Cécile que non seulement Henri

vivait dans son souvenir, mais encore qu'il était là matériellement et en personne.

En ce moment elle entendit un léger bruit derrière elle; elle se retourna et elle aperçut Henri.

Henri était si présent à sa pensée qu'elle ne s'étonna point de le voir.

Cela ne vous est-il point arrivé à vous, à moi, à tout le monde, de sentir par un instinct magnétique, de voir avec les yeux de l'âme, pour ainsi dire, une personne aimée s'approcher de nous, et sans avoir tourné le regard de son côté, de deviner qu'elle doit être là et de lui tendre la main.

Henri, qui n'avait pas pu venir trois jours auparavant avec sa tante, était venu seul, non pas pour se présenter chez la marquise, ce n'était pas son intention, mais pour visiter ce petit coin de terre qu'il sentait bien que Cécile avait dû visiter tant de fois.

Le hasard avait fait qu'il y avait rencontré Cécile.

Pourquoi l'idée de ce pieux pélerinage n'était-elle pas même venue à l'esprit d'Edouard ?

Cécile, qui ordinairement osait à peine regarder Henri, lui tendit la main comme à un frère.

Henri prit la main de Cécile, la serra et lui dit :

— Oh ! j'ai bien pleuré sur vous, ne pouvant pas pleurer avec vous.

— M. Henri, dit Cécile, je suis bien heureuse de vous voir.

Henri s'inclina.

— Oui, continua Cécile, car j'ai pensé à vous ; j'ai un grand service à vous demander.

— Oh ! mon Dieu, à quoi puis-je vous être bon, Mademoiselle, s'écria Henri ? Disposez de moi, je vous en supplie.

— M. Henri, nous partons ; nous quittons l'Angleterre peut-être pour longtemps, peut-être pour toujours.

La voix de Cécile faiblit, et de grosses larmes roulèrent sur ses joues; mais elle fit un effort sur elle même et continua.

— M. Henri, je vous recommande la tombe de ma mère.

— Mademoiselle , dit Henri , Dieu m'est témoin que cette tombe m'est aussi chère qu'elle vous l'est à vous-même ; mais , moi aussi, je quitte l'Angleterre peut-être pour long-temps, peut-être pour toujours.

— Vous aussi?

— Oui, Mademoiselle.

— Mais où allez-vous donc?

— Je vais..... je vais en France, répondit Henri en rougissant.

— En France! murmura Cécile en regardant le jeune homme ; puis comme elle sentit qu'elle rougissait à son tour, elle laissa retomber sa tête sur sa main, en murmurant :

— En France!

Cette parole venait de changer toute la destinée de Cécile : cette parole venait d'éclairer tout son avenir.

Henri venait en France! Dès lors elle comprenait la possibilité de vivre en France, qu'elle n'avait pas compris jusque-là,

Elle pensa que la France était sa terre natale, tandis que l'Angleterre n'était que sa patrie d'adoption.

Elle pensa que c'était en France seulement qu'on parlait cette langue maternelle, qui était sa langue à elle, la langue de sa mère, la langue de Henri.

Elle pensa que son séjour, si doux qu'il fût à l'étranger, n'était toujours qu'un exil. Elle pensa que sa mère lui avait dit avant de mourir : — J'aurais cependant bien voulu mourir en France. »

Etrange puissance d'un mot qui soulève le rideau qui nous cachait tout un horizon !

Cécile ne demanda rien autre chose à Henri, et comme sa femme de chambre lui faisait observer qu'il était tard et que la nuit allait venir, elle salua Henri et s'éloigna.

Au moment de quitter le cimetière, elle jeta un regard en arrière et elle vit Henri assis à la même place où elle était assise.

A la porte, un domestique attendait, monté sur un cheval et tenant un autre cheval en main.

Henri, comme il l'avait dit, était donc venu exprès pour faire cette visite à la tombe de la baronne et il allait s'en retourner après l'avoir faite.

XV.

Le départ.

En rentrant, Cécile trouva M. Duval chez la marquise, et quoique le banquier et sa grand'-mère ne parlassent aucunement d'affaires devant elle, il fut visible pour la jeune fille que M. Duval était venu apporter de l'argent à madame de la Roche-Bertaud.

Au moment de quitter le petit cottage, M. Duval mit, pour son passage à Londres, sa maison à la disposition de la marquise; mais la marquise le remercia en disant que si elle descendait chez quelqu'un ce serait chez la duchesse de Lorges qui le lui avait déjà offert; mais que, comme elle ne comptait passer qu'un jour ou deux à Londres, ce serait selon toute probabilité à l'hôtel qu'elle et sa fille s'arrêteraient.

Cécile remarqua qu'en prenant congé d'elle et de sa grand'-mère, M. Duval était fort triste; mais que cette tristesse paraissait encore plutôt un sentiment de pitié sympathique qu'un sentiment d'inquiétude personnelle.

La marquise avait fixé son départ au surlendemain. Elle pria donc Cécile de faire un choix parmi les choses qui lui étaient ou les plus nécessaires ou les plus précieuses,

M. Duval étant chargé de faire vendre tout ce qui resterait.

A ce mot de vente, une impression douloureuse serra le cœur de Cécile ; il lui sembla que c'était une horrible profanation que de laisser vendre les choses qui avaient appartenu à sa mère. Elle en fit l'observation à sa grand'mère qui lui répondit qu'il était impossible d'emporter en France leur petit mobilier, si mince qu'il fût, attendu que le transport de ce mobilier dépasserait le double de sa valeur.

C'était une réponse si matériellement juste qu'elle ne pouvait être attaquée que par les raisons du cœur. Or, comme on sait, ce sont de bien saintes, mais de bien mauvaises raisons que celles-là. Cécile fut donc forcée de se rendre ; mais elle se rabattit sur les objets à l'usage personnel de sa mère, comme son linge et ses robes, par exemple, faisant ob-

server que le tout pouvait s'enfermer dans deux malles, et qu'elle, Cécile, dans sa douleur, trouverait un charme infini à porter les objets qui avaient appartenu à sa mère.

La marquise répondit à Cécile qu'elle ferait sur ce point ce que bon lui semblerait ; mais qu'elle lui faisait seulement observer que dans les grandes familles d'autrefois, il était d'habitude de brûler tous les vêtements qui avaient appartenu aux personnes mortes d'une maladie de poitrine, attendu que cette maladie, passant pour contagieuse, ces vêtements exposaient la personne qui les portait à contracter la même maladie et à mourir de la même mort.

Cécile sourit tristement, remercia sa grand'mère de la permission qu'elle lui accordait et sortit.

Elle avait déjà fait quelques pas dans le

corridor lorsque la marquise la rappela.

C'était pour lui dire qu'elle veillât bien à ce qu'aucun objet ayant servi à la baronne ne se glissât dans ses effets à elle.

A soixante ans, la marquise craignait plus la mort que sa petite-fille ne la craignait à seize.

Cécile se fit apporter dans l'appartement de sa mère les caisses dont elle avait besoin, puis elle s'enferma religieusement, ne voulant pas même que sa femme de chambre l'aidât dans le pieux devoir qu'elle avait à accomplir.

Ce fut à la fois une douce et triste nuit pour Cécile, que cette nuit qu'elle passa tout entière dans la chambre de sa mère, et avec les souvenirs de sa mère.

A deux heures du matin, Cécile, peu ha-

bituée à la veille, sentit malgré elle venir le sommeil ; elle se jeta tout habillée sur le lit, mais auparavant elle se mit à genoux devant le crucifix, et comme les objets dont elle était entourée avaient porté son amour filial au plus haut degré d'exaltation, elle demanda à Dieu s'il était vrai, comme elle l'avait entendu raconter parfois, que les morts visitassent encore les vivants, de permettre à sa mère de venir lui dire un dernier adieu dans cette même chambre où elle l'avait si souvent serrée sur son cœur.

Et Cécile s'endormit les bras étendus, mais Dieu ne permit point que pour elle les lois de la mort se relâchassent de leur rigueur, et si elle revit sa mère, ce ne fut qu'en rêve.

La journée du lendemain se passa à poursuivre la tâche du départ ; de l'appartement de sa mère, Cécile passa dans le sien : alors

ce fut le tour de tous ses souvenirs d'enfance à elle, parmi lesquels ses albums tenaient une si grande place. Le soir tout était prêt.

C'était le lendemain dans la journée que Cécile et sa grand'-mère quittaient la petite maison hospitalière qu'ils avaient habitée douze ans. Dès le matin, Cécile se leva pour descendre une dernière fois dans son jardin, la pluie tombait par torrents.

Cécile se mit à la fenêtre, le jardin était triste et désolé, les dernières feuilles s'envolaient des arbres, les dernières fleurs trempaient leurs têtes recourbées dans l'eau boueuse des plates-bandes. Cécile se prit à pleurer, il lui semblait que si elle eût quitté ses amies pendant une belle journée de printemps, elle les eût moins regrettées en leur voyant tout l'avenir de l'été, tandis qu'en les quittant à cette heure, elles les quittait à

l'agonie et penchées vers cette tombe de la nature qu'on appelle hiver.

Toute la journée Cécile attendit un éclairci du ciel pour aller jusqu'au cimetière ; mais toute la journée le ciel versa des torrents de pluie ; il lui fut donc impossible de sortir.

Vers trois heures, la voiture et le cocher de madame de Lorges arrivèrent ; on chargea les caisses, le moment suprême était venu.

La marquise était rayonnante de partir ; pendant douze ans qu'elle avait passés dans ce charmant cottage, elle ne s'était pas créé, ni avec les gens, ni avec les choses, un seul souvenir qu'elle regrettât.

Cécile était comme une folle, elle touchait les meubles, elle les embrassait, elle pleurait; une partie de son âme allait rester à Hendon.

Au moment de monter en voiture, elle faillit s'évanouir, il fallut presque la porter.

Elle voulut se charger de la clé de la petite maison que l'on devait, en passant à Londres, remettre à M. Duval. Cette clé, elle la mit sur son cœur.

Cette clé, c'était celle de son passé ; Dieu seul avait la clé de l'avenir.

Elle pria le cocher de faire un détour et de s'arrêter devant la porte du cimetière. Comme nous l'avons dit, la pluie tombait si furieusement qu'il lui fut de toute impossibilité de descendre ; mais en plongeant ses regards à travers les barreaux de la porte, elle put encore voir la tombe, la petite croix et les grands arbres qui l'abritaient.

Mais la marquise la pria de ne pas la tenir trop long-temps dans un pareil endroit, attendu que le voisinage des cimetières lui

causait une impression des plus désagréables.

Cécile cria une dernière fois : « Adieu ma mère ! adieu ma mère ! » et se rejeta dans le fond de la voiture.

Puis elle s'enveloppa la tête de son voile noir, et elle n'ouvrit les yeux que lorsque la voiture s'arrêta.

On était à la porte de l'hôtel du *Roi Georges*.

Une autre voiture était toute prête et tout attelée dans la cour. Madame de Lorges attendait la marquise dans l'appartement qui lui était préparé à l'hôtel. Son neveu Henri, qu'elle avait envoyé à Douvres pour s'informer des navires qui partaient pour la France, lui écrivait qu'un bâtiment était en partance et devait mettre à la voile le lendemain matin.

Si l'on voulait profiter de ce bâtiment, il fallait se reposer quelques instants seulement et partir.

Cécile demanda à aller chez Madame Duval ; mais madame Duval demeurait dans la Cité, et rien que pour aller chez elle et revenir; il fallait plus d'une heure. La marquise s'opposa donc à cette visite, en invitant sa petite-fille à lui écrire seulement. La pauvre enfant sentait que ce n'était point par une lettre qu'elle aurait dû prendre congé des bons vieux amis de sa mère. Mais que pouvait-elle contre la volonté de la marquise ? Il lui fallut obéir.

Elle écrivit donc.

Tout ce qu'un billet peut contenir de tendres excuses et de profonds regrets, la lettre de Cécile le renfermait. Il y avait des adieux pour tout le monde , pour M. Duval , pour madame Duval, et même pour Edouard. Elle

envoyait à M. Duval la clé de la petite maison, en lui disant que, si elle était riche, quoiqu'en séloignant d'elle, quoiqu'en quittant l'Angleterre pour toujours, elle conserverait cette petite maison comme le sanctuaire de sa jeunesse; mais elle était pauvre, et elle renouvelait à M. Duval, au nom de la marquise, la prière de vendre les meubles qu'elle renfermait et d'en faire passer le montant à sa grand'mère.

On remit cette lettre et la clé de la maison à madame la duchesse de Lorges, qui se chargea de les faire passer le lendemain à son ancien intendant.

Avant de quitter son amie, madame de Lorges fit à la marquise toutes ces offres d'argent qui, entre gens comme il faut, ne sont pas même regardées, lorsqu'on les accepte, comme services rendus; mais, grâce à la vente du reste de ses diamants, la marquise

avait, du moins elle le pensait ainsi, plus qu'il ne lui fallait pour attendre la restitution de ses biens.

Enfin, le moment vint de monter en voiture. Cécile eût donné tout au monde pour pouvoir embrasser M. et madame Duval et serrer la main à Edouard. Elle sentait dans le fond de son cœur qu'il y avait presque de l'ingratitude à agir ainsi; mais, comme nous l'avons dit, elle n'était pas la maîtresse de suivre les inspirations de son cœur. Elle s'agenouilla, demanda pardon à sa mère, et, lorsqu'on vint la prévenir que la voiture attendait elle se contenta de répondre qu'elle était prête.

Ce fut une chose encore bien triste pour Cécile que ce départ de Londres pendant une nuit pluvieuse, sans autre adieu que celui de la duchesse qu'elle connaissait à peine.

On traversa Londres, que Cécile n'avait jamais vu, sans que la jeune fille mît seulement la tête à la portière ; puis elle sentit, à l'air plus pur et au changement de pavé, que l'on entrait dans la campagne.

Comme la voiture allait en poste et qu'on ne s'arrêtait que pour relayer, la route fut rapidement faite, et à cinq heures du matin l'on était arrivé à Douvres.

La voiture s'arrêta dans la cour d'un hôtel ; la lueur de deux ou trois flambeaux vint frapper les paupières fermées de Cécile; elle ouvrit les yeux, encore tout étourdie du mouvement de la voiture, encore en proie à la somnolence qui en est la suite, et son premier regard rencontra Henri.

Henri qui attendait leur arrivée.

Cécile se sentait rougir si violemment qu'elle abaissa son voile sur sa figure.

Henri donna la main à la marquie pour l'aider à descendre de voiture, puis à Cécile : c'était la première fois que la main de la jeune fille rencontrait la main de Henri, et le jeune homme la sentit si frémissante dans la sienne qu'il n'osa pas même la serrer.

Des chambres étaient préparées dans l'hôtel et attendaient l'arrivée des voyageurs; on voyait qu'une prévoyante intelligence avait tout ordonné d'avance. Le bâtiment ne partant qu'à dix heures du matin, les deux voyageuses avaient du moins quelques heures pour se reposer.

Henri, au reste, les pria de ne s'inquiéter de rien que de se tenir prêtes pour l'heure dite, son valet de chambre devant s'occuper de l'embarquement des effets ; c'était chose d'autant plus facile que la voiture étant toute chargée, on n'avait qu'à prendre

les malles sur la voiture et les transporter sur le bâtiment.

Puis il salua la marquise et Cécile et se retira en leur demandant si elles avaient quelques ordres à lui donner.

Cécile s'enferma dans sa chambre; mais quelle que fût sa fatigue, elle essaya vainement de s'endormir; cette apparition inattendue de Henri avait jeté trop de trouble dans son pauvre cœur pour que le sommeil pût approcher d'elle.

Maintenant il lui restait un dernier doute, car elle n'avait osé adresser à ce sujet aucune question à Henri. Henri lui avait dit que lui aussi allait en France: partait-il par le même bâtiment qu'elle?

Ce doute, comme on le comprend bien, était suffisant pour empêcher Cécile de dormir.

Mais cette insomnie ne fut pas sans charmes ; pour la première fois, depuis la mort de sa mère, Cécile sentait que quelqu'un veillait sur elle.

Ces domestiques qui attendaient son arrivée, ces chambres toutes prêtes à la recevoir, ses effets qu'on transportait à cette heure sur le bâtiment sans qu'elle eut à s'en inquiéter ; tout cela était l'effet d'une puissance amie qui l'enveloppait de soins et de prévoyances.

Ce quelque chose qui veillait sur elle, cette puissance amie qui prévenait ses désirs c'était l'amour de Henri.

Henri l'aimait donc réellement, sincèrement, profondément?

Comme il f it bon de se sentir aimé !

Et cette idée qui berçait Cécile était si douce, que la jeune fille luttait contre le

sommeil, de peur que le sommeil ne lui enlevât le sentiment de cette protection qui la rendait si heureuse.

Elle vit venir le jour; elle compta les heures; elle se leva sans qu'on eût besoin de la réveiller; elle était levée lorsque l'on vint pour frapper à sa porte.

Elle passa chez sa grand'mère et la trouva prenant, comme d'habitude, son chocolat dans son lit; elle avait bien envie de lui demander si Henri partait en même temps qu'elles; elle ouvrit deux ou trois fois la bouche pour commencer la phrase interrogative; mais à chaque fois ses lèvres se refermèrent sans avoir pu prononcer une parole.

Cependant l'heure s'avançait : Cécile retourna dans sa chambre pour laisser la marquise libre de s'habiller. La marquise avait conservé ses anciennes habitudes; elle met-

tait tous les matins son rouge, et mademoiselle Aspasie seule assistait à sa toilette, qui n'eût pas été à son avis une toilette, sans ce complément aristocratique.

La fenêtre de la chambre de Cécile donnait sur la rue; au bout de la rue on apercevait le port, puis au-dessus des maisons, le haut des banderolles qui flottaient au vent. Cécile se mit à la fenêtre.

Plusieurs voitures passaient et repassaient dans la rue; mais au milieu de toutes ces voitures, Cécile en remarqua une qui venait du port : elle la suivit des yeux. La voiture s'arrêta devant la porte; son cœur battit; la portière s'ouvrit; Henri s'élança par la portière; son cœur battit plus vite encore. Elle se retira vivement de la fenêtre.

Mais pas si vivement, qu'en levant la tête, Henri ne pût l'apercevoir.

Cécile demeura debout, rougissante et

confuse à l'endroit même où elle était, une de ses mains appuyée sur son cœur, dont elle essayait de comprimer les mouvements, l'autre cramponnée à l'espagnolette de la fnêtre.

Elle entendit les pas de Henri entrant dans le salon qui séparait sa chambre de la chambre de la marquise; mais là les pas s'arrêtèrent. Henri n'osait pas entrer dans la chambre de Cécile, Cécile n'osait point passer au salon.

Cela dura dix minutes ainsi.

Au bout de dix minutes, Henri sonna; une femme de chambre monta.

— Mademoiselle, dit Henry, faites-moi le plaisir de dire à ces dames qu'elles aient la complaisance de se hâter; dans une demi-heure le bâtiment mettra à la voile.

— Me voilà, Monsieur, — dit Cécile en

sortant, oubliant que sa réponse indiquait qu'elle avait entendu la demande, — me voilà, et je vais prévenir ma grand'maman que vous attendez.

Puis saluant Henri, elle traversa rapidement le salon et entra chez la marquise.

La marquise était à peu près disposée. Cinq minutes après, elle sortit donc suivie de sa petite fille. Henri offrit son bras à la marquise, Cécile descendit derrière eux, accompagnée de mademoiselle Aspasie, dont la marquise n'avait point voulu se séparer.

Une seule et même idée obsédait éternellement l'esprit de Cécile. Henri les accompagnait-il seulement jusqu'au navire, ou partait-il avec elles?

Pendant toute la route, elle n'osa faire aucune question à Henri et Henri ne prononça point une parole qui eût rapport à ce

sujet; seulement, ses yeux rencontrèrent plusieurs fois ceux de la jeune fille : tous deux évidemment s'interrogeaient du regard.

Henri avait un costume élégant qui pouvait aussi bien être un costume de campagne qu'un costume de voyage; il était donc impossible de rien deviner.

On arriva au port. On descendit de la voiture ; une barque était prête : les trois femmes y entrèrent, Henri les y suivit, et les rameurs se dirigèrent vers le bâtiment.

Henri donna la main à la marquise pour monter à bord. Puis à Cécile. Cette fois, si tremblante que fût la main de la jeune fille, Henri ne put se retenir de la serrer doucement. Un nuage passa sur les yeux de Cécile; il lui sembla qu'elle allait s'évanouir. C'était la première fois, qu'autrement que par son regard, Henri lui disait qu'il l'aimait.

Mais ce serrement n'était-il pas un adieu.

En mettant le pied sur le pont, Cécile chancelait tellement, qu'elle alla demander un appui à une pyramide de coffres, de malles et de caisses entassés au pied du mât d'artimon, et que les matelots allaient, de peur du mauvais temps, recouvrir d'une toile cirée. Mais si rapide et surtout si vague que fût le regard de Cécile, il découvrit cependant un nom sur lequel il s'arrêta à l'instant même.

Ce nom était inscrit sur une malle ; c'était une adresse. Cette adresse disait à Cécile tout ce qu'elle désirait savoir, car elle était ainsi conçue :

— M. le vicomte Henri de Sennones, bureau restant. Paris. France.

Cécile respira en levant les yeux au ciel. Ses yeux, en se levant, rencontrèrent ceux du jeune homme.

Il paraît que tout ce qui se passait dans le

cœur de la jeune fille était visiblement écrit sur son visage, car Henri la regarda d'un air de reproche ; puis après un instant de silence :

— Oh! Cécile, dit-il en secouant la tête comment avez-vous cru un instant que je pourrais vous quitter?

XVI.

Le voyage.

Par une de ces variations atmosphériques si fréquentes sur les bords de la mer, le temps avait complètement changé, et de pluvieux qu'il était la veille, il était devenu d'une sérénité rare pour la saison dans laquelle on se

trouvait. Cela permettait aux passagers de rester sur le pont, circonstance dont Henri remercia le ciel au fond du cœur, car elle lui permettait de demeurer près de Cécile qu'il eût été forcé de quitter, si quelque gros temps eût obligé les voyageuses à se renfermer dans la chambre des femmes.

Tout ce que voyait Cécile était nouveau et intéressant pour elle. Elle se rappelait bien, comme dans un rêve, être descendue tout enfant le long d'une falaise, portée entre les bras de sa mère; puis avoir traversé un grand espace d'eau qui était resté dans sa pensée comme un immense miroir, puis enfin avoir vu un port avec des bâtiments qui se balançaient comme des arbres que le vent courbe; mais elle avait trois ans et demi lorsque tous ces objets avaient frappé ses yeux, et ils étaient restés dans son esprit, vagues, indistincts et flottants comme des nuages.

Tout cet aspect, cette mer, ces côtes, ces navires, étaient donc des choses nouvelles pour Cécile qui, pauvre enfant, en quelque sorte attachée comme une plante au sol de la petite maison qu'elle avait habitée pendant douze ans, n'avait eu pendant ces douze ans, d'autre horizon que celui qu'on apercevait de ses fenêtres ou de celles de sa mère.

Pour la première fois depuis la mort de sa mère, la vue des objets extérieurs avait donc l'influence de distraire un instant sa pensée de la perte qu'elle avait faite, et comme Henri était près d'elle, elle l'interrogeait curieusement sur tout ce qui l'entourait : Henri répondait à toutes ses questions en homme à qui aucun détail n'est étranger et Cécile continuait de l'interroger, peut-être moins par curiosité que pour le plaisir d'écouter la voix de Henri. Il lui semblait qu'elle entrait dans une vie toute nouvelle et que c'était

Henri qui l'introduisait dans cette existence inconnue ; ce vaisseau qui l'emportait vers une autre terre, sa terre natale, la détachait du passé et voguait avec elle vers l'avenir.

La traversée fut heureuse. Le ciel, comme nous l'avons dit, était aussi beau que peut l'être en Angleterre un ciel d'automne, de sorte que deux heures après la sortie du port de Douvres, on aperçut les côtes de France pareilles à un brouillard, tandis que celles d'Angleterre étaient encore parfaitement visibles ; mais peu à peu ce fut l'Angleterre à son tour qui se confondit dans les vapeurs de l'horizon, tandis que la terre de France devint de plus en plus distincte. Les yeux de Cécile se portaient alternativement de l'une à l'autre; laquelle des deux lui serait la plus heureuse ou la plus fatale ?

Vers les sept heures du soir on aborda à Boulogne. Il faisait nuit depuis longtemps. La

marquise se rappelait l'hôtel de la Poste, quoiqu'elle eût oublié le nom de son ancienne hôtesse : seulement, la rue où était situé cet hôtel et qui autrefois s'appelait la rue Royale, après s'être appelée la rue du Club des Jacobins, s'appelait maintenant la rue de la Nation.

Quoique la mer eût été tranquille, la marquise se sentait excessivement fatiguée. Henri conduisit donc Cécile et sa mère à l'hôtel, puis il revint pour présider au débarquement des effets.

Cécile avait entendu vingt fois raconter à sa mère les événements de cette orageuse soirée de leur embarquement. Elle avait vingt fois entendu nommer à la baronne cette bonne madame d'Ambron qui les avait accompagnées jusqu'à la mer avec tant de dévouement, et, moins oublieuse que sa grand'mère, la jeune fille s'était rappelé son nom.

Aussi, à peine Cécile fût-elle dans sa chambre, qu'elle fit appeler l'hôtesse actuelle de l'auberge de la Poste et, voyant, à son âge, que ce ne pouvait être la même personne dont si souvent elle avait entendu parler à sa mère, elle lui demanda si elle avait connu madame d'Ambron, qui tenait l'hôtel de la Poste en 1792, et si madame d'Ambron demeurait toujours à Boulogne ?

L'hôtesse actuelle s'appelait encore madame d'Ambron, seulement elle était la bru de l'autre ; elle avait épousé son fils aîné, et sa belle-mère s'était retirée en leur laissant l'hôtel.

Au reste, madame d'Ambron demeurait dans la maison attenante, et elle venait encore passer la plus grande partie de ses journées dans son ancien domicile.

Cécile demanda si elle ne pourrait point lui

parler ? On lui répondit que c'était chose des plus faciles et qu'on allait la prévenir que des voyageurs la demandaient.

Dans l'intervalle, Henri revint; on ne pouvait, à cause de la douane, débarquer les effets que le lendemain à midi; il venait donner avis de ce retard à la marquise et à Cécile, qui avaient d'abord manifesté le désir de partir le lendemain dans la journée; il fut alors convenu qu'on ne partirait que le surlendemain matin.

Ce départ avait été l'objet d'une grave discussion entre la marquise et sa fille. La marquise avait d'abord voulu partir en poste ; mais, pour partir en poste, il fallait louer ou acheter une calèche, et Cécile, qui savait par sa pauvre mère le peu de ressources qui restaient à la marquise, avait fait observer à sa grand'maman quelle économie il y aurait pour elles à partir par la diligence; l'hôte

l'auberge de la Poste, qui était en même temps le directeur des voitures publiques, lui était venu en aide et avait exposé à la marquise qu'en prenant le coupé pour elle, pour sa fille et sa femme de chambre, elle serait chez elle aussi bien que dans une calèche ou dans une berline et qu'elle irait presque aussi vite que par la poste.

Enfin, la marquise, à son grand regret, s'était laissé persuader par l'avis raisonnable et l'on avait, pour le surlendemain, inscrit à l'article coupé, les trois noms de la marquise de la Roche-Bertaud, de Cécile de Marsilly et de mademoiselle Aspasie.

Henri, en apprenant ces dispositions, arrêta aussitôt une place dans l'intérieur de la diligence.

En ce moment, madame d'Ambron entra, venant se mettre, avec son empressement or-

dinaire à la disposition des personnes qui l'avaient demandée.

En voyant cette digne femme, qui avait tant fait pour sa grand'-mère, sa mère et elle, pauvres fugitives, Cécile ouvrit les bras pour les lui jeter au cou, mais un signe de la marquise l'arrêta.

—Qu'y a-t-il pour le service de ces dames? demanda madame d'Ambron.

—Ma chère dame, répondit la marquise, je suis madame de la Roche-Bertaud et voici mademoiselle Cécile de Marsilly, ma fille.

Madame d'Ambron salua; mais il était évident que les deux noms que venait de prononcer la marquise étaient parfaitement étrangers à son souvenir. La marquise s'en aperçut.

— Ne vous souvenez-vous donc pas, ma

chère dame, dit-elle, que nous avons déjà logé dans votre hôtel?

— Il se peut que madame m'ait déjà fait cet honneur, répondit madame d'Ambron; mais j'ai honte de dire que je ne me souviens ni vers quelle époque, ni dans quelle occasion.

— Ma chère madame d'Ambron, dit Cécile, vous allez vous souvenir de nous, j'en suis bien sûre. Vous rappelez-vous deux pauvres fugitives qui vous arrivèrent un soir du mois de septembre 1792, dans une petite charrette, déguisées en paysannes et conduites par un de leurs fermiers nommé Pierre.

— Oui, oui; certainement, s'écria madame d'Ambron, je me les rappelle à merveille; la plus jeune des deux dames avait même une petite fille de trois à quatre ans, un petit chérubin, un petit ange...

— Arrêtez, ma chère madame d'Ambron, arrêtez, reprit Cécile en souriant, car, si vous en disiez davantage, je n'oserais pas vous dire que cette petite fille, ce petit chérubin, ce petit ange, c'est...

— Eh bien ?

— Eh bien ! c'est moi.

— Comment, c'est vous, ma pauvre enfant, s'éécria la bonne hôtesse.

—Eh bien ! murmura la marquise, piquée de cette familiarité.

—Oh ! excusez-moi, s'écria madame d'Ambron, se reprenant d'elle-même, et sans même avoir entendu l'interjection de la marquise, excusez-moi, mademoiselle, mais je vous ai vue si petite.

Cécile lui tendit la main.

— Mais vous étiez trois, demanda ma-

dame d'Ambron, en regardant autour d'elle comme pour chercher la baronne.

— Hélas ! murmura Cécile.

— Oui, oui, continua madame d'Ambron, comprenant parfaitement ce que voulait dire la douloureuse exclamation de la jeune fille ; oui, l'émigration est une chose dure, il y en a beaucoup dont j'ai vu le départ et dont je ne reverrai pas le retour. Il faut vous consoler, ma chère demoiselle, Dieu a ses raisons pour nous éprouver, et, vous le savez, il ne frappe que ses élus.

— Ma chère dame, dit la marquise, ne parlons point des ces choses-là, je suis fort sensible, et ces souvenirs me font beaucoup de mal.

—J'en demande bien pardon à madame la marquise, répondit la bonne hôtesse; mais c'était pour prouver à mademoiselle que je

me rappelais parfaitement votre passage dans mon hôtel. Maintenant, si madame la marquise veut me dire dans quel but elle m'a fait appeler.

— Ce n'est pas moi, ma chère madame d'Ambron, qui vous ai fait appeler, c'est ma petite-fille, mademoiselle de Marsilly, expliquez-vous donc avec elle.

— En ce cas, si mademoiselle veut bien...

—Je vous ai fait appeler, ma bien excellente madame d'Ambron, d'abord pour vous remercier avec quelques mots du cœur, car le service que vous nous avez rendu est un de ceux qu'on ne paie qu'avec une reconnaissance éternelle ; puis ensuite pour vous demander si demain matin vous ne pourriez pas me faire conduire par quelqu'un au bord de la mer, au même endroit où, voilà bientôt douze ans, nous nous sommes embar-

qués ; si cependant bonne maman permet que je fasse cette course, reprit Cécile en se retournant vers la marquise.

— Certainement, reprit madame de la Roche-Bertaud, si toutefois madame d'Ambron vous donne, pour vous accompagner, une personne sage et raisonnable. Je vous offrirais bien Aspasie ; mais, vous savez que, le matin surtout, je ne saurais me passer d'elle.

J'irai moi-même, madame la marquise, j'irai moi-même, s'écria madame d'Ambron ; je serai trop heureuse de guider mademoiselle, et comme j'étais là, Dieu merci, lorsque vous êtes parties, mesdames, si mademoiselle désire quelques détails, je serai, certes, mieux que personne à même de les lui donner.

—Et moi, madame la marquise, dit Henri,

qui avait assisté à cette scène avec le plus grand intérêt, ne me permettrez-vous point d'accompagner Mademoiselle?

— Mais je n'y vois pas d'inconvénient, Henri, répondit la marquise, et, puisque vous aimez les souvenirs pittoresques, allez, mes enfants, allez.

Puis, comme pour l'acquit de sa conscience, la marquise fit à son ancienne hôtesse un petit signe qui voulait dire :

— Madame d'Ambron, je vous les recommande, veillez sur eux.

Madame d'Ambron répondit par un signe affirmatif, et la promenade arrêtée pour le lendemain, chacun se retira dans son appartement.

Henri et Cécile passèrent tous deux une bonne et douce nuit; ils s'étaient quittés à onze heures du soir, ils devaient se retrouver à huit

heures du matin. Pour eux, qui se voyaient en Angleterre une fois à peine tous les huit jours, et qui se voyaient en face de témoins, c'était un grand changement que celui-là. Ils allaient se voir tous les jours ; et s'ils ne se voyaient pas seuls, au moins ils allaient marcher appuyés au bras l'un de l'autre : il y aurait des endroits difficiles où Henri donnerait la main à Cécile, d'autres plus difficiles encore où il la soutiendrait ; bref, pour le jeune homme surtout, ce serait une grande fête que cette promenade.

Aussi à six heures du matin était-il prêt, ne pouvant pas comprendre la lenteur avec laquelle marchait le temps, et accusant toutes les pendules de France de retarder impitoyablement sur celles d'Angleterre. Il n'y avait point jusqu'à sa montre, invariable jusque-là, qu'il n'accusât de s'être dérangée dans la traversée.

De son côté, Cécile avait été bien matinale aussi ; mais elle n'osait, elle, interroger les pendules. Il lui semblait bien au jour qu'il était de fort bonne heure ; deux ou trois fois elle avait été de son lit à sa fenêtre pour s'en assurer, et l'une de ces fois, à travers ses persiennes, elle avait aperçu Henri tout prêt à partir, et interrogeant sa croisée, dont il ne pouvait percer le voile mystérieux, pour savoir si, de son côté, elle se préparait. Cécile se hasarda donc à sonner et à demander l'heure : il était six heures et demie.

Elle pria la femme de chambre de lui faire dire aussitôt que madame d'Ambron serait arrivée.

Mais madame d'Ambron, qui n'avait pour devancer le moment indiqué aucun des motifs qui poussaient Henri et Cécile, arriva seulement à l'heure convenue.

Aussitôt Cécile descendit ; elle trouva Henri

dans le salon d'attente. Les deux jeunes gens se firent les demandes d'usage, et tous deux avouèrent que cette nuit passée dans une pauvre auberge, était une des meilleures nuits qu'ils eussent passées.

Comme ce que Cécile avait désiré revoir, c'était l'endroit de l'embarquement surtout, madame d'Ambron jugea inutile de faire faire aux jeunes gens le même chemin que l'on avait fait pendant cette dangereuse soirée où Pierre avait été obligé, pour dérouter les soupçons, de reprendre la route de Montreuil; on se contenta de remonter la rue de la Nation jusqu'au bout; puis, arrivé à l'octroi de la ville, on prit à gauche un petit chemin à travers terres; ce chemin conduisait à la falaise.

Peut-être, pour tout autre que pour Cécile, une pareille course, à part son but, était-elle une chose bien simple et bien insi-

gnifiante; mais, pour la jeune fille du cottage, qui n'avait jamais rien vu, dont les promenades s'étaient bornées d'un côté au mur de son petit jardin, de l'autre, à la porte de l'église, tout était nouveau, tout était extraordinaire; pareille à un oiseau sorti de sa volière et qui se voit, avec une certaine terreur, en toute liberté, le monde lui semblait immense; puis, tout-à-coup, il lui prenait envie d'essayer ses pieds comme l'oiseau essaie ses ailes, de courir à travers cet espace, d'y chercher une chose ignorée qu'elle sentait exister et que cependant elle ne voyait et ne comprenait pas. Tout cela lui faisait des rougeurs instantanées, des tressaillements subits qui se communiquaient de son bras à celui de Henri sur lequel elle était appuyée, et auxquels celui-ci répondait par cette douce pression qui avait si fort émotionné Cécile au moment où elle montait, dans le port de

Douvres, sur le bâtiment qui devait l'amener en France.

Enfin l'on arriva au bord de la falaise ; de ce point, on découvrait la mer dans toute son étendue et dans toute sa majesté. L'Océan porte avec lui une grandeur sombre que, même dans ses temps d'orage, n'a jamais la Méditerranée ; la Méditerranée, c'est un lac, c'est un miroir d'azur, c'est la demeure de la blonde et capricieuse Amphitrite ; l'Océan, c'est le vieux Neptune qui berce un monde dans chacun de ses bras.

Cécile s'arrêta un instant émerveillée ; l'idée de la mort, l'idée de Dieu, l'idée de l'infini s'emparèrent d'elle en face de l'immensité, et deux grosses larmes coulèrent sur ses joues.

Puis, à ses pieds, elle avait vu le petit sentier qu'elle avait, pendant cette nuit d'orage, descendu dans les bras de sa mère.

Sans que madame d'Ambron lui dit que que c'était celui-la. Cécile prit d'elle-même ce petit sentier.

Henri la suivit, prêt à la retenir par derrière si le pied lui glissait, car, sur cet étroit espace, il n'y avait point place pour deux personnes de front.

On arriva sur le galet; c'était à l'endroit même où les fugitives avaient attendu la petite embarcation qui les était venu chercher. Cécile se rappelait tous ces détails comme à travers un nuage; ce qui l'avait frappé surtout, elle enfant, c'était le bruit éternel des lames qui déferlent sur le galet et qui semble la respiration puissante de l'Océan. Les lames déferlaient encore et elle retrouvait ce bruit au fond de son souvenir.

Elle resta un instant immobile, absorbée

dans sa contemplation ; puis, cherchant Henri qui était près d'elle, comme si, en face d'un pareil spectacle, elle avait besoin de se soutenir à quelque chose, elle s'appuya à son bras en murmurant ces seules paroles :

— Que c'est beau ! que c'est grand ! que c'est sublime !

Henri ne répondit pas, il tenait son chapeau à la main, demeurant nu-tête comme dans une église.

Dieu est partout, mais les deux jeunes gens sentaient qu'il était surtout là.

Ils restèrent ainsi une heure en contemplation, sans échanger une parole ; mais appuyés l'un à l'autre, peut-être le sentiment qu'ils éprouvaient tous deux était-il celui de leur faiblesse et de leur infimité, en comparaison de tant de force et de tant de grandeur.

C'était en face d'un pareil spectacle que Paul et Virginie s'étaient juré de s'aimer toujours et de ne se séparer jamais.

Pauvres alcyons!

Ce fut madame d'Ambron qui rappela à Cécile et à Henri qu'il était temps de retourner à l'hôtel. Les deux jeunes gens seraient restés là toute la journée sans mesurer le temps qui s'écoulait.

Ils reprirent donc le petit sentier, mais non sans s'arrêter de dix pas, en dix pas, non sans jeter en arrière de longs regards de regrets et d'adieu, non sans avoir ramassé de ces beaux galets aux couleurs vives, aux veines diaprées, auxquels l'eau de la mer donne tant d'éclat, qu'on les prendrait pour des pierres précieuses, et qui, deux heures après,

images des choses du monde, ne sont plus que des cailloux ordinaires.

En rentrant à l'hôtel, ils trouvèrent la marquise toute habillée et déjà en conférence avec un avocat qu'elle avait envoyé chercher pour le consulter sur les droits qu'elle croyait avoir de rentrer dans les biens que la Convention lui avait confisqués.

L'avocat avait alors expliqué à la marquise des choses dont celle-ci n'avait aucune idée : c'est que le consulat tournait à la monarchie, qu'avant trois mois Bonaparte serait empereur, et que, comme il fallait au nouveau trône le double appui du passé et de l'avenir, toutes les vieilles familles qui se rattacheraient à la nouvelle dynastie seraient infailliblement bien reçues par elle.

Quant aux biens confisqués, il n'y fallait

pas songer; mais, en échange et comme compensation, l'empire avait de l'argent, des pensions, des places et des majorats à donner à ceux qui voudraient bien accepter cette compensation et cet échange.

Cette conversation avait donné fort à penser à la marquise. Quant à Cécile, elle ne comprenait pas quelle influence les affaires politiques pouvaient avoir sur sa destinée.

Puis une chose étonnait fort la marquise; c'était cette tranquillité avec laquelle la France se soumettait à la domination d'un Corse, d'un petit officier d'artillerie qui avait gagné quelques batailles et fait le 18 brumaire, voilà tout.

La conversation entre elle et Henri roula fort longtemps sur ce sujet. Henri était attaché au fond du cœur à la dynastie déchue,

à laquelle toute sa famille était restée fidèle; mais Henri était jeune, Henri avait rêvé un avenir de gloire, Henri avait reçu une éducation militaire, Henri se disait au fond du cœur; peut-être pour étourdir la voix secrète de sa conscience, que servir en France c'était servir la France. Cet homme qui était à la tête du gouvernement avait fait le pays puissant et glorieux, là était l'absolution de son illégitimité. A ses yeux, Bonaparte était un usurpateur, mais au moins il avait toutes les brillantes qualités qui font comprendre l'usurpation.

La journée se passa en conversations pareilles; Henri tint compagnie à Cécile et à la marquise aussi longtemps que la discrétion le lui permit, et la marquise elle-même prolongea sa visite en l'invitant à dîner avec elle et sa petite-fille.

Le soir, Cécile demanda à revoir encore une fois la mer, et supplia sa grand'-mère de venir promener sur la jetée. La marquise objecta que c'était bien loin et qu'une pareille promenade la fatiguait indubitablement, elle qui avait complétement perdu l'habitude de marcher; mais Cécile la conduisit à la fenêtre, lui montra le port à deux pas, et tourmenta tant madame de la Roche-Bertaud que celle-ci finit par céder.

Henri donna le bras à la marquise, et Cécile marcha devant, accompagnée de mademoiselle Aspasie. A chaque pas, madame de la Roche-Bertaud se plaignait de l'inégalité des pavés, puis, arrivée au port, elle se plaignit de l'odeur des bâtiments, puis arrivée au bout de la jetée elle se plaignit de la brise de mer.

La marquise était une de ces natures qui,

dès qu'elles font quelque chose pour les autres, ont besoin de leur faire sentir minute par minute toute l'étendue du sacrifice qu'elles font.

Cela fit mieux comprendre encore à Cécile cette immense différence qui existait entre la marquise et sa mère.

On revint à l'hôtel. La marquise était horriblement fatiguée, et voulut rentrer tout de suite dans sa chambre. Les jeunes gens furent donc forcés de se séparer ; mais c'était pour se réunir le lendemain : le lendemain à six heures du matin la diligence partait.

La journée avait au reste assez de souvenirs pour leur faire passer à chacun une douce nuit.

Le lendemain les plaintes de la marquise recommencèrent : avait-on jamais vu se mettre en route à six heures du matin. Elle était

désespérée de ne pas avoir suivi sa première idée en prenant une chaise de poste, qui lui eût permis de partir bien à son aise, à onze heures ou midi, par exemple, après avoir pris son chocolat.

Mais à cette époque comme aujourd'hui, les conducteurs de diligences étaient déjà inexorables. A six heures, il fallut que la marquise fût prête. A six heures cinq minutes, la lourde machine se mettait en route pour Paris.

Comme nous l'avons dit, la marquise, Cécile et mademoiselle Aspasie étaient dans le coupé, et Henri dans l'intérieur; mais à chaque relai Henri descendait pour s'informer si ces dames se trouvaient bien. Au premier et second, il trouva la marquise fort maussade; mais, quoiqu'elle se fût plaint bien fort de la

nuit affreuse qu'elle allait passer, au troisième relai, elle était parfaitement endormie.

Ce qui ne l'empêcha point, lorsqu'on s'arrêta le matin pour dejeûner à Abbeville, de déclarer qu'elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

C'étaient les jeunes gens qui n'avaient pas fermé l'œil ; mais eux se gardaient bien de rien dire et surtout ils ne se plaignaient pas.

Aussitôt le déjeûner on se remit en route, et l'on ne s'arrêta que pour dîner à Beauvais. Henri avait ouvert la portière avant que le conducteur ne fût descendu de son cabriolet. La marquise était de plus en plus enchantée de lui.

A table, Henri ne s'occupa que de ces deux dames et les servit avec les soins les plus

empressés : la marquise, en remontant en voiture, l'en remercia par un serrement de main et Cécile par un sourire.

A sept heures du soir, on aperçut de loin les lumières de Paris. Cécile savait que l'on rentrait par la barrière Saint-Denis et qu'il était d'habitude que la voiture s'arrêtât à la douane. Elle savait aussi que c'était dans cette douane que la marquise, la baronne et elle avaient manqué d'être reconnues ; tout enfant qu'elle était, cette station dans ce petit cabinet l'avait frappée, et lorsque la voiture s'arrêta, elle demanda la permission à sa grand'-maman de revoir ce lieu d'angoisse où la baronne et la marquise avaient tant souffert.

La marquise le lui accorda, tout en se demandant comment on pouvait s'amuser à revenir sur de si tristes souvenirs.

Henri alla donc demander au chef du poste la permission, pour une jeune dame, de traverser le corps-de-garde et d'entrer un instant dans la chambre du fond.

Comme on le pense bien, cette permission fut accordée à l'instant même.

La marquise ne voulut point descendre, Cécile descendit seule avec Henri.

Elle alla droit au cabinet et le reconnut : tout était encore comme alors, c'était la même vieille table de bois, c'étaient les mêmes vieilles chaises de paille.

C'était sur une de ces chaises et devant cette table qu'elle avait vu, pour la première fois, le bon M. Duval.

Ce souvenir ramena tous ces souvenirs. Cécile se rappela tout ensemble avec M. Duval, sa femme et Edouard. Edouard, que sa mère lui avait destiné et qu'elle n'avait pas même revu au moment de son départ.

Il passa alors à la pauvre enfant quelque chose comme un remords dans le cœur, et le souvenir de sa mère venant se joindre à tout cela, les larmes lui jaillirent des yeux.

Ceux qui accompagnaient Cécile, à part Henri, ne comprenaient point ce qu'il y avait de si attendrissant dans cette vieille table de bois et dans ces vieilles chaises de paille.

Mais pour Cécile toute sa vie passée était là.

Le conducteur appela Cécile et Henri, tous deux remontèrent dans la diligence, qui se remit en route et franchit la barrière.

Cécile rentrait, après douze ans, à Paris, par cette même barrière Saint-Denis qui l'en avait vu sortir.

Enfant, elle pleurait en sortant ; jeune fille en rentrant, elle pleurait encore.

Hélas ! une dernière fois encore, elle devait, pauvre enfant, sortir par cette même barrière !

XVII.

Le duc d'Enghien.

La marquise et Cécile descendirent à l'hôtel de Paris, et Henri prit une chambre dans le même hôtel.

Les premiers jours se passèrent à prendre langue ; la marquise envoya chercher son

procureur. Non seulement son procureur était mort, mais encore il n'y avait plus de procureurs. Elle fut obligée de se contenter d'un avocat, qui lui répéta mot pour mot ce que lui avait déjà dit l'avocat qu'elle avait envoyé chercher à Boulogne.

Au reste, pendant ces douze ans, que la marquise avait passés à l'étranger, Paris avait pris un visage si nouveau, qu'elle ne reconnaissait plus le peuple qu'elle avait quitté. Aspect, mode, langage, tout avait changé. Madame de la Roche-Bertaud s'était attendu à retrouver la capitale triste et sombre, de tous ces malheurs qu'elle avait vus en partie de ses yeux, et qu'en partie elle avait entendu raconter. Il n'en était point ainsi : Paris l'insouciant, Paris l'oublieux, avait repris son allure ordinaire, et de plus il avait une apparence d'orgueil et de fête que la marquise ne lui connaissait pas. Paris sen-

tait instinctivement qu'il allait devenir la capitale d'une France plus grande qu'elle n'avait jamais été, mais encore d'une foule d'autres royaumes qui s'inféodaient tout doucement à lui. Paris enfin, pour nous servir d'une expression de la marquise, se donnait des airs de parvenu.

Il en est ainsi des exilés : il semble qu'ils emportent avec eux une certaine quantité d'atmosphère personnelle qu'ils respirent à l'étranger et dans laquelle continuent de se mouvoir les événements qu'ils ont vus et qui les intéressent. Pour eux la patrie qu'ils quittent en reste toujours au point où ils l'ont quittée. Ils croient les esprits ardents aux mêmes choses qu'aux choses qui occupent leurs esprits ; le temps se passe sans les faire avancer d'un pas. Puis, l'heure de leur retour arrive ; car, Dieu merci, de nos jours, il n'y a plus d'exil éternel. Et ils se retrouvent, eux,

en arrière de tout le temps qu'ils ont passé hors du pays, où ils heurtent d'autres événements, d'autres hommes, d'autres idées qu'ils ne veulent pas reconnaître, et qui de leur côté ne les reconnaissent plus.

Comme on l'avait dit à madame la marquise de la Roche-Bertaud, la république tournait à la monarchie, et le premier consul était sur le point de passer empereur. Tout se préparait pour ce grand événement, que subissait ce reste de républicains qui avaient échappé à l'action et à la réaction des partis, et contre lequel protestaient les royalistes de l'étranger. Aussi, tout royaliste consentant à prendre du service sous le drapeau consulaire, toute femme de noblesse se décidant à faire partie de la maison de la future impératrice, étaient-ils sûrs d'être bien accueillis, et étaient-ils reçus avec des avantages auxquels n'avaient pas droit de pré-

tendre les plus anciens et les plus fidèles serviteurs ; c'était tout simple, on pouvait, à la rigueur, ne pas récompenser les anciens amis. Ce n'était que de l'ingratitude, tandis que de négliger de se réconcilier avec les ennemis c'était une faute.

Aussi, comme on en conviendra, la situation était bien tentante d'un côté pour une vieille femme qui n'a plus que quelques jours à vivre; et de l'autre, pour un jeune homme qui a tout un avenir devant lui. Henri rencontrait tous les jours des jeunes gens de son âge qui étaient déjà capitaines. Madame de la Roche-Bertaud voyait passer tous les jours, dans des voitures sur lesquelles des armoiries recommençaient à reparaître , des vieilles amies qui avaient retrouvé sous l'empire plus qu'elles n'avaient perdu dans la révolution. Peu à peu Henri se lia avec quelques jeunes gens. La mar-

quise renouvella ses liaisons avec quelques unes de ses anciennes connaissances. On fit des avances à Henri, on fit des ouvertures à la marquise. La séduction de la gloire d'un côté, l'attrait du bien-être de l'autre, tout cela travaillait souterrainement des croyances politiques bien jeunes chez Henri, bien vieilles chez madame de la Roche-Bertaud. Seulement ils n'osaient se dire mutuellement où ils en étaient. Le cœur de l'un était trop pur encore, le cœur de l'autre était trop blasé pour qu'ils ne comprissent pas tous deux que leur ralliement au gouvernement de Bonaparte était une apostasie. Seulement tous deux avaient au fond du cœnr un prétexte qu'ils regardaient comme plausible, et le prétexte commun qui servait à la fois d'excuse à l'ambition de Henri et à l'égoïsme de la marquise, c'était leur amour pour Cécile.

En effet, qu'allait devenir Cécile, pauvre

enfant placée entre un amant sans avenir et une aïeule sans fortune?

D'ailleurs, il va sans dire que Henri et la marquise avaient accueilli tous les deux ces raisons bonnes ou mauvaises que les fidèlités lassées appellent toujours à leur aide.

Ainsi on avait découvert que Bonaparte n'était pas, comme on l'avait dit, un Corse sans naissance, un soldat parvenu, un officier de fortune. Bonaparte appartenait à une des plus vieilles familles de l'Italie; un de ses ancêtres avait été podestat de Florence en 1530; son nom était inscrit au livre d'or de Gènes depuis 400 ans, et son grand'-père, le marquis de Buonaparté, comme continuaient de dire les royalistes purs, avait écrit une relation du siége de Rome par le connétable de Bourbon.

Il y aurait eu une meilleure raison à don-

ner que toutes celles-là ; c'est que Napoléon était homme de génie, et que tout homme de génie mérite, pour lui, la place qu'un peuple lui laisse prendre ; quitte au peuple à la rendre, après lui, à ceux sur lesquels il a usurpé cette place.

Puis on disait, ce qui à cette époque était vrai encore, que Bonaparte, pur de tous les excès révolutionnaires, n'avait jamais trempé ses mains dans le sang d'un Bourbon.

Il n'avait jamais été question d'aucun projet d'avenir entre Cécile et Henri, et cependant, par cet attrait sympathique qui s'était emparé d'eux à la première vue et qui, depuis six mois qu'ils se voyaient, en Angleterre toutes les semaines et en France tous les jours, n'avait fait que s'accroître, les deux jeunes gens avaient compris qu'ils s'appartenaient l'un à l'autre : qu'avaient-ils donc besoin de faire des projets et d'échanger des

promesses? Ils avaient, comme Roméo et Juliette, fait, en s'apercevant, au fond du cœur, un de ces serments dont la mort même ne saurait délier.

Quand ils parlaient de l'avenir, chacun disait *nous* au lieu de moi; voilà tout.

Mais cet avenir, répétons-le, n'existait qu'à la condition que Henri et la marquise se rattacheraient au gouvernement. Henri, comme nous l'avons dit, n'avait d'autre fortune à attendre que celle de son oncle, fortune faite dans le commerce, de son oncle qui, par cela même que cette résolution plébéïenne l'avait brouillé avec sa famille, avait déclaré qu'il ne laisserait sa fortune qu'à celui de ses neveux qui, affrontant l'anathème à son tour, se ferait commerçant comme lui. Henri, sans doute, avait une riche et belle éducation; mais, à cette époque, il n'y avait que deux carrières ouvertes à toute

ambition un peu sérieuse; la carrière des armes, la carière de la diplomatie, et ces deux carrières relevaient du gouvernement.

Qand à Cécile, sa renonciation aux principes paternels avait moins d'importance.

Une femme reçoit sa position des événements et des hommes; seulement elle comprenait la douce enfant qu'elle était, que si elle demeurait pure et chaste dans sa croyance, elle devenait un reproche vivant pour Henri.

Lorsque sa grand'-mère lui parla des propositions qu'on lui avait faites pour elle, d'entrer dans la maison de la future impératrice, elle se contenta donc de répondre qu'elle était trop jeune et trop ignorante en matière politique pour avoir une volonté: qu'elle se contentait en conséquence d'obéir à sa grand-mère.

Puis, comme elle savait les combats que se livrait à lui-même Henri, depuis quelque temps, elle se hâta de lui dire le même jour et la demande que lui avait adressée sa grand'-mère et la réponse qu'elle lui avait faite, joyeuse qu'elle était de faire à son amant un sacrifice même de conscience.

Henri n'attendait que cela pour accepter : il courut donc porter son adhésion pleine et entière à l'ami qui s'était chargé de la négociation et le même soir, pour la première fois on parla hautement et devant la marquise d'un avenir qui promettait d'être doublement brillant par la double position des futurs : Henri suivant l'empereur à l'armée, Cécile demeurant près de l'impératrice aux Tuileries.

Lorsque Henri se fut retiré et que Cécile, comme d'habitude, alla embrasser sa grand'-

mère dans son lit, celle-ci l'arrêta par la main et la regardant avec un sourire.

— Eh bien ! lui dit-elle, que penses-tu de cet avenir, comparé à celui que te réservait ta pauvre mère?

— Ah ! répondit Cécile, si seulement Édouard avait été Henri !

Puis elle se retira en pleurant dans sa chambre, car le nom de sa mère avait été prononcé avec un reproche et il lui sembla que nul n'avait le droit de rien reprocher à sa mère.

En effet, qui pouvait répondre de cet avenir? certes la carrière militaire était brillante ; mais, à cette époque surtout, elle était dangereuse ; on arrivait vite sans doute, mais parce que la mort fauchait largement en déblayant la route à l'ambition. La guerre se faisait par masse, et chaque champ de bataille engloutissait des milliers

d'hommes. Cécile connaissait Heuri, il était brave, ardent, ambitieux ; il voudrait atteindre un but, parvenir à un résultat ; pour lui, il n'y aurait pas d'obstacle sur le chemin de sa pensée. Si Henri allait se faire tuer, que deviendrait-elle ? Elle avait donc raison de penser que l'obscurité avec Henri, l'obscurité dans une petite maison comme le cottage de Hendon, c'eût été le bonheur, si cependant, comme elle l'avait dit à la marquise, Édouard eût été Henri.

Deux jours après, Henri entra avec un charmant uniforme ; c'était celui de brigadier dans les guides, ce qui lui donnait le grade de lieutenant dans toute autre arme ; c'était une grande faveur que Henri avait obtenue de commencer ainsi.

De son côté, Cecile avait été présentée à madame Louis Bonaparte : la jeune fille avait raconté tous les malheurs de sa famille ; on

sait quel excellent cœur avait cette gracieuse femme, restée populaire en France sous le nom de la reine Hortense, elle avait promis sa protection à la jeune fille et il était convenu qu'au moment où l'on formerait la maison de l'impératrice, mademoiselle de Marsilly y trouverait sa place.

Tout semblait donc aller à merveille pour les deux jeunes gens, et l'on n'attendait plus que la réalisation de la promesse faite par la fille de Joséphine, lorsqu'un matin une effroyable nouvelle se répandit dans les rues de Paris.

Le duc d'Enghien venait d'être fusillé dans les fossés de Vincennes.

Le même jour, Henri de Sennonnes envoya sa démission et Cécile écrivit à madame Louis Bonaparte qu'elle lui rendait la parole donnée et qu'on pouvait disposer, en

faveur d'une autre, de la place qui lui avait été promise.

Les deux jeunes gens avaient tous deux accompli cet acte sans se consulter et, lorsque le soir, tous deux se racontèrent en hésitant ce que chacun avait fait, leur amour s'augmenta encore de cette conviction qu'ils étaient plus que jamais dignes l'un de l'autre.

Quelques jours après cet événement, la marquise reçut une lettre de M. Duval; selon ses instructions, il avait vendu le petit mobilier de la baronne, et il faisait passer à Cécile et à la marquise le prix de cette vente qui montait à 6,000 francs.

C'était, à cinq cents francs près, la somme que ce petit mobilier avait coûté neuf; aussi, la marquise, tout injuste qu'elle était pour

M. Duval, reconnut-elle au moins que, comme intendant, ce devait être un homme d'une grande intelligence et d'une grande fidélité.

XVIII.

La résolution.

Mais à la place de cet avenir qui leur manquait, il fallait s'en créer un autre; on épuisa tour à tour toutes les combinaisons que l'imagination des deux jeunes gens et de la marquise put fournir ; puis, lorsque l'on eut

tout discuté, tout passé en revue, tout reconnu impossible, on en revint à la première idée qui s'était presentée à l'esprit de tous et qu'on avait écartée d'abord parce que c'était peut-être la seule raisonnable; on en revint à subir les conditions imposées par l'oncle de la Guadeloupe, et Henri se décida à se faire commerçant.

Il est vrai qu'il y a dans ce monde deux genres de commerce : le commerce vulgaire et misérable du boutiquier qui, à l'ombre de son enseigne, attend le chaland, sur lequel au bout d'une heure de discussion, il gagnera un petit écu, et le commerce poétique et grandiose du marin qui lie un monde à l'autre avec le sillage de son vaisseau, qui, au lieu de lutter de finesse avec l'acheteur, lutte de force avec l'ouragan, dont chaque voyage nouveau est un nouveau combat qu'il livre à la mer et au ciel, et qui rentre

dans le port pareil à un triomphateur, et abritant comme un roi sa tente, son navire avec son pavillon. Ce commerce-là c'est celui des Tyriens dans l'antiquité, celui des Pisans, des Gènois et des Vénitiens au moyen-âge, et de tous les grands peuples du dix-neuvième siècle. Ce commerce-là est compatible avec la noblesse ; car le gain est toujours soumis à une chance de vie et de mort, et toute entreprise entraînant un danger suprême, grandit l'homme au lieu de l'abaisser.

Mais ce que s'était dit Henri, pour s'encourager dans sa résolution, la pauvre Cécile se l'était dit aussi, et elle avait frissonné en se le disant. Voilà pourquoi on avait écarté d'abord cette malheureuse idée d'un voyage aux Antilles, à laquelle, faute de ressources meilleures, on avait été contraint de revenir. Henri, en réunissant une petite paco-

tille si médiocre qu'elle fût, était sûr, en arrivant à la Guadeloupe, d'être reçu à bras ouverts par son oncle qui doublerait, qui triplerait le chargement. Or, comme cet oncle était millionnaire, le moins qu'il pût faire pour son neveu c'était de lui offrir les chances d'un bénéfice de cent cinquante à deux cent mille francs; ce bénéfice réalisé, ou Henri risquerait un nouveau voyage, ou satisfait de cette médiocrité dorée, il épouserait Cécile, se retirerait avec elle et la marquise dans quelque petit coin de terre où il n'aurait qu'à prendre la peine d'être heureux en attendant quelque retour dans les evénements, quelque changement dans les hautes fortunes politiques qui lui permissent de se rattacher à un avenir de lumière et de bruit; puis, si ce mouvement ne s'opérait pas, Henri en regardant Cécile et en sondant son cœur, sentait qu'il avait assez d'a-

mour pour une vie paisible et pour un bonheur caché.

Cette résolution une fois prise, on arrêta que le départ aurait lieu au mois de novembre : c'étaient trois mois que les jeunes gens se réservaient encore avant la séparation ; trois mois, à l'âge de Cécile et de Henri, sont trois siècles. Tous deux avaient bien souffert en se décidant, mais le délai fixé les avait consolés comme si ce délai ne devait jamais être épuisé : comme si ces trois mois étaient la vie d'un homme.

Cependant l'époque du départ, d'abord lente à venir pendant tout le premier mois, commença à s'avançer rapidement dès qu'on eut entamé le second, et sembla avoir des ailes quand on fut arrivé au troisième.

A mesure qu'ils voyaient avancer le moment de la séparation, les jeunes gens re-

tombaient dans leur tristesse première : tout cet avenir qu'ils avaient vu, à force de volonté, brillant et assuré, redevenait mouvant comme les flots auxquels il était soumis, et sombre comme les tempêtes dont il dépendait. De temps en temps, au milieu de leurs soupirs et de leurs larmes, se glissait bien quelque projet joyeux au retour : mais c'était presque timidement et comme s'ils eussent craint que Dieu ne les punît de leur trop grande confiance.

Quant à la marquise, son caractère insoucieux ne la quittait pas ; sa vie, partagée entre son lit, sa toilette et ses lectures, passait aussi tranquille que si elle eût reposé sur les bases les plus solides. Les amours des deux jeunes gens s'écoulaient près d'elle chastes et purs, mais devant leur chasteté à eux-mêmes et non à la surveillance maternelle. Heureusement Henri aimait trop Cé-

cile, heureusement tous deux étaient sûrs de l'immuabilité réciproque de leur volonté pour avoir besoin d'être surveillés par autre chose que par leur ange gardien.

Les derniers jours du troisième mois s'approchaient, Henri comptait s'embarquer à Plymouth; il avait dépensé à Paris le peu d'argent dont il pouvait disposer, et ce n'était qu'en Angleterre qu'il comptait, avec l'aide de sa famille ou de ses amis, réaliser la somme dont il avait besoin pour faire sa petite pacotille.

Il n'y a rien de triste au monde, pour les esprits intelligents et pour les âmes élevées, comme de voir les chances de leur destinée dépendre uniquement d'un peu plus ou d'un peu moins de fortune. La dixième partie de l'ancien revenu dont jouissaient autrefois les familles des deux enfants eût suffi aujourd'hui pour les rendre parfaitement heureux. A

tous moments, s'ils jetaient les yeux sur la rue, ils voyaient quelque idiot ou quelque intrigant mollement couché sur les coussins d'une somptueuse voiture, et ils se disaient qu'eux, gens d'un esprit distingué, d'une intelligence supérieure, d'une race privilégiée, ils seraient heureux de posséder en revenu ce que cet homme mettait par an à l'entretien de cette voiture qui promenait sa nullité ou son impertinence. De cette misérable somme qu'ils ne possédaient pas, et qui lui tombait des mains sans qu'il songeât même à la regretter, dépendait tout leur avenir. C'était pour acquérir cette somme qu'ils allaient, pauvres cœurs aimants et déchirés, se séparer pour six mois, pour un an peut être; eux qui, depuis quatre mois, ne comprenaient pas qu'ils pussent vivre un jour séparés loin l'un de l'autre.

Puis, de temps en temps, quand ils s'aper-

çevaient que, depuis l'événement qui avait brisé tous leurs projets, les choses marchaient comme auparavant; quand ils voyaient que tout continuait de réussir à cet homme de la fatalité, qui semblait tenir le monde à la laisse de sa puissante volonté; quand ils songeaient qu'à part quelques cœurs fidèles et religieux comme les leurs, tous les cœurs semblaient avoir perdus le souvenir de la victime royale à laquelle, comme un holocauste funèbre, ils avaient sacrifié leur bonheur, ils se demandaient si mieux n'eût pas valu fermer les yeux et baisser la tête comme tout le monde. Mais alors la voix de leur conscience criait plus haut que leur égoïsme; et, faibles devant leur malheur, ils redevenaient forts devant la certitude d'avoir accompli un devoir.

Puis, de temps en temps, ils se demandaient si le parti qu'ils avaient pris était bien

le seul qu'ils eussent à prendre ; s'il ne leur restait pas à chacun, dans l'éducation qu'ils avaient reçue, des ressources artistiques. Mais aucun point de cette éducation n'était réellement ni chez l'un ni chez l'autre poussé à un degré de supériorité tel qu'il en pût tirer une ressource : d'ailleurs, Henri voulait bien se plier à tout, mais il voulait que sa Cécile restât personnellement à l'abri de ces influences du destin.

Il y a des moments de la vie où l'on se sent pris par la fatalité dans un réseau de fer. On cherche vainement une voie, il faut passer par celle qu'elle vous ouvre, qu'elle vous mène à votre perte ou à votre salut.

Les pauvres enfants en revenaient donc toujours à ce malheureux voyage de la Guadeloupe, qu'ils essayaient sans cesse de repousser comme Sysiphe son rocher, et qui sans cesse retombait sur leur tête.

Le jour qu'Henri avait fixé pour son départ arriva. Mais, comme rien ne le forçait à partir ce jour-là même que sa volonté, quoiqu'il fût venu dès le matin chez Cécile et qu'il eût passé toute la journée avec elle, les deux jeunes gens étaient arrivés au soir sans qu'un seul mot de cette cruelle séparation fût sorti de leur bouche. Enfin, au moment de se quitter, ils se regardèrent en souriant avec tristesse, comprenant, tous deux, les sentiments l'un de l'autre par celui que chacun éprouvait.

— Quand partirez-vous, Henri? demanda Cécile.

— Jamais, répondit Henri, jamais, je le sens, si une puissance plus forte que ma volonté ne m'y force pas.

— Vous resterez donc toujours; car, en supposant que je sois, moi, cette puissance

plus forte que votre volonté, je n'aurai jamais le courage d'exiger de vous que vous me quittiez.

— Que faire alors? demanda Henri.

Cécile le prit par la main et le conduisit devant le petit crucifix qu'elle avait détaché de l'alcôve de sa mère et apporté avec elle. Henri comprit son intention.

— Je jure, dit-il, par celle qui est morte les yeux fixés sur ce crucifix, de partir d'aujourd'hui même en huit jours, et de n'avoir d'autre pensée pendant tout mon voyage que de revenir le plus tôt possible pour faire le bonheur de son enfant.

— Et moi, dit Cécile, je jure d'attendre Henri, sans autre espoir que celui de son retour : et s'il ne revenait pas...

Henri mit sa main sur la bouche de Cécile et arrêta le reste de la phrase qu'elle allait

prononcer. Puis, en face de ce crucifix, tous deux scellèrent ce serment d'un baiser chaste et pur comme celui qu'un frère et une sœur échangent entre eux.

Le lendemain, Cécile et Henri entrèrent chez la marquise. Les deux jeunes gens n'en étaient plus à se rien cacher sur l'état de leur fortune. Henri avait demandé à connaître ce qui restait à Cécile afin que les deux femmes prissent, en son absence, des arrangements convenables. La marquise, qui détestait s'occuper d'affaires, voulut d'abord éluder la demande de Henri et de Cécile, mais tous deux insistèrent tellement, qu'elle prit un terme moyen pour se débarrasser de ce tracas, c'était de remettre à Cécile la clé du secrétaire et de lui dire de faire les comptes elle-même.

Il y avait dans le secrétaire huit mille

cinq cents francs : c'était tout ce qui restait de la fortune de la marquise et de la baronne.

C'était de quoi vivre un an et demi à peu près, en y mettant un peu d'économie, et le voyage de Henri ne devait durer que six mois. De ce côté, les jeunes gens pouvaient donc demeurer assez tranquilles.

Cependant Henri donna un conseil dicté à la fois par sa sagesse et par son amour. Il conseilla à Cécile et à la marquise, au lieu de rester dans l'hôtel où elles étaient descendues, de prendre un petit logement garni qui leur coûterait infiniment meilleur marché. Puis, en prenant d'avance cette mesure à laquelle il eût fallu recourir un jour ou l'autre, tandis que Henri serait à Paris encore, Henri, du moins, connaîtrait la chambre qu'habitait Cécile, et, pendant sa longue absence, il pourrait avec

les yeux du souvenir la suivre dans cette chambre à chaque heure du jour et de la nuit.

C'était une médiocre raison à faire valoir aux yeux de la marquise, qui ne connaissait pas toutes ces petites délicatesses du cœur, mais on appuya surtout sur une nécessité d'économie, et elle se rendit.

Dès le lendemain, Henri se mit en quête et trouva quelque chose de convenable rue du Coq Saint-Honoré, 5.

La journée fut employée au déménagement. On régla les comptes de l'hôtel où l'on devait un peu plus de cinq cents francs, et le capital de Cécile se trouva donc réduit à un peu moins de huit mille francs.

Henri vit donc Cécile installée dans son nouvel appartement, il plaça avec elle chaque meuble à l'endroit où il devait rester,

il cloua le crucifix dans l'alcôve, il posa les albums sur les tables et il fut convenu que tout demeurerait ainsi.

Tous ces détails paraissaient bien futiles à la marquise; mais pour les deux jeunes gens, ils étaient de la plus grave importance.

Les jours s'écoulèrent. Souvent Henri avait demandé à Cécile quelle serait son occupation favorite pendant son absence, et Cécile lui avait répondu en souriant: « Je broderai ma robe de noces. »

La veille de son départ, Henri apporta à Cécile une pièce de mousseline des Indes magnifique. C'était la robe de noces

Elle commença la première fleur devant lui, elle devait broder la dernière à son retour.

Les jeunes gens ne se quittèrent qu'à

trois heures du matin. C'était la dernière nuit qu'ils devaient passer l'un près de l'autre, et ils ne pouvaient prendre sur eux de se séparer.

A huit heures, ils étaient réunis de nouveau.

Cette journée avait pour eux quelque chose de solennel. Après le serment fait, Henri n'avait pas eu un instant l'idée de demeurer encore. Il avait en conséquence retenu sa place à la malle-poste de Boulogne pour cinq heures du soir.

Nous n'entreprendrons pas de décrire les détails de cette dernière journée. Quoique l'histoire que nous écrivons soit une œuvre de sensations et non d'événements ; quoique nous ayons avant tout la prétention d'être simples et vrais, et surtout, parce que nous avons cette prétention, nous n'o-

sons fouiller les mystères de ces deux jeunes cœurs purs et endoloris. Des larmes, des promesses, des serments, de longs et tendres baisers, voilà l'histoire de cette dernière journée, l'une des plus douloureuses de la vie de Cécile, après celle où elle avait perdu sa mère.

Et avec tout cela, l'heure s'avançait, rapide, inflexible, impitoyable; les pauvres enfants reportaient à chaque instant leurs yeux d'eux-mêmes à la pendule et de la pendule à eux. Ils eussent offert des années de leur vie à venir pour un jour, puis, quand arriva le moment de partir, pour une heure.

Enfin, la pendule marqua cinq heures moins un quart, cinq heures, moins dix minutes, puis cinq heures; ils allèrent une dernière fois s'agenouiller devant le crucifix. Quand ils se relevèrent, ils n'avaient plus le temps que d'échanger un dernier baiser.

Henri s'élança hors de la chambre, mais alors Cécile jeta un tel cri de douleur qu'il rentra. Un dernier mot, un dernier serment, une dernière larme, un dernier baiser furent encore échangés, puis Henri se détacha d'elle et s'enfuit.

Cécile se pencha sur la rampe et le suivit des yeux, puis elle courut à sa fenêtre pour le voir monter en cabriolet ; Henri l'aperçut à sa fenêtre et la salua en agitant son chapeau.

Le cabriolet s'éloigna du côté de la rue Saint-Honoré. Un embarras de voitures l'arrêta une seconde, Henri sortit tout le haut du corps de la voiture et fit avec son mouchoir un signe à Cécile.

Dans la nuit, il vit à la fenêtre une ombre et un mouchoir qui lui répondaient.

Le cabriolet reprit sa course, mais Henri

resta toujours penché dehors et saluant jusqu'à ce qu'il ait tourné l'angle de la rue, alors il retomba assis et sanglotant.

Il était déjà aussi séparé de Cécile, que si tout l'Océan atlantique eût roulé entre eux d'eux.

XX.

Correspondance.

De son côté, quand elle eut vu disparaître à l'angle de la rue Saint-Honoré le cabriolet qui emportait Henri, Cécile, presqu'évanouie, retomba sur une chaise.

Dix minutes après on frappa à la porte;

c'était un commissionnaire qui apportait un billet. Cécile jeta les yeux sur l'adresse et reconnut l'écriture de Henri, elle poussa un cri de joie, mit dans la main de l'Auvergnat ce qu'elle avait de monnaie dans sa bourse et courut dans sa chambre, toute tremblante de ce bonheur inattendu.

Oui, bonheur, car lorsqu'on aime de ce premier amour qui enfonce au plus profond de l'âme ces racines de flamme qu'aucun autre amour ne peut arracher, les sentiments intermédiaires disparaissent, et tout est bonheur ou désespoir.

La jeune fille ouvrit donc toute tremblante le billet qu'elle venait de recevoir et lut, moitié pleurant, moitié souriant, les quelques lignes suivantes ;

« Chère Cécile, j'arrive dans la cour de la poste, au moment où la malle va partir, cependant, un pied sur le marche-pied de la

voiture ; je déchire une page de mon portefeuille et je vous écris ces quelques mots.

« Je vous aime, Cécile, comme jamais cœur mortel n'a aimé. Vous êtes tout pour moi, ma femme ici-bas, mon ange au ciel, ma joie et mon bonheur partout. Je vous aime! je vous aime!

« La voiture part, encore un adieu. »

C'était la première lettre que Cécile recevait de Henri. Elle la lut et la relut dix fois de suite, puis, comme pour remercier Dieu d'être aimée ainsi, elle alla s'agenouiller devant le crucifix et pria.

Le soir même, Cécile commença le dessin de sa robe. Il lui semblait que plus elle hâterait son travail, plus elle hâterait en même temps le retour de Henri. Ce fut un composé des plus belles fleurs qu'elle avait conservées

sur son album ; c'étaient ses amies, c'étaient ses compagnes qu'elle conviait à son bonheur futur.

De temps en temps, Cécile s'interrompait pour relire sa lettre.

La même nuit, le dessin fut fait.

Cécile se coucha, son petit billet de Henri dans sa main, et sa main sur son cœur.

En se réveillant, Cécile fut quelque temps sans pouvoir rassembler ses idées ; elle croyait avoir rêvé que Henri était parti, puis, la réalité se fit jour dans son esprit, et elle fut réduite comme la veille à son billet, sa seule consolation.

La journée se passa lente et triste. C'était la première fois depuis cinq mois que Cécile passait une journée sans voir Henri. Une carte de France à la main, elle le suivait sur

la route, tâchant de deviner où il était à l'heure même où elle pensait à lui.

Quant à la marquise, elle était exactement la même, c'est-à-dire insouciante et égoïste. Comme Henri s'occupait beaucoup plus de Cécile que d'elle, elle ne le regrettait pas ; cependant, il faut le dire, elle rendait justice à Henri et elle l'aimait autant qu'elle pouvait aimer un étranger.

Il en résultait que la pauvre Cécile n'avait personne au monde à qui faire porter une portion du fardeau de l'absence ; pas une bouche qui repondît, par une parole de consolation, à ses paroles de douleur, pas un cœur où verser le sien ; elle renfermait donc, comme d'habitude, tout en elle-même, puis, quand elle souffrait par trop, elle pensait à sa mère et versait des larmes, ou elle pensait à Dieu et priait.

Le lendemain, à neuf heures du matin, le facteur frappa à la porte, c'était une seconde lettre de Henri. Cécile reconnut l'écriture et la lui prit des mains avec tant de vivacité, que le brave homme sourit de l'empressement de la jeune fille.

Voici quelle était cette seconde lettre :

« On s'arrête un instant, je vous écris.

« Je suis à Abbeville, dans la même chambre où nous avons déjeûné ensemble en allant à Paris. Chère Cécile, je me suis mis à la place où vous étiez assise, peut-être sur la même chaise, et, tandis que les autres voyageurs se plaignent, tout en le mangeant, d'un assez mauvais dîner, moi je vous écris.

« Depuis que je vous ai quittée, je n'ai pas cessé un instant de penser à vous. Il est vrai que je parcours la même route que j'ai par-

courue avec vous, tout est donc pour moi plein de souvenir. Je reconnais chacun des relais où la voiture s'arrêtait et où je descendais pour vous demander de vos nouvelles. Hélas ! je n'ai plus, près de moi, personne qui m'intéresse, je suis avec deux voyageurs que je n'ai pas même regardés et avec lesquels je n'ai pas échangé une seule parole.

« Il est vrai que, pendant toute la route, je cause avec vous, Cécile ; vous avez une voix dans mon cœur à qui je parle et qui me répond ; il me semble que j'ai emporté un écho de vous avec moi. Ne vous aurais-je rien laissé de pareil, et de même que vous êtes en moi , ne suis-je pas aussi quelque peu en vous.

« Vous aurez cette lettre demain à neuf

heures du matin, à ce qu'on m'assure. Cécile, à neuf heures du matin, pensez à moi, fermez les yeux, rappelez-vous la plage de Boulogne, je serai au pied de la Falaise, sur le Galet, écoutant cette grande et puissante mer dont le grondement nous a si fort impressionnés quand nous l'avons entendue ensemble. Je ne vous dirai pas, moi, que je penserai à vous, je vous le répète, vous êtes en moi vous faites partie de mon existence, je vous aime comme je vis, on dirait que chaque battement de mon cœur dit une syllabe de votre nom.

« Adieu, Cécile, il n'y a que l'absence qui puisse donner la mesure de la tendresse.

« Je vous écrirai de Boulogne où je ne m'arrêterai que quelques heures ; plus je me

hâte de m'éloigner, plus je rapproche mon retour.

« Votre Henri. »

Cette lettre fut une grande joie pour Cécile ; d'abord elle ne l'attendait pas, puis elle contenait de ces éternelles vérités du cœur, que le cœur a besoin d'entendre répéter sans cesse; puis, enfin, elle prouvait à Cécile que Henri pensait sans cesse à elle, comme elle pensait sans cesse à lui.

La pauvre enfant compta les heures de la journée qui s'écoulait et les minutes de la journée suivante, on eût dit que toute sa vie était suspendue à cette lettre de Boulogne.

Puis elle brodait sa belle robe, mais elle s'apercevait avec terreur que sa broderie, telle qu'elle l'avait dessinée, devait lui prendre au moins sept ou huit mois d'exécution.

Or, les calculs les plus sévères que les jeunes gens eussent fait entre eux, mettaient ce retour à six mois seulement. Cécile serait donc en retard.

Quant à la marquise, on eût dit qu'il n'y avait pour elle ni espace, ni Océan, ni tempête ; elle parlait de l'avenir avec cette sécurité des vieillards, qui calculent sur des années et qui ont à peine des jours.

Le surlendemain, Cécile, réveillée dès cinq heures du matin, Cécile, poussant des yeux l'aiguille de la pendule, Cécile, tressaillant au moindre bruit, reçut, à neuf heures, la lettre suivante :

« Je suis à Boulogne, chère Cécile.

« J'ai pris la petite chambre que vous avez occupée ; je suis donc encore avec vous.

« J'ai fait venir madame d'Ambron et j'ai parlé de vous.

» Nous nous tenons encore par des liens invisibles mais réels ; tant que je reverrai les lieux où je vous ai vue, il me semblera encore que vous êtes près de moi comme femme ; quand j'aurai quitté l'Angleterre pour l'Amérique, comme je vais quitter la France pour l'Angleterre, vous ne serez plus, près de moi, que comme ange.

« Ici, vous êtes encore visible à mes yeux : là, vous ne serez plus visible qu'à mon cœur ; mais, partout où je serai, je regarderai le ciel, bien sûr que le ciel fut votre patrie passée et sera votre patrie à venir.

« On entre et l'on me prévient qu'un petit bâtiment part dans deux heures pour l'Angleterre ; j'ai donc tout juste le temps de courir jusqu'à ce rivage qui sera un triple souvenir pour mon cœur ; ce rivage que vous aurez vu sans moi, que nous aurons vu ensemble et que j'aurai revu sans vous.

« Je vous quitte donc de la main seulement, chère Cécile, et à mon retour, je reprends cette lettre.

« La grande et belle chose que la mer, vue avec un profond sentiment dans le cœur! Comme cela correspond à toutes les pensées supérieures; comme cela vous élève de la terre au ciel; comme cela vous fait comprendre la misère de l'homme et la grandeur de Dieu!

« Je crois que je serais resté éternellement assis sur ce rivage où nous avons erré ensemble et où il me semblait qu'en cherchant bien je retrouverais encore la trace de vos pas. Mon cœur s'agrandissait du spectacle que j'avais sous les yeux. Je ne vous aimais plus de l'amour des hommes, je vous aimais, comme les fleurs, au retour du printemps, aiment le soleil; comme, pendant les belles

nuits d'été, la mer aime le firmament ; comme, en tout temps, la terre aime Dieu.

« Oh ! dans ce moment, Cécile, le Seigneur me pardonne si c'est une orgueilleuse impiété, mais je défiais les événements de nous séparer, fût-ce par la mort. Comment, lorsque tout se mêle et se confond dans la nature : les parfums aux parfums, les nuages aux nuages, la vie à la vie, pourquoi la mort aussi ne se mêlerait-elle pas à la mort, et, puisque chaque chose en se mêlant se féconde, pourquoi la mort, qui est une des conditions de la nature, un des chaînons de l'éternité, un des jalons de l'infini, pourquoi la mort seule serait-elle stérile. Dieu ne l'eût pas faite, si elle ne dût être pour lui qu'une machine de destruction, et si, en désunissant les corps, elle n'eût pas dû unir les âmes.

«Ainsi donc Cécile, ainsi donc la mort elle-même n'aurait pas le pouvoir de nous séparer ; car l'Ecriture dit que le Seigneur a vaincu la mort.

« Ainsi donc, au revoir, Cécile, et non plus adieu, au revoir dans ce monde peut-être, et dans l'autre certainement.

« Pourquoi ces idées me viennent-elles aujourd'hui ? Je ne sais. Est-ce un souvenir, est-ce un pressentiment ?

« Au revoir ; on vient me chercher ; le bâtiment est prêt. Je confie cette lettre à madame d'Ambron qui la remettra elle-même à la poste.

» Votre Henri. »

Huit jours s'écoulèrent, puis une nouvelle lettre arriva. Nous avons intitulé ce chapitre :

correspondance. Que nos lecteurs nous permettent donc de justifier son titre, en mettant sous leurs yeux cette quatrième lettre :

« Vous veillez sur moi, Cécile ; votre souffle me pousse ; votre étoile m'éclaire.

« Ecoutez, et vous verrez comme tout nous réussit : c'est effrayant, mon Dieu ! J'aimerais mieux quelques difficultés. Je voudrais avoir un ennemi à combattre, un obstacle à vaincre. Mon Dieu ! vous vous lasserez certainement de tant de bontés avant que je sois parvenu au bout de mon chemin.

«Je savais qu'en arrivant à Londres je ne trouverais plus ni madame de Lorges ni personne de ma famille. En effet, tout le monde était parti ; mais comme ce n'était pas sur mes parents, trop pauvres eux-mêmes pour m'aider, que je comptais, leur absence ne m'a

causé d'autre chagrin que celui de ne pas les voir.

« J'avais compté sur un brave et excellent homme, sur un ancien serviteur, je devrais dire sur un ami de notre famille, sur quelqu'un que vous connaissez et que vous aimez, Cécile, sur ce bon M. Duval.

« Vous savez que, comme vous, Cécile, je n'ai aucune fortune. Je ne pouvais donc compter que sur un prêt, garanti par ma loyauté. Or, il n'y avait qu'un homme auquel je voulusse m'adresser pour réclamer de lui un pareil service. Cet homme c'était M. Duval.

« Au reste, je n'avais pas hésité un seul instant à m'adresser à lui, et j'étais parti de Paris dans cette intention. Je ne doutais pas un instant de sa bonne volonté : je le connaissais.

« Mais, Cécile, vous le savez, ou plutôt

vous ne le savez pas ; mais vous le devinez : il y a mille manières de rendre service, depuis le service qu'on arrache jusqu'au service qu'on vous offre.

« Pauvre monsieur Duval! A peine lui eus-je dit, car je ne lui cachai rien, Cécile, ni mon amour pour vous, ni notre position, ni nos espérances reposant tout entières sur lui. A peine lui eus-je tout dit, que sa femme, se retournant vers lui, s'écria : « Eh bien! ne te l'avais-je pas vingt fois répété qu'ils s'aimaient. » Ainsi, Cécile, ces braves gens avaient pensé à nous, s'étaient occupés de nous, et quand nous n'osions pas nous avouer à nous-mêmes notre tendresse, notre amour n'était plus pour eux un secret:

« Alors M. Duval est venu à moi les larmes aux yeux : oui, Cécile, cet excellent

homme était prêt à pleurer. Puis il m'a dit : Aimez-la bien, M. Henri, aimez-la profondément, car c'est une noble et bonne jeune fille ; et si des gens comme nous avaient jamais osé élever les yeux jusqu'à elle, c'est la femme que j'aurais voulu à mon Edouard. Puis, me tendant la main, ce qu'il n'avait jamais osé faire depuis qu'il me connaissait, et serrant la mienne avec force :

« — Encore une fois, dit-il, rendez-la heureuse.

« Et maintenant, continua-t-il en s'essuyant les yeux et en me conduisant dans son cabinet, parlons d'affaires.

« Ce fut chose vite faite et sans bourse déliée. Le commerce compris d'une certaine façon est, il faut en convenir, une grande

chose. J'avais toujours entendu dire que, pour remuer quelques misérables milliers de francs, il fallait du papier timbré, des écritures, des notaires, des receveurs d'enregistrement et une foule d'autres choses.

« M. Duval prit un chiffon de papier et écrivit :

« J'ai l'honneur de donner avis à messieurs Smith et Thursen que je crédite M. le vicomte Henri de Senonnes pour une somme de cinquante mille francs.

« Puis il signa, me remit le papier et tout fut dit.

« Le même jour je me présentai chez ces Messieurs : je leur expliquai mon désir de passer à la Guadeloupe avec une pacotille.

Ils avaient justement un bâtiment en charge pour les Antilles, ils me demandèrent quels étaient les objets sur lesquels je voulais spéculer. Je leur répondis que, parfaitement étranger au commerce, je les priais de s'entendre à ce sujet avec M. Duval ; ils me promirent de s'en occuper le lendemain.

« Je revins chez M. Duval. Il y avait une chose dont je voulais vous parler longuement, chère Cécile, et que, par conséquent, je désirais visiter : c'était votre petite maison de Hendon.

« Je m'informai donc à M. Duval quel était son nouveau propriétaire.

« C'est dans ce détail que vous allez apprécier le cœur de cet excellent homme.

« Le propriétaire, c'était lui. Comprenez-

vous, Cécile, dans sa religion pour votre mère et pour vous, il a acheté la maison et les meubles qui la meublaient, afin qu'elle demeurât toujours comme un monument du passage sur la terre de sa sainte et de son ange. C'est ainsi qu'il nomme votre mère, c'est ainsi qu'il vous nomme.

« Il voulut venir avec moi, mais madame Duval l'en empêcha.

« M. le vicomte aimera mieux aller seul à Hendon, lui dit-elle. Restez donc ici; votre présence effaroucherait tous ses souvenirs.

« Il y a dans le cœur de la femme, à l'endroit des choses d'amour, un sentiment que l'homme le plus délicat ne retrouvera jamais dans le sien.

« M. Duval me remit donc la clef du cottage.

« Personne n'y va, pas même eux, seule votre ancienne femme de chambre anglaise qui est entrée au service de madame Duval, est chargée de l'entretien de votre paradis.

« Le lendemain dès le matin je partis : en deux heures et demie je fus à Hendon.

« Je me rappelai la première fois que je vins accompagnant madame de Lorges, avec quelle indifférence, je dirai presque avec quel mépris, j'abordai ce charmant cottage, pardonnez-moi, Cécile, je ne vous avais pas vue, je ne vous connaissais pas. Du moment où je vous vis, du moment où je vous connus, la petite maison fut un temple dont vous devîntes la divinité et dont votre chambre fut le sanctuaire.

« Je vous le dis, Cécile, jamais je n'avais

éprouvé une émotion pareille à celle que je ressentis en m'approchant de cette maison. J'avais envie de m'agenouiller devant sa porte et de baiser son seuil.

« J'entrai cependant, mais ma main tremblait en poussant la clef dans la serrure, mais mes jambes manquaient sous moi lorsqu'après avoir repoussé la porte je me trouvai dans le corridor.

« Je visitai d'abord le jardin : plus de fleurs, plus de feuilles, plus d'ombre, tout était au reste triste et désolé comme lorsque vous l'avez quitté il y a dix mois.

« Je m'assis sur le banc du berceau. Vos amis les oiseaux sautillaient en chantant sur les branches dépouillées. Ces oiseaux, vous les aviez vus, Cécile, le chant qu'ils chantaient, vous l'aviez entendu.

« Je restai à les écouter, les yeux fixés sur votre fenêtre fermée, m'attendant à chaque nstant à vous voir paraître derrière les vitraux ; car, ainsi que je vous l'ai dit, tout est demeuré comme de votre temps.

« Puis, j'ai monté le petit escalier tournant, je suis entré dans la chambre de votre mère. Je me suis agenouillé devant la place où était le crucifix et j'ai prié pour nous.

« Puis, j'ai entr'ouvert la porte de votre chambre. Rassurez-vous, chère Cécile, je n'y suis pas même entré; j'ai tout respecté.

« Enfin, je me suis arraché à cette petite maison où je laissais si bonne part de ma vie passée, pour aller rendre une visite plus sainte que toutes les autres encore. Vous devinez, Cécile, que je veux parler du tombeau de votre mère.

« Comme dans votre jardin, comme dans votre chambre, comme partout, enfin, on voit qu'une main amie a passé par là : au printemps, il a dû être couvert de fleurs, et, à leurs tiges flétries, à leurs feuilles desséchées, j'ai reconnu les mêmes fleurs que celles de votre jardin. J'y ai cueilli quelques feuilles d'un rosier et d'un héliotrope, ce sont deux plantes qui ont le mieux survécu aux atteintes de l'hiver, et je vous les envoie. Ce sont celles que vous trouverez dans cette lettre. C'est à peine si j'ose vous dire que, certain que vous les porterez à vos lèvres, j'ai déposé sur chacune d'elles un baiser.

« Il fallait partir. Cinq ou six heures s'étaient écoulées dans ce saint pélerinage. J'avais rendez-vous dans la soirée chez

M. Duval, avec MM. Smith et Thursen. J'étais de retour à huit heures.

« Ces messieurs arrivèrent avec la rigoureuse ponctualité commerciale, ils connaissent parfaitement mon oncle qui est immensément riche à ce qu'il paraît et, sauf quelques singularités, excellent homme à ce qu'ils disent.

« Tout a été réglé dans la soirée; un charmant brick tout chargé se trouve dans le port; l'armateur est des amis de ces messieurs; il me donne un intérêt de cinquante mille francs dans sa cargaison, et voyez, chère Cécile, comme je vous le disais, quel étrange bonheur me poursuit, ce bâtiment part demain!

« Ah! j'oubliais de vous dire... Mon na-

vire s'appelle *l'Anna Bell*; c'est un presqu'aussi joli nom que Cécile !

« Je vous quitte donc pour jusqu'à demain au moment de partir, je ferai remettre cette lettre à la poste. »

« 11 Heures du matin ,

« Toute la matinée , chère Cécile , a été prise par mes préparatifs de départ ; heureusement que tout, dans ce voyage, se rapporte à vous et que, par conséquent, aucune chose ne m'écarte un instant de votre pensée.

« Le temps est incroyablement beau pour une journée d'automne. M. Duval et Edouard sont là; madame Duval m'a envoyé ses souhaits de bonheur par son mari et par son fils;

tous deux m'accompagneront jusqu'à bord du bâtiment.

» Il paraît qu'une grande nouvelle est arrivée hier dans cette bonne famille ; j'ai cru deviner qu'Edouard était en quelque sorte fiancé à une femme pour laquelle il n'avait que les sentiments d'une sœur, tandis qu'au contraire il en aimait une autre. Mais M. et Madame Duval, esclaves de la parole engagée, ne voulaient pas permettre cette union, avant d'être dégagés de leur ancienne promesse. La nouvelle qu'ils étaient libres leur est, comme je vous l'ai dit, arrivée hier ou avant-hier ; de sorte que, selon toute probalité, le pauvre Edouard va épouser, d'ici à quelque temps, celle qu'il aime.

« Il est bien heureux. »

« Midi, à bord de *l'Anna-Bell.*

« Comme vous le voyez, chère Cécile, j'ai été forcé de vous quitter. Je ne pouvais vraiment laisser Edouard et son père sans leur faire compagnie. Tous deux, savez-vous bien, ont abandonné leur bureau pour m'accompagner. C'est tout au plus s'ils en feraient autant pour le roi Georges.

« Le petit brick me paraît vraiment digne de son nom, c'est une espèce de paquebot construit à la fois pour le passage et pour le commerce, et dans lequel, ce qui est rare, les hommes sont presqu'aussi soignés que les marchandises. Le capitaine est un Irlandais nommé John Dikins. Il ma donné une excellente chambre, n° 5. C'est le même numéro, remarquez-vous, que celui de la maison que vous habitez.

« Ah ! voilà que je ne puis plus vous écrire, le bâtiment commence à appareiller, et comme on lève l'ancre, il se fait un grand mouvement qui m'empêche de continuer.

« Au revoir donc, chère Cécile, ou plutôt adieu, car pour moi le mot adieu n'a pas la signification qu'on lui prête, c'est une recommandation au Seigneur de veiller sur vous ; adieu donc, je vous laisse sous le regard de Dieu.

« Nous partons sous les meilleures auspices, tout le monde nous présage une heureuse traversée. Cécile, Cécile, je voudrais bien être fort, je voudrais bien vous donner de ma force, mais il m'est impossible de faire du stoïcisme en face de vous. Cécile, je souffre bien de vous quitter : à Boulogne, je

n'abandonnais que la France; en quittant Londres, j'abandonne l'Europe.

« Adieu, Cécile, adieu, mon amour, adieu mon bon ange, priez pour moi, je n'espère plus qu'en vos prières, jusqu'au dernier moment je vous écris, mais voilà qu'on force M. Duval et son fils de descendre dans la chaloupe, moi seul retarde le départ. Un mot encore et je ferme ma lettre : je vous aime, adieu, Cécile, Cécile, adieu.

« Adieu.

« Votre Henri. »

XX.

L'oncle de la Guadeloupe.

Cécile reçut cette lettre quatre jours après qu'elle avait été écrite; depuis deux jours déjà Henri avait perdu la vue des côtes de France et d'Angleterre.

On comprend la double impression que

cette lettre produisit sur la pauvre enfant. Ce pélerinage de Henri au cottage et au tombeau, lui rappelait toutes ses joies et toutes ses douleurs du passé. Le départ de Henri, départ retardé tant qu'il avait pu, et dont la plume du jeune homme lui exprimait les dernières angoisses, lui rappelait toutes ses craintes et toutes ses espérances pour l'avenir.

Henri voguait, à cette heure, entre le ciel et la mer. Elle tomba à genoux en achevant sa lettre et pria longuement Dieu pour lui.

Puis, elle songea aux autres parties de sa lettre; à cette bonne famille Duval, à qui Henri avait été demander un appui; sans savoir que cette femme, pour laquelle il allait lui avouer son amour, devait être la femme d'Edouard, d'Edouard qui, avec un

Uu matin que Cécile travaillait comme d'habitude, on sonne à la porte; mais cette fois, elle tressaillit plus vivement encore que d'habitude, reconnaissant la manière de sonner du facteur. Elle courut ouvrir elle-même, c'était lui; il lui tenditune lettre. Elle poussa un cri de joie. L'adresse de cette lettre était de l'écriture deHenri. Elle jeta les yeux sur le timbre; elle était timbrée du Hâvre.

Elle manqua de s'évanouir. Qu'était-il arrivé? Comment, après six semaines de départ, à peine recevait-elle de Henri une lettre datée du Hâvre. Etait-il revenu en France?

Elle tenait la lettre à la main, et toute tremblante elle n'osait l'ouvrir.

Elle s'aperçut que le facteur était-là atten-

dant ; elle le paya, et elle courut dans sa chambre.

Comme elle aimait la figure souriante de cet homme !

Elle décacheta la lettre ; elle portait cette date : *En mer.*

Henri avait trouvé une occasion de lui écrire. Voilà tout.

Elle lut ce qui suit :

« Chère Cécile !

« Voyez si véritablement vos prières ne me portent pas bonheur ; voici que, contre toute attente, je trouve une occasion de vous dire que je vous aime.

« Ce matin, le matelot en vigie a signalé

une voile. Comme on est toujours sur le qui-vive à cause de la guerre, le capitaine et les passagers sont aussitôt montés sur le pont. Mais, au bout de quelques minutes, on a reconnu que le navire en vue était un navire marchand ; de plus, ce navire avait mis le cap sur nous en faisant des signaux de détresse.

« Ne vous attendez donc pas à une grande aventure bien triste et bien dramatique. Chère Cécile, non, Dieu n'a pas même voulu que votre bon cœur pût s'attrister sur le sort de ceux à qui vous devrez cette lettre. Le navire, qui était un bâtiment français du Hâvre, avait été retenu, quelques jours après son départ de New-York, par un calme de trois semaines, et craignait de manquer d'eau avant de toucher la France Le capitaine lui

en fit envoyer une douzaine de tonneaux, et moi je me mis à écrire pour vous redire, Cécile, que je vous aime, qu'à chaque heure du jour et de la nuit je pense à vous, et que sans cesse vous êtes près de moi, autour de moi, en moi.

« Savez-vous à quoi je pense, Cécile, en voyant ces deux navires en panne, à cent pas l'un de l'autre, et dont l'un vogue vers la Pointe-à-Pître et l'autre vers le Hâvre? c'est que si à l'aide d'une de ces chaloupes qui vont de l'un à l'autre, je passais de l'un sur l'autre, dans quinze jours je serais au Havre, et le lendemain soir à vos pieds.

« Et pour cela, je n'aurais qu'à vouloir. Je vous reverrais, je vous reverrais, Cécile. Comprenez-vous? Seulement, ce serait ce

que les hommes appellent une folie, et cela nous perdrait.

« O mon Dieu! comment donc n'avons-nous pas trouvé quelque projet d'avenir qui ne m'éloignât point de vous. Il me semble qu'encouragé par un mot, par un regard de vous, j'aurais réussi dans tout ce que j'aurais entrepris. Vous voyez bien, Cécile, que, protégé par vous, je réussis même loin de vous.

« Oh! je vous le répète, ce bonheur étrange m'effraie; j'ai peur que nous n'ayons quitté la terre, Cécile, et que nous ne soyons déjà, tous deux sur la route du ciel.

« Pardon de mes funestes préusges; mais l'homme est si peu né ici-bas pour le bonheur, qu'il y a un doute au fond de chacune

de ses joies qui empêche cette joie d'être une parfaite félicité.

« Savez-vous à quoi se passent mes journées Cécile, à vous écrire. Je vous rapporterai un long journal où vous retrouverez, heure par heure, toutes mes pensées. Vous verrez ainsi que mon esprit n'a pas été un seul instant éloigné de vous.

« Puis, quand la nuit vient, comme il est défendu de conserver de la lumière dans le bâtiment, je monte sur le pont, j'examine ce magnifique spectacle du soleil qui se couche dans la mer ; je suis, l'une après l'autre toutes les étoiles qui s'allument au ciel, et, chose étrange, la reconnaissance et l'adoration de Dieu me conduisent à la tristesse, car je me demande si Dieu, qui a tous ces mondes à faire mouvoir, occupé qu'il doit être à suivre

des yeux cet éternel ensemble, peut avoir un regard pour chaque individu qui lève les mains vers lui.

« Si le Seigneur était le Dieu des mondes, et si le hasard était celui des individus ?

« Et, en effet, qu'importe à la haute puissance et à la suprême majesté de Dieu ces détails de notre miserable vie ; que lui font, à ce grand tout, les évènements heureux ou malheureux de notre existence ; que lui importe, à ce riche moissonneur, que quelques épis, de l'un de ses millions de champs, dont chacun s'appelle un monde, soit courbé par la grèle ou déraciné par l'ouragan ?

« Mon Dieu ! mon Dieu ? si vous ne m'écoutiez pas quand je vous parle, si vous ne m'en-

tendiez pas quand je vous supplie de me ramener près de Cécile qui m'attend.

« Eh bien! chère Cécile, dans quelles pensées vais-je encore me perdre, quand chacune de mes lettres devrait vous porter la force ? Comment se fait-il qu'elles ne vous portent que le découragement? Pardonnez-moi ! pardonnez-moi.

« Je me suis fait un ami à bord : c'est le pilote. Le pauvre garçon ! lui aussi a laissé, à Gravesend, une femme qu'il aimait. A la manière dont il regardait le ciel en soupirant, j'ai reconnu un frère d'infortune. Peu à peu je me suis lié avec lui; il m'a parlé de sa chère Jenny. Et moi, Cécile, pardonnez-moi, moi, je lui ai parlé de vous,

« J'ai donc quelqu'un à qui dire votre nom,

j'aidonc quelqu'un à qui répéter que je vous aime, j'ai donc un cœur qui comprend le mien.

« Le cœur d'un matelot ? me dira-t-on. Malheureux ceux qui me diront cela.

« Ce bon jeune homme, avec qui je parle de vous toutes les nuits, s'appelle Samuel.

« Je veux, moi aussi, que vous sachiez son nom.

« Dites un mot de lui dans vos prières, afin qu'il revoie sa Jenny. Je lui ai promis que vous le feriez.

« Adieu, Cécile, adieu, mon amour ! La chaloupe du bâtiment français retourne à son bord. Je remets cette lettre au contre-maître, qui me promet, sur son honneur, de la jeter lui-même à la poste en arrivant au

Hâvre. Adieu encore une fois, ma Cécile bien aimée ; dans vingt ou vingt-cinq jours, si le temps continue de nous être favorable, je serai à la Guadeloupe.

« Adieu pour la millième fois. je vous aime.

« Votre Henri. »

« *P. S.* Un mot dans vos prières pour Samuel et Jenny. »

Il est impossible de faire comprendre à nos lecteurs quelle impression profonde cette lettre produisit sur Cécile ; cette impression était d'autant plus grande que la lettre était plus inattendue. Cécile tomba à genoux, des larmes de reconnaissance, plein les yeux. Ce ne fut point une prière qu'elle dit, ce furent des noms qu'elle murmura, et parmi ces

noms, comme le lui avait demandé Henri, étaient ceux de Samuel et de Jenny.

Puis, elle se remit, plus courageuse et plus confiante que jamais, à sa robe de noces.

Les jours continuèrent de s'écouler, se succédant avec leur monotone régularité, sans rien apporter de nouveau. Cette lettre inattendue, cette bienheureuse lettre avait donné à Cécile l'espoir que quelque évènement pareil au premier lui apporterait des nouvelles de son amant; mais, comme l'avait dit Henri, cet évènement était un de ces accidents amenés par un heureux hasard et qui n'avait pas de chance de se renouveler.

Pendant ce temps, de grands évènements s'étaient écoulés : la république s'était fait empire; Bonaparte était devenu Napoléon;

l'Europe effrayée avait assisté à cet étrange spectacle sans même élever la voix pour protester ; tout semblait assurer à la dynastie naissante une longue durée; ceux qui entouraient les nouveaux élus étaient riches, brillants, heureux. Lorsque quelquefois Cécile voyait passer sous ses fenêtres ces brillants cavaliers et cette élégante noblesse, moitié ralliée, moitié créée à nouveau, elle se disait bien avec un soupir : Voilà pourtant comme serait Henri, voilà pourtant comme je serais, moi, si nous eussions laissé les évènements suivre leur cours. Mais tout à coup elle pensait à ce sang liquide encore aux fossés de Vincennes, et elle se répondait avec un soupir encore : La conscience ne trompe pas, nous avons bien fait.

Un mois s'écoula encore. Alors Cécile commença à attendre avec plus d'impatience; puis une semaine, puis quatre jours passèrent

chaque jour plus lent que l'autre ; enfin, le matin du cinquième, ce coup de sonnette si longtemps attendu et connu si parfaitement retentit. Cécile se précipita vers la porte : c'était une lettre de Henri.

Mettons cette nouvelle lettre sous les yeux du lecteur.

« Chére Cécile ,

« D'abord et avant toute chose, notre bonheur est le même. Je suis arrivé à la Guadeloupe après une traversée un peu longue, mais retardée seulement par le défaut de vent et non par des orages. J'ai trouvé mon oncle, qui est le plus brave et le plus excellent homme du monde, et qui a été si heureux de me voir engagé dans ce qu'il appelle son régiment à lui, qu'il m'a déclaré à l'instant même que je pouvais me regarder comme son héritier.

« Or, soit dit en passant, mon oncle, chère Cécile, est immensément riche.

« Maintenant, comme toute bonne chose a son mauvais côté, le brave homme m'a déclaré qu'il s'était, en me voyant, senti pris pour moi d'un si violent amour, que sous aucun prétexte il ne me laisserait partir avant deux mois. J'ai d'abord eu grande envie de lui déclarer qu'à ce prix je renonçais à sa succession. Mais j'ai réfléchi, mon cher amour, que ces deux mois étaient à peu près nécessaires à la vente de ma petite pacotille. Puis, le capitaine de *l'Anna-Bell*, m'a assuré qu'il lui fallait ce temps au moins pour faire un nouveau chargement, de sorte, que force m'a été de me résigner. Me voilà donc cloué, à la Pointe-à-Pître, pour deux mois au moins. Heureusement un navire appareille

demain dans la matinée et vous portera des nouvelles de votre pauvre exilé qui vous aime, Cécile, plus qu'aucune parole humaine ne peut le dire, plus qu'aucune pensée terrestre ne peut l'exprimer.

« J'ai tout dit, tout raconté à mon oncle ; il a d'abord fait la grimace quand je lui ai appris que vous n'étiez pas d'une famille commerçante; mais, enfin, quand il a su combien vous étiez parfaite, quand je lui ai eu affirmé que vous l'aimerez un peu pour l'amour de moi, il s'est consolé de ce que vous étiez de belle, bonne et vieille noblesse. Ce cher oncle, il faut vous dire, Cécile, qu'avec sa manie d'être un homme de comptoir, c'est l'aristocratie en personne, que malgré lui la particule lui vient sur les lèvres, et que, tout en ôtant leur titre aux

gens qui l'ont, il ajoute le *de* aux gens qui ne l'ont pas.

« Quelle magnifique et grandiose nature, chère Cécile, et comme je serais heureux de l'admirer avec vous ; comme notre pensée se perdrait dans l'étendue de cette mer infinie ; comme notre œil plongerait dans ce ciel si pur et si limpide, que le regard croit toujours qu'il arrivera à pénétrer jusqu'à Dieu !

« Malheureusement toute cette nature vous est étrangère, Cécile. Vous ne connaissez pas ces plantes, vous ne connaissez pas ces fleurs, vous ne connaissez pas ces fruits et ils ne vous connaissent pas. L'autre jour, j'ai bondi de joie en apercevant une rose épanouie, cela m'a rappelé l'Angleterre,

Hendon, votre cottage, votre jardin et notre tombeau.

« Quel terrible et précieux don du ciel que la mémoire : en une seconde j'ai franchi dix-huit cents lieues et je me suis trouvé assis, avec vous, sous le berceau de votre jardin, l'embrassant dans ses moindres détails, depuis vos magnifiques compagnes, les roses, les lys, les tulipes, les anémones et les violettes, jusqu'à votre humble gazon vert dans lequel sautillaient, en cherchant joyeusement le grain que vous y semiez tous les jours, les joyeux pinsons, les brillants chardonnerets et les insolents moineaux francs.

« Je ne sais d'où cela vient, chère Cécile, mais aujourd'hui j'ai le cœur plein d'espérance et de joie ; tout est si beau ici, tout est si puissant, les arbres de végétation et les

hommes d'existence, que mon doute éternel commence à s'en aller et que mon cœur, si longtemps serré, se dilate et respire plus librement.

« Il y a bien des lignes que je ne vous ai dit que je vous aimais, Cécile, mais je crains de vous le répéter trop souvent; si je vous le disais de bouche, il me semble que l'expression de mes yeux, que le son de ma voix plaideraient si bien pour les éternelles répétitions, que vous me les pardonneriez.

« Voilà mon oncle qui entre et qui veut absolument m'emmener voir ses plantations. Je résiste. Mais il me dit que ce seront un jour les vôtres, et cette raison me décide à vous quitter pour une heure ou deux. Au revoir, Cécile.

« Savez-vous, Cécile, ce que nous ferons?

si vous venez jamais habiter la Guadeloupe. Nous prendrons un dessin du petit cottage, un plan du petit jardin, nous emporterons des graines de toutes vos fleurs ; puis, au milieu de l'habitation de mon oncle, nous ressusciterons le petit paradis de Hendon.

« Je passe ma vie à faire des projets, à bâtir des châteaux de cartes ; puis, je prie Dieu de ne pas souffler sur mes rêves et de leur donner le temps de devenir des réalités.

« Heureusement je suis presque toujours seul, c'est-à-dire, avec vous, Cécile ; vous marchez à mes côtés, je cause avec vous, je vous parle, je vous souris ; souvent l'illusion est si grande, que j'étends la main pour prendre la vôtre, c'est alors que vous disparaissez comme une vapeur, que vous vous évanouissez comme une ombre.

« Le vaisseau qui vous portera cette lettre, une fois parti, je n'aurai probablement plus d'occasion de vous écrire avant un mois ou six semaines ; les départs sont rares en ce moment-ci ; puis, dans deux mois, c'est moi qui partirai à mon tour. Cécile, Cécile, comprenez-vous quel moment pour moi quand je verrai les côtes de France, quand je verrai Paris, quand je verrai la rue du Coq, quand je monterai ces cinq étages, quand je sonnerai à votre porte, quand je tomberai à vos genoux. Mon Dieu ! comment supporterai-je un pareil bonheur sans devenir fou.

« Adieu, Cécile, je vous écrirais ainsi éternellement, et pourquoi faire ? pour vous dire et pour vous redire cent fois les même choses. Adieu, Cécile, je ne vous dis pas de penser à moi : il est impossible que je sois le seul à aimer comme j'aime. Adieu, Cécile,

priez, priez pour mon retour, car c'est à votre prière, j'en suis certain, que je dois, jusqu'à présent, cette combinaison d'événements si constamment heureux que, pour la centième fois je vous le répète, je m'épouvante de tant de bonheur.

« Adieu, Cécile, je charge un beau nuage doré, si brillant qu'il a l'air du char d'un ange, de vous porter tous mes souvenirs; il vogue doucement vers la France à travers ce ciel limpide dont on n'a pas idée dans nos climats, et, tenez, le voilà qui s'écarte et qui prend la forme d'un aigle aux ailes déployées pour aller plus vite; merci, mon beau nuage, merci; salue-la en passant et dis-lui que je l'aime.

« Adieu, je ne vous quitterais pas si je m'en croyais, et Dieu sait à quoi je m'exposerais, c'est que vous redoutiez, à l'avenir,

autant l'arrivée de mes interminables lettres que je désirerais, moi, une ligne, un mot, une syllabe de vous.

« Adieu encore une fois, une fois encore, je vous aime ; adieu, adieu.

« Votre Henri. »

Si longue que fût cette lettre, elle parut bien courte à Cécile ; elle la lut et la relut toute la journée, puis enfin, elle la sut par cœur. De cette façon et tout en travaillant à sa belle robe de noces, la pauvre enfant se redisait tout bas les phrases de son fiancé ; puis, de temps en temps, comme ces phrases ne suffisaient pas encore, elle allait prendre les lettres elles-mêmes, afin de se raffermir plus complètement par le contact du papier et par la vue de l'écriture.

Pendant ce temps, la robe avançait ; c'é-

tait, comme nous l'avons dit, une magnifique guirlande de broderies qui en faisait le tour et qui devait remonter par devant jusqu'à la ceinture, et là, se diviser en rameaux dont les uns continuaient d'accompagner cette portion du corsage qu'on appelle le poignet, tandis que les autres s'égaraient capricieusement autour des manches; quant au fonds de la robe, il devait rester uni.

Or, la robe était déjà plus qu'à moitié faite et, comme selon toute probabilité, Henri devait être encore trois ou quatre mois sans revenir, la robe serait complètement achevée à son retour.

De temps en temps la marquise demandait des nouvelles du voyageur, mais du ton dont elle se serait informée d'un étranger.

La marquise n'avait point rêvé ce mariage par amitié pour Henri, mais par antipathie pour Edouard. Elle ne voulait pas voir sa petite-fille la femme d'un commis de banque, voilà tout.

Et cependant les jours succédaient aux jours : Cécile savait qu'aucun bâtiment ne devait partir de la Guadeloupe avant six semaines. Henri le lui avait dit, on se le rappelle. Elle attendait donc assez patiemment tout le temps indiqué ; puis elle commença à s'inquiéter lorsque les deux mois furent écoulés. Enfin, avec les mêmes tressaillements de bonheur, avec les mêmes élans de joie, elle reçut un matin cette nouvelle lettre :

» Je pars, chère Cécile ; je pars.

» Le navire que je charge de cette lettre

ne me précédera que de huit jours, et peut-être même, comme l'*Anna-Bell* passe pour une excellente voilière, arriverai-je en même temps que ma lettre ou avant elle.

» Comprenez-vous, Cécile, je pars ; je pars riche. J'ai gagné cent pour cent sur ma petite pacotille : j'ai remboursé à l'instant même les 50,000 francs de M. Duval. Il m'en reste 50,000 autres, et mon oncle me fait un chargement qui peut valoir 100,000 écus. De plus il me remet 100,000 francs comme cadeau de noces.

» Ma Cécile bien-aimée, comprenez-vous dans quelle ivresse je suis. Je ne cesse de demander au capitaine s'il est bien vrai que son voyage soit arrêté pour le 8 mars ; car c'est le 8 mars que nous partons.

» Il me répond que oui et qu'à moins que les vents ne deviennent contraires, son dé-

part est irrévocablement fixé pour cette époque ; mais dans ce moment-ci les vents soufflent avec une parfaite régularité, rien ne nous retardera donc, je l'espère.

« Mon Dieu, mon Dieu, il est donc vrai que je vais la revoir, revoir ma Cécile bien-aimée, mon ange chéri. Il est donc vrai que toutes mes craintes étaient insensées; il est donc vrai que votre bonté ne se lasse pas, et que le bonheur qui m'a accompagné jusqu'ici n'était que le présage du bonheur qui devait encore m'accompagner jusqu'en France.

» Mon Dieu, vous êtes bon, vous êtes grand, vous êtes miséricordieux ; je vous remercie.

» Ou plutôt, mon Dieu, n'est-ce pas, c'est elle qui prie, c'est elle qui veille, c'est elle qui mérite pour elle et pour moi.

» Au reste, j'ai un compagnon de joie et de bonheur : Samuel, le pauvre Samuel, vous savez, Cécile, le pilote dont je vous ai parlé; le malheureux, il lui manquait quelques centaines de francs pour être heureux, comme à nous quelques milliers. Comprenez-vous qu'avec mille écus j'ai fait le bonheur d'un homme. Je les lui ai donnés en votre nom, ces mille écus, Cécile. A son retour il va épouser Jenny, et si son premier enfant est un garçon, il l'appellera Henri; si c'est une fille, il l'appellera Cécile.

» Il en résulte que le pauvre Samuel est maintenant aussi pressé que moi de partir.

» Huit jours! comme c'est long huit jours; huit jours à attendre sans me rapprocher encore de vous. Au moins, sur un bâtiment ou dans une voiture, qu'on soit poussé par l'aile du vent ou traîné par de bons chevaux,

on sent que l'on se meut, que l'on avance, qu'on approche; il y a dans le mouvement une consolation. Notre mère nous berce quand nous sommes petits; l'espérance quand nous sommes grands. En vérité, je crois que j'aimerais mieux passer quinze jours de plus en mer et me mettre en route à l'instant même.

» Aussi j'hésite presque à vous envoyer cette lettre, Cécile. Si vous m'aimez comme je vous aime, ce qui, j'en ai bien peur, est impossible, et que notre bâtiment, par vent contraire ou par un accident quelconque, tarde d'une semaine, de quinze jours, d'un mois, quel supplice va devenir votre vie sans cesse suspendue à l'attente. Oh! vous attendre, moi, Cécile; savoir que vous venez me rejoindre et ne pouvoir aller au devant de vous, et ne pouvoir abréger la distance qui nous sépare en m'élançant à votre rencontre; oh! je sens que ce serait pour moi

un malheur affreux, impossible, inoui ; je sens que ce serait pis encore que de n'avoir point de vos nouvelles, et cependant je n'ai pas le courage de m'empêcher de crier : J'arrive, Cécile, j'arrive ; attendez-moi !

» Oui, attendez-moi, ma Cécile adorée; oui, je viens, j'accours; attendez-moi, me voilà, je suis près de vous, je suis à vos pieds. Dites-moi que vous m'aimez, Cécile, je vous aime tant, moi.

» Plus d'adieu, Cécile ; dans huit jours je pars. Au revoir, Cécile, au revoir. Attendez-moi d'un moment à l'autre. Encore une fois, Cécile, j'arrive.

» Votre Henri. »

XXI.

La robe de noces.

On comprend quelle impression une pareille lettre produisit sur la jeune fille. Elle alla tomber à genoux devant le crucifix: puis sa prière faite, ses actions de grâces rendues, elle courut vers la marquise pour lui

annoncer cette bonne nouvelle ; mais la marquise était en train de lire un nouveau roman dont les amours factices l'intéressaient bien autrement que les amours réelles de sa petite-fille : elle n'en fit pas moins ses compliments bien sincères à Cécile, en la baisant au front.

— Eh bien! mon enfant, lui dit-elle, tu vois bien que ta pauvre mère n'avait pas le sens commun quand elle avait arrêté ce projet d'alliance avec les Duval, et que moi seule j'avais raison. C'est donc à moi seule que tu devras ton bonheur ; mon enfant, ne l'oublie jamais.

Cécile rentra chez elle le cœur serré. Ce reproche fait à sa pauvre mère, en ce moment où elle était si heureuse, vibra jusqu'au fond de son cœur. Elle s'était agenouillée d'abord pour remercier Dieu; elle s'age-

nouilla une seconde fois pour demander pardon à sa mère.

Puis elle relut et relut dix fois sa lettre; puis enfin, elle se remit à sa robe de noces.

On eût dit que la pauvre enfant avait calculé la broderie pour le retour, et qu'elle devait finir la robe et revoir Henri tout en même temps; car à peine lui restait-il pour huit jours de travail. Près de neuf mois se seraient écoulés, au reste, entre la première et la dernière fleur de ce splendide dessin.

Mais avec quelle âme, quelle joie, quel bonheur elle travaillait maintenant! Comme ces fleurs s'animaient sous ses doigts! comme elles semblaient, rivales des filles du printemps, être elles, filles de l'amour! Et, confidente d'abord de sa tristesse, comme cette broderie, près de s'achever, était maintenant confidente de sa félicité!

Oh! oui, Henri l'avait bien dit, les heures parurent longues à la pauvre Cécile, et cependant elles s'écoulèrent; puis vint le soir, puis la nuit : à peine Cécile put-elle dormir. Chaque voiture qui passait la faisait bondir. Henri n'écrivait-il pas que l'*Anna-Bell* était bonne voilière, et que peut-être il arriverait en même temps que sa lettre; il est vrai que c'était trop demander : Henri l'avait prévu, un retard pouvait arriver. Il fallait donner huit jours au moins à l'attente : ce n'était pas raisonnable que d'espérer ainsi. Cécile se répétait à elle-même qu'elle était folle d'espérer, et cependant elle espérait.

Et cependant à chaque bruit dans la maison, elle courait à l'escalier; à chaque bruit dans la rue, elle courait à la fenêtre.

La journée du lendemain se passa encore ainsi, puis celle du surlendemain, puis les

journées suivantes : seulement, la huitième, que Cécile avait fixée comme un terme de convention à son attente, fut un véritable supplice.

Dès la veille au soir, Cécile avait fini sa robe de noces; la dernière fleur s'était épanouie brillante et joyeuse sous ses doigts.

La huitième journée s'écoula comme les autres. Depuis deux heures jusqu'à la nuit, Cécile demeura à sa fenêtre, les yeux fixés sur l'angle de la rue Saint-Honoré, se figurant voir tout à coup apparaître le cabriolet qui lui ramènerait Henri, comme elle avait vu disparaître le cabriolet qui l'emportait.

Puis, par un de ces mystéres étranges qui prouvent que le temps n'existe pas et n'est qu'un vain mot, tout cet intervalle qu'elle avait passé à attendre Henri disparaissait effacé; il lui semblait que c'était la veille

seulement qu'il était parti, et que, durant la nuit, un songe était venu, pendant lequel elle avait rêvé ce long voyage.

La nuit arriva, l'obscurité devint plus épaisse. Cependant, comme il faisait beau, Cécile passa toute la nuit à sa fenêtre. Aux premiers rayons du jour, brisée de fatigue, le cœur oppressé, prête à fondre en larmes, elle se décida à se coucher.

Son sommeil fut court et agité, à chaque instant elle s'éveillait en sursaut, croyant entendre le bruit de la sonnette. La journée se passa dans les mêmes transes, que la veille.

Alors elle essaya de raisonner avec son amour, de se persuader à elle-même que les deux bâtiments n'avaient pas pu se suivre avec cette méthodique régularité, l'*Anna-Bell* pouvait avoir été retardée au moment

de son départ de quelques jours, et peut-être d'une semaine; un de ces calmes si fréquents sous les tropiques pouvait l'avoir retenu, elle s'imposa à elle-même trois jours encore, pendant lesquels elle n'avait pas le droit d'attendre; mais que faire pendant ces trois jours?

La pauvre Cécile reprit sa robe de noces, et se mit à broder un nouveau bouquet dans chaque angle de la broderie.

Les trois jours s'écoulèrent, puis quatre autres, puis une semaine, les quatre bouquets furent achevés.

Henri avait déjà dépassé de quinze jours le terme probable de son arrivée; Cécile n'était plus seulement impatiente, elle était inquiète.

Alors tous les rêves que fait éclore une

imagination troublée germèrent dans son esprit : cette vaste mer dont le sourd grondement l'avait si fort impressionnée à Boulogne, cette mer mugissante, avec ses caprices, ses tempêtes, ses ouragans, qu'avait-elle fait de l'*Anna-Bell* et de Henri ?

Les journées de Cécile étaient terribles d'inquiétude et d'attente, mais ses nuits devinrent plus terribles encore que ses journées ; cette pensée incessante qni demeurait dans son esprit, mais que, pendant la veille, la raison combattait, grandissait la nuit comme un fantôme, et, cessant d'être continue par le sens moral, oppressait son sommeil d'une éternelle et fantastique apparition ; à peine s'endormait-elle que tantôt sa mère, tantôt Henri, lui apparaissaient ; puis commençait tout un poème insensé de douleurs inouïes qui la conduisaient à un réveil plein de terreurs, de sanglots et de larmes.

Henri était de plus d'un mois en retard.

Cécile, pour se distraire, eut recours à sa pauvre robe de noces, elle résolut d'en parsemer le fonds de bouquets pareils à ceux qu'elle avait déjà brodés aux quatre angles.

Puis une autre idée qui commençait à poindre dans son esprit la tourmentait encore : la marquise continuait de vivre dans son imprévoyant égoïsme. Un jour Cécile ouvrit le secrétaire où était tout ce que sa grand'-mère et elle possédaient, il y restait quinze cents francs.

Elle courut chez la marquise, et avec tous les ménagements possibles elle lui dit la cause de ses craintes,

— Eh bien ! lui dit la marquise, d'ici au moment où ces quinze cents francs seront

épuisés, c'est-à-dire d'ici à trois ou quatre mois, Henri ne sera-t-il point revenu?

Cécile ouvrit la bouche pour dire :

— Oui, mais s'il ne l'est pas?

Les paroles expirèrent sur ses lèvres, il lui semblait que ce n'était pas à elle de douter ainsi de la miséricorde de Dieu, il lui semblait qu'en doutant elle méritait son sort. Elle rentra dans sa chambre un peu ranimée par la conviction de sa grand'-mère.

Et, en effet, pourquoi Henri ne reviendrait-il pas ; un assez longtemps n'était pas écoulé pour désespérer encore. Henri était de quelques semaines en retard, voila tout. Ce qu'il craignait pouvait être arrivé : sans doute : l'*Anna-Bell* n'avait pas mis à la voile au jour indiqué, Henri était en route, Henri

touchait peut-être l'Angleterre, Henri entrait peut-être en France, Henri arriverait avant que ce nouveau travail entrepris ne fût achevé; et Cécile, pleine d'un courage momentané et d'une espérance éphémère, se remettait à sa robe, et de nouvelles broderies naissaient, sous son aiguille, comme sous celle d'une fée.

Trois mois s'écoulèrent ainsi. Tous les bouquets étaient achevés; la robe devenait une merveille. Ceux qui la voyaient disaient que c'était trop beau pour une femme, et qu'elle était digne d'être offerte à Notre-Dame-de-Liesse, de Lorette ou du Mont-Carmel.

Cécile commença un semis de fleurs entre les gros bouquets,

Un matin, mademoiselle Aspasie entra

dans la chambre de la jeune fille, ce qui ne lui arrivait jamais.

— Que voulez-vous, Aspasie? s'écria Cécile. Est-il arrivé quelqu'accident à ma bonne maman?

— Non, Dieu merci, mademoiselle; mais il n'y a plus d'argent dans le secrétaire, et je venais demander à mademoiselle où il fallait aller en chercher?

Une froide sueur passa sur le front de Cécile. Le moment qu'elle craignait était venu.

— C'est bien, dit-elle, je vais aller causer de cela avec madame la marquise.

Cécile entra dans la chambre de sa grand'-mère.

— Eh bien! bonne maman, dit-elle, ce que j'avais prévu est arrivé?

— Quoi! ma mignonne, demanda la marquise.

— Notre petite fortune est épuisée et Henri n'est pas encore revenu.

— Oh! il reviendra, mon enfant; il reviendra.

— Mais en attendant, ma bonne mère, comment ferons-nous?...

La marquise porta les yeux sur sa main. Elle avait, au petit doigt, un médaillon ovale, entouré de diamants.

— Hélas, dit-elle en poussant un soupir, cela me fera bien de la peine de me séparer de cette bague; mais, enfin, puisqu'il le faut.

— Ma mère, dit Cécile, vous ne vous séparez que des diamants, que vous pourrez remplacer par un cercle d'or ; la bague vous restera toujours.

La marquise poussa un second soupir, qui prouvait qu'elle tenait au moins autant aux diamants qu'au médaillon, et donna la bague à Cécile.

La jeune fille ne pouvait confier à personne le soin de vendre le bijou que la marquise venait de lui remettre. C'était dénoncer sa misère prochaine à sa confidente, et c'était un secret dans lequel elle se souciait de mettre mademoiselle Aspasie moins que personne.

Cécile alla donc elle-même chez un joaillier et rapporta huit cents francs, prix au-

quel l'entourage fut estimé par le marchand. Celui-ci reçut en même temps commission de remplacer le cercle de diamants par un cercle d'or.

Dès ce moment, Cécile comprit que, près du malheur de ne pas voir revenir Henri, il existait un autre malheur; aussi impuissante contre l'un, elle voulut se prémunir contre l'autre. Le troisième jour, en allant chercher la bague de la marquise, elle prit ses dessins de broderie, et comme le bijoutier lui avait par son air loyal inspiré de la confiance, elle lui montra ses tracés en lui demandant s'il ne connaissait pas quelque dessinateur en broderies chez lequel elle pût tirer parti de son talent. Le bijoutier appela sa femme, laquelle après avoir admiré les dessins, lui promit d'en parler à un marchand. Trois

jours après, Cécile avait une ressource, elle pouvait gagner de six à huit francs par jour.

A partir de ce moment, la pauvre jeune fille, plus tranquille, en revint à penser entièrement à Henri. Les jours s'écoulaient poussant les jours et l'on ne recevait aucune nouvelle; Henri était de près de quatre mois en retard. Cécile ne souriait plus, Cécile ne pleurait plus, Cécile semblait devenir de plus en plus froide et impassible; toute sa douleur s'était concentrée en elle et s'agglomérait autour du cœur. De temps en temps encore, elle tressaillait quand on sonnait aux heures où autrefois sonnait le facteur; mais au coup de sonnette, elle reconnaissait que ce n'était pas lui et retombait sur le fauteuil dont elle s'était à demi soulevée. Son éternelle occupation, occupation devenue presque machi-

nale, était sa robe; l'étoffe toute entière se couvrait de broderie. Chaque jour Cécile remplissait un nouvel intervalle, chaque jour, une fleur nouvelle naissait sous l'aiguille merveilleuse; trois mois encore s'écoulèrent ainsi, et aucune nouvelle ne vint rendre la joie ou les larmes à la pauvre enfant.

Pendant ces trois mois, l'argent produit par la vente de la bague de la marquise s'était épuisé, mais grâce à la ressource que s'était créée Cécile, personne ne s'en aperçut. Toutes les semaines, la jeune fille allait porter ses dessins au marchand, et toutes le semaines, il lui remettait de quarante à cinquante francs. A la rigueur, cette somme suffisait au petit ménage, et comme le nouveau travail de Cécile lui laissait encore du temps pour sa broderie, — deux ou trois

heures par jour, elle continuait de travailler à sa robe, car il lui semblait que tant qu'elle pourrait y travailler, elle se rattacherait encore par quelque chose au passé et que tout espoir de revoir Henri n'était pas perdu.

Enfin, il arriva un moment où toute adjonction nouvelle devenait impossible, les moindres interstices étaient remplis, la robe de noces de Cécile était achevée.

Elle la tenait un matin sur ses genoux, secouant tristement la tête et cherchant vainement une place où introduire quelque mince fleur, quelque frêle arabesque, lorsque tout à coup la sonnette retentit. Cécile bondit sur sa chaise, elle avait reconnu le coup de sonnette du facteur.

Cécile courut à la porte, c'était bien lui. Il

tenait une lettre à la main, mais cette lettre n'était point de son écriture, c'était une grande lettre carrée avec un cachet ministériel. Cécile prit en tremblant la lettre.

— Qu'est-ce que cela, dit-elle, d'une voix presque éteinte.

— Je ne sais, mademoiselle, répondit le facteur, mais je sais qu'hier on nous a rassemblés pour nous demander, de la part du préfet de police, si nous connaissions une demoiselle Cécile de Marsilly. J'ai répondu que j'avais porté, il y avait longtemps, plusieurs lettres à une personne de ce nom, qui demeurait rue du Coq-Saint-Honoré, n° 5. On a pris note de ma déclaration, et ce matin mon chef m'a remis cette lettre en me disant de vous l'apporter, elle vient du ministère de la marine.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu, murmura Cécile, qu'est-ce que cela veut dire.

— Je souhaite que ce soit une bonne nouvelle, mademoiselle, dit le facteur en se retirant.

— Hélas, dit Cécile en secouant la tête, je n'attends de bonnes nouvelles que d'une seule écriture, et ce n'est point de celle là.

Le facteur ouvrit la porte pour s'en aller.
— Attendez que je vous paie, dit Cécile.

—Merci, mademoiselle, répondit le facteur la lettre est franche de port.

Et il se retira : Cécile rentra dans sa chambre.

Elle tenait la lettre à la main, elle n'osait l'ouvrir.

Enfin elle brisa le cachet et lut ce qui suit :

« A bord du brick de commerce l'*Anna-Bell*, commandé par le capitaine John Dickins.

» Cejourd'hui 28 du mois de mars, de l'année 1805, à trois heures de l'après-midi, étant à la hauteur des Açores, par le 32e degré de latitude, et le 42e degré de longitude,

» Nous Edward Thomson, second du brick l'*Anna-Bell*, étant de quart à bord dudit bâtiment, averti par le pilote Samuel que le vicomte Charles-Henri de Sennones, inscrit sur le registre des passagers, sous le n° 9, venait de mourir,

» Nous sommes transporté, accompagné du susnommé et de M. Williams Smith, étu-

diant en médecine, dans la chambre n° 5, où nous avons trouvé un cadavre que nous avons parfaitement reconnu pour être celui du vicomte Henri de Sennones.

» Le témoin Samuel, nous a alors déclaré qu'à trois heures moins cinq minutes, le vicomte Charles-Henri de Sennones était expiré entre ses bras ; qu'il lui avait alors, pour s'assurer de toute cessation d'existence passé devant la bouche un miroir ; mais que voyant que la glace restait pure, et que par conséquent la respiration était éteinte, il n'avait plus douté de la mort et était venu nous prévenir de cet accident.

» Examen fait du cadavre, M. Williams Smith, étudiant en médecine, passager à bord, et qui avait donné des soins au malade, a dit :

» Nous déclarons sur notre âme et cons-

cience, que le vicomte Charles-Henri de Sennones, est mort de la fièvre jaune, dont il avait sans doute emporté le germe en quittant la Guadeloupe ; qu'il y a trois jours les premiers symptômes se sont déclarés, et que la maladie a fait de si rapides et de si terribles progrès, que malgré tous les secours de l'art, il est mort aujourd'hui à trois heures moins cinq minutes.

» En foi de quoi nous avons dressé le présent procès-verbal qui, après lecture faite a été signé par nous, par le médecin qui a donné des soins au défunt, et par le témoin ci-dessus dénommé.

» Fait à bord, en mer, les jour, mois et an que dessus.

» Signé : John Dickins, capitaine, Edward Thomson, second, et villiams Smith, étudiant en médecine ; quant au pilote Sa-

muel, il a déclaré ne savoir signer et a fait sa croix.

En achevant cette lettre, Cécile jeta un cri et s'évanouit.

XXII.

Les malheurs vont par troupe.

Lorsqu'elle revint à elle , mademoiselle Aspasie lui faisait respirer des sels. Le cri qu'avait jeté la pauvre enfant avait été entendu jusque dans la chambre de la marquise, qui avait envoyé sa demoiselle de

compagnie s'informer de ce qui venait d'arriver,

Un instant après, la marquise voyant que mademoiselle Aspasie ne venait pas, entra elle-même.

Malgré le peu de sympathie qu'il y avait entre les deux femmes, Cécile se jeta dans les bras de sa grand'-mère, lui montrant le terrible procès-verbal, dont la lecture glacée venait de trancher d'un seul coup toutes ses illusions, toutes ses espérances.

Ce procès-verbal, c'était l'apparition de la mort elle-même, de la mort froide, impassible, inexorable, de la mort dépouillée de toutes ces précautions dont l'accompagne la bonté de Dieu ou la prévoyance d'un ami.

Aussi Cécile ne pouvait-elle que répéter éternellement ce mot : mort ! mort ! mort !

Quant à la marquise, elle etait attérée; elle avait envisagé d'un seul coup d'œil tout ce que cette catastrophe avait de terrible pour elle et sa petite-fille.

Toutes ces espérances de repos, de bien-être, et de luxe à venir reposaient sur Henri de Sennones. La lettre qu'il avait écrite huit jours avant son départ de la Guadeloupe, et dans laquelle il donnait à sa fiancée l'état de sa petite fortune, avait servi de base aux calculs de la marquise. Maintenant, tout était fini : Henri était mort, les diamants vendus, les ressources de la malheureuse famille épuisées, et il ne lui restait rien, absolument rien, aux yeux de la marquise surtout, car celle-ci ignorait que depuis trois ou quatre mois déjà tout le monde ne vivait plus que du travail de Cécile. Mademoiselle Aspasie

seule s'en était aperçue, car déjà deux ou trois fois elle avait manifesté à la marquise le désir de se retirer à la campagne, appuyant sa demande sur ce que sa santé affaiblie avait maintenant besoin de beaucoup de repos.

La douleur de la marquise fut donc plus grande que ne l'avait prévue Cécile, car Cécile ne pouvait pas lire au fond du cœur de sa grand'-maman les véritables causes de cette douleur.

Cela fut un bien pour la pauvre enfant, car un instant, en voyant chanceler sa mère, elle redevint forte pour la soutenir. La marquise était descendue de son lit en peignoir; on la reconduisit à sa chambre et elle se remit au lit.

Cependant Cécile ne pouvait s'en tenir à cette froide annonce de la mort de son amant;

elle voulait avoir quelques détails, elle voulait savoir comment cette lettre était parvenue. Bref, la pauvre enfant, comme tout malheureux frappé d'un coup inattendu, doutait encore et avait besoin de la certitude de sa douleur.

La lettre était timbrée du ministère de la marine. L'idée lui vint tout naturellement de s'adresser au ministère de la marine pour avoir les renseignements qu'elle désirait.

Elle recommanda sa grand'-maman aux soins de mademoiselle Aspasie, jeta un voile sur son chapeau, prit la lettre fatale, la remit dans son enveloppe, descendit, se jeta dans un fiacre et se fit conduire au ministère de la marine.

En arrivant à la porte elle montra sa lettre au concierge, et s'enquit de quel

bureau venait cette lettre, le concierge répondit qu'elle venait du secrétariat.

Cécile monta au secrétariat et demanda à parler à l'employé qui avait écrit cette lettre

Il n'était pas encore arrivé, elle l'attendit.

Il vint enfin ; chose étrange , depuis qu'elle était revenue à elle, Cécile, n'avait pas versé une larme.

L'employé lui expliqua que ce procès-verbal était arrivé de Plymouth, où *l'Anna-Bell* avait jeté l'ancre, à son retour de la Guadeloupe, qu'elle était accompagnée de ce seul renseignement :

« Le vicomte Charles-Henri de Sennones étant mort à bord de *l'Anna-Bell*, le 28 mars 1805, et n'ayant aucun parent connu en ce moment en Angleterre, nous prions le

gouvernement français de faire notifier sa mort à mademoiselle Cécile de Marsilly, dont il avait souvent parlé au pilote Samuel comme de sa fiancée. Selon toute probabilité, cette demoiselle Cécile de Marsilly est en France.

« Ci-joint le procès-verbal qui constate cette mort. »

Cécile écouta tous ces détails le cœur brisé, mais les yeux secs ; on eût dit que la source des larmes était tarie, ou plutôt que ses larmes coulaient en dedans.

Elle demanda seulement si on pouvait lui dire où le corps avait été rapporté.

L'employé lui répondit que lorsqu'un passager ou un matelot mourait à bord d'un bâtiment, on ne rapportait pas son corps, mais qu'on le jetait purement et simplement à la mer.

Cécile revit alors, comme à travers un éclair, ce grand Océan tumultueux et mugissant qui était venu baigner ses pieds le jour où elle se promenait au bras de Henri, sur le galet de Boulogne.

Elle remercia l'employé de ses renseignements et sortit.

Tout était clair maintenant pour Cécile, ce long temps qui s'était écoulé depuis la mort de Henri, et qu'elle avait passé à l'attendre, avait été perdu à chercher où elle demeurait; d'ailleurs, ces recherches avaient été faites, comme les gouvernements en général font les recherches auxquelles il n'ont point d'intérêt; on avait annoncé la nouvelle dans les journaux, mais Cécile ne lisait point les journaux; enfin on s'était avisé un jour de rassembler les facteurs et de s'adresser à eux, c'est alors qu'un de ces braves gens

avait déclaré avoir porté, dix-huit mois auparavant, des lettres à une demoiselle Cécile de Marsilly, qui demeurait rue du Coq n° 5.

Cécile rentra, monta ses cinq étages et s'apprêta à sonner, mais elle s'aperçut que la porte était ouverte, et, supposant que mademoiselle Aspasie était entrée chez quelque voisine, elle la laissa comme elle l'avait trouvée.

Son premier soin fut d'entrer chez la marquise; la marquise était couchée, la tête appuyée à ses deux oreillers, et dormait.

Cécile rentra dans sa chambre.

Elle alla droit au secrétaire qui renfermait son trésor à elle, c'est-à-dire les lettres de Henri.

Parmi ces lettres elle chercha celle qu'

lui avait écrite de Boulogne, et elle relut ces lignes :

» La grande et belle chose que la mer, vue avec un profond sentiment dans le cœur ; comme cela correspond à toutes les pensées supérieures ; comme à la fois cela console et attriste ; comme cela vous élève de la terre au ciel ; comme cela vous fait comprendre la misère de l'homme et la grandeur de Dieu.

» Je crois que je serais éternellement resté assis sur ce rivage où nous avons erré ensemble, et où il me semblait qu'en cherchant bien je retrouverais encore la trace de vos pas. Mon cœur s'agrandissait du spectacle que j'avais sous les yeux ; je ne vous aimais plus de l'amour des hommes, je vous aimais

comme les fleurs au retour du printemps aiment le soleil; comme, pendant les belles nuits d'été, la mer aime le firmament, comme en tout temps la terre aime Dieu.

» Oh! dans ce moment, Cécile; le Seigneur me pardonne si c'est une orgueilleuse impiété, mais je défiais les événements de nous séparer, fût-ce par la mort! Comment, lorsque tout se mêle et se confond dans la nature, les parfums aux parfums, les nuages aux nuages, la vie à la vie, pourquoi la mort aussi ne se mêlerait elle pas à la mort? Et puisque chaque chose en se mêlant se féconde, pourquoi la mort, qui est une des conditions de la nature, un des chaînons de l'éternité, un des jalons de l'infini, pourquoi la mort seule serait-elle stérile? Dieu ne l'eût pas faite si elle n'eût dû être pour lui

qu'une machine de destruction, et si, en désunissant les corps, elle n'eût pas dû unir les âmes.

» Ainsi, donc, Cécile, ainsi donc la mort elle-même n'aurait pas le pouvoir de nous séparer; car l'Ecriture dit : le Seigneur a vaincu la mort !

» Adieu donc, ou plutot au revoir, Cécile, et non plus adieu ; au revoir, dans ce monde peut-être, et dans l'autre certainement. »

— Oui, oui, pauvre Henri, murmura Cécile ; oui, tu avais bien raison ; oui, au revoir, certainement !

En ce moment, Cécile entendit à son tour un cri dans la chambre de la marquise.

Elle courut et heurta dans le corridor ma-

demoiselle Aspasie, qui, pâle et sans voix, accourait chez elle.

— Qu'y a-t-il donc et qu'est-il donc arrivé? s'écria Cécile.

Et voyant que la demoiselle de compagnie ne lui répondait rien, elle s'élança dans la chambre de sa grand'-mère.

La tête de la marquise avait glissé le long des oreillers et était tombée sur le traversin, tandis que son bras pendait hors du lit.

— Ma bonne mère ! cria Cécile en saisissant cette main... ma bonne mère !

La main de la marquise était froide.

Cécile prit la tête de sa grand'-maman dans ses bras, et la reposant sur l'oreiller,

elle l'embrassa à plusieurs reprises en la conjurant de lui répondre; mais tout était inutile, la marquise resta muette comme elle était restée froide; la marquise avait cessé d'exister.

Pendant que mademoiselle Aspasie était sortie pour un instant, elle avait été frappée d'apoplexie foudroyante.

Tout était déjà fini quand Cécile était rentrée et qu'elle l'avait vue.

Cécile avait cru qu'elle dormait; elle était morte.

Mais morte sans aucune douleur, sans prononcer une plainte, sans faire un mouvement; morte comme elle avait vécu, sans plus songer à la mort qu'elle n'avait songé à la vie; morte au moment où l'existence al-

lait pour la première fois lui devenir difficile et peut-être amère.

Une chose étrange, c'est que lorsque deux grandes douleurs frappent à la fois la même personne, l'une défend l'âme contre l'autre; une de ces deux douleurs eût écrasé Cécile. Elle se releva forte contre toutes deux.

Puis, peut-être la mort de Henri lui avait-elle inspiré quelque projet fatal dont la mort de sa grand'mère hâtait l'exécution.

A la vue de la marquise morte, mademoiselle Aspasie déclara que sa peine était si grande qu'elle ne voulait pas rester un instant de plus dans la maison.

Cécile se releva du pied du lit de sa grand'mère où elle priait, fit les comptes de mademoiselle Aspasie et la paya en la remerciant

de ce dont aucun argent ne paie, c'est-à-dire des attentions qu'elle avait données à la marquise.

Puis, la jeune fille appela la bonne femme qui avait le soin de son petit ménage, et la pria de se charger, avec la propriétaire de l'appartement, de toutes les démarches funèbres qui restaient à faire. Comme Cécile était fort aimée dans la maison, où cependant elle ne parlait jamais à personne, mais où elle passait pour un modèle d'amour filial et de chasteté, chacun s'empressa de lui rendre service autant qu'il était en soi.

Alors Cécile rentra dans sa chambre et ouvrit un tiroir.

Puis elle en tira sa robe de noce.

A cette vue ses larmes, si longtemps retenues, éclatèrent enfin. Il était temps, une

plus longue compression lui eût brisé le cœur.

Puis, lorsqu'elle eut longuement pleuré en tenant sa belle robe sur ses genoux. Lorsqu'elle eût baisé chaque bouquet, chaque fleur, chaque arabesque, lorsqu'elle l'eût élevée sur ses deux bras en regardant le ciel et en criant : « Henri, Henri, » elle jeta une seconde fois un voile sur sa tête et sortit.

La demande de mademoiselle Aspasie avait épuisé les dernières ressources de Cécile, et il ne lui restait plus, pour faire enterrer sa grand'-mère, et pour accomplir le projet qu'elle avait conçu, d'autre moyen que de vendre sa robe de noces.

Elle courut chez le marchand de broderies qui lui achetait ses dessins, et déploya sous ses yeux cette merveille de travail, de goût et de patience, sur laquelle elle était restée inclinée près de trois ans ; mais du premier

coup le marchand lui déclara qu'il ne pouvait en donner le prix que la chose valait, et se contenta de lui indiquer des adresses.

Le même jour, Cécile fit quelques courses, mais toutes furent infructueuses.

La journée du lendemain fut consacrée à l'enterrement de la marquise. Comme on croyait que, sans être riche, la marquise avait quelque fortune, la propriétaire fit toutes les avances et tous les frais du service et de l'inhumation.

Le lendemain, Cécile se remit en course. Nous avons vu comment, après avoir encore essuyé de nouveaux refus, la pauvre enfant entra chez Fernande, et comment le prince, touché tout ensemble des pleurs de la pauvre jeune fille et désirant satisfaire aux désirs de Fernande, acheta la robe merveilleuse et en envoya le prix le même jour.

Aussitôt ses trois mille francs reçus, Cé-

cile appela la propriétaire de son appartement, lui remboursa les avances qu'elle avait faites, lui paya le terme courant et lui déclara qu'elle partait le lendemain.

Mais quelques instances que lui fit celle-ci, Cécile refusa constamment de lui dire où elle allait.

Le lendemain, effectivement, la pauvre fille quitta la maison emportant son secret avec elle.

Pendant quelque temps, ceux qui avaient connu Cécile se préoccupèrent de cette disparition et continuèrent à en parler. Puis, peu à peu, son nom revint moins fréquemment dans les conversations; puis, enfin, comme elle ne reparut plus, on l'oublia tout à fait.

XXIII.

Conclusion.

Trois mois après les événements que nous venons de raconter, un joli brick de commerce cinglait vers les Antilles, cherchant les vents alisés qui soufflent entre les tropiques.

Ce brick n'était rien autre chose que l'*Anna-Bell*, notre ancienne connaissance.

Il était parti depuis quatorze jours de Londres, où il avait fait un chargement pour la Guadeloupe, lorsque, vers les cinq heures de l'après-midi, le matelot en vigie fit entendre ce mot dont l'impression est toujours si profonde sur l'esprit des passagers et même sur celui des marins :

— Terre !

A ce cri, qui retentit jusque dans les profondeurs du bâtiment, tout ce qu'il y avait de passagers à bord monta sur le pont.

Au nombre de ceux-ci était une jeune fille de dix-neuf à vingt ans.

Elle s'avança vers le pilote, qui, en la voyant venir, ôta respectueusement son bonnet.

— Est-ce que je n'ai pas entendu crier *terre !* mon bon Samuel ! demanda-t-elle.

— Oui, mademoiselle Cécile, répondit celui-ci.

— Et quelle est cette terre ?

— Les îles Açores.

— Enfin ! dit la jeune fille... Et un mélancolique sourire passa sur ses lèvres ; puis, ramenant sur le pilote son regard un instant égaré dans l'espace : Vous m'avez promis de m'indiquer l'endroit où le corps de M. Henri fut jeté à la mer ?

— Oui, mademoiselle, et je vous tiendrai ma parole quand le moment en sera venu.

— Sommes-nous encore bien éloignés de cet endroit ?

— Nous pouvons en être à quarante mille à peu près.

— Alors dans quatre heures nous y passerons.

— A l'endroit même, mademoiselle ; on croirait que le bâtiment sait son chemin et ne veut pas s'en écarter de dix pas.

— Et vous êtes sûr de ne pas vous tromper ?

— Oh ! non, mademoiselle; la première île faisait angle à la seconde, et, comme la nuit est belle, vous pouvez être parfaitement tranquille, je reconnaîtrai certainement l'endroit.

— C'est bien alors, Samuel, dit la jeune fille : une demi-heure avant d'y être arrivés, vous m'appellerez.

— Je vous le promets, répondit le matelot.

La jeune fille salua Samuel d'une inclination de tête, redescendit par l'escalier de l'arrière, et rentra dans la chambre numéro 5, où elle s'enferma.

Une heure après que la jeune fille eut quitté le pont, la cloche du dîner sonna : tous les passagers alors descendirent à leur tour dans la salle à manger, mais Cécile ne parut point. Comme rarement, au reste, elle se mettait à table, on ne remarqua point son absence; seulement, le capitaine lui fit demander si elle voulait qu'on lui servît son dîner dans sa chambre, mais elle répondit qu'elle ne mangerait point.

Le bâtiment continuait de marcher vent arrière, filant à peu près dix nœuds à l'heure, de sorte qu'on approchait rapidement des Açores : les passagers étaient remontés sur le pont et jouissaient de la fraîcheur de la soirée : les yeux fixés sur l'archi-

pel d'îles qui restait encore à quatre ou cinq lieues par le travers du bâtiment, le capitaine John Dickins, le lieutenant Williams Thomson causaient ensemble et le timonnier Samuel songeait; de temps en temps les deux officiers jetaient les yeux sur lui; enfin, tout en causant, ils se rapprochèrent, et s'arrêtant en face de lui :

— N'est-ce pas Samuel, dit le capitaine, que c'est-elle ?

— Celle dont M. Henri parlait toujours avec moi ?

— Oui, et qu'il appelait Cécile.

— C'est elle-même, capitaine.

— Voyez-vous, Williams, dit le capitaine, c'est elle-même, je l'avais deviné.

— Et que va-t-elle faire à la Guadeloupe ?

— Dam! dit Samuel, vous savez que M. Henri avait-là un oncle qui est millionnaire? elle va probablement le rejoindre.

Et les deux officiers reprirent leur promenade, continuant leur conversation qu'ils avaient interrompue pour adresser à Samuel la question que nous avons rapportée.

Cependant la nuit s'avançait, on apporta le thé sur le pont et l'on fit demander à Cécile si elle désirait monter, mais, comme au dîner, elle refusa en disant qu'elle ne voulait rien prendre.

La nuit vint avec la rapidité habituelle à ces latitudes; à huit heures l'obscurité était complète : à neuf heures chacun était rentré dans sa cabine ; il ne restait plus sur le pont que le timonnier et le lieutenant en second, le brick marchait sous sa grande voile et sous ses voiles de grands huniers.

A neuf heures et demie la lune se leva derrière les Açores, éclairant la nuit comme le soleil éclaire une de nos brumeuses journées du nord ; les îles se dessinèrent parfaitement distinctes à l'horizon.

On approchait de l'endroit où le corps de Henri avait été jeté à la mer. Samuel, fidèle à sa promesse, fit appeler Cécile

Cécile monta aussitôt; elle avait change de toilette, était toute vêtue de blanc et avait un voile comme une fiancée.

Elle prit une chaise et vint s'asseoir près du timonnier.

Samuel la regarda avec étonnement ; cette robe blanche, cette parure inutile et cependant à laquelle on voyait que la jeune fille avait donné tous ses soins, semblaient étrange au bon matelot.

— Nous approchons donc, Samuel? demanda Cécile.

— Oui, mademoiselle, répondit Samuel, et dans une demi-heure nous y serons.

— Et tu reconnaîtras l'endroit?

— Oh! ça, j'en réponds, comme si je prenais hauteur avec les instruments du capitaine.

— Je ne t'ai jamais demandé de détails sur ses derniers moments, Samuel, mais maintenant, mais ce soir, je voudrais bien savoir comment il est mort?

— Pourquoi parler toujours de choses qui vous font de la peine? mademoiselle Cécile, vous finirez par me détester.

— Si Jenny était morte, Samuel, et morte

loin de toi, ne désirerais-tu pas connaître tous les détails de cette mort, et ne serais-tu pas au contraire reconnaissant à celui ou à celle qui te les donnerait?

— Oh ! si fait, Mademoiselle, si fait ; il me semble au contraire que ce serait une grande consolation pour moi.

— Tu vois donc, Samuel, qu'il serait cruel à toi de ne pas faire ce que je te demande.

— Aussi je ne m'y refuse pas, Mademoiselle ; je l'aimais tant ce pauvre M. Henri, dam, c'était bien juste aussi, car, outre qu'il était tout à fait aimable et gentil, il m'avait, en partant de la Guadeloupe, donné les 3,000 francs qui me manquaient pour épouser Jenny, de sorte que si je suis heureux dans ce moment-ci, c'est à lui que je le dois.

— Pauvre Henri, murmura Cécile, il était si bon.

—Aussi quand M. Smith, l'étudiant en médecine, vint me dire qu'il était malade, je mis un matelot à ma place et je descendis tout de suite : pauvre jeune homme ! ce que c'est que de nous, la veille il s'était senti indisposé seulement, la nuit la fièvre était venue, et au moment ou je descendis il avait dejà le délire ; mais au milieu de son délire il me reconnut cependant, Mademoiselle, mais sa seule pensée, voyez-vous, ce qu'on sentait vivant au milieu de son souvenir troublé, c'était vous, mademoiselle Cécile, c'était vous seule.

— Mon Dieu, mon Dieu, murmura Cécile en retrouvant des larmes.

— Oui, et puis il parlait d'une petite maison en Angleterre, de fleurs dans un jardin,

de Boulogne, d'une robe de noces, puis d'un linceul que vous brodiez pour vous ensevelir tous deux.

— Hélas ! hélas ! dit Cécile, c'était la vérité.

— Du premier moment, vous comprenez... je vis bien qu'il était perdu ; j'en avais vu tant passer de la même maladie... La fièvre jaune, ça ne pardonne pas. Avec ça, personne ne voulait le soigner ; on aurait dit qu'il avait la peste, pauvre garçon ! Allons, allons, me suis-je dit alors. Samuel, mon garçon, c'est dans le danger qu'on reconnaît les amis, s'est toi que la chose regarde. J'allai trouver le capitaine, et je lui dis : Capitaine, faut mettre quelqu'un à ma place au gouvernail ; mon poste à moi, de ce moment, c'est au lit de M. Henri ; et je resterai là jusqu'à ce qu'il meure, pauvre garçon !

— Bon Samuel ! s'écria Cécile en prenan dans les siennes une des grossss mains du matelot, tandis que l'autre continuait de peser sur le gouvernail.

Le capitaine fit quelques difficultés, parce que, ça se gagne, voyez-vous, la fièvre jaune, et il avait peur pour moi. Il a confiance en moi comme pilote ; mais je lui dis : Bah ! capitaine, nous avons passé le tropique, maintenant un enfant vous conduirait les yeux bandés à Plymouth ; seulement, si j'attrape la chose et que je meure à mon tour, vous trouverez dans mon sac 3,000 fr. que M. Henri m'a donnés : vous en remettrez la moitié à ma vieille mère, l'autre à Jenny. C'est bien, mon garçon, a-t-il dit alors, va : tu crois devoir faire ce que tu fais : sois tranquille, il y a un bon Dieu là-haut.

Cécile poussa un soupir en regardant le ciel.

— Je ne l'avais quitté qu'une demi-heure et le mal avait encore fait des progrès. Cette fois-là, c'est à peine s'il me reconnut ; il avait une fièvre! à chaque instant il disait—je respire du feu, pourquoi donc me donne-t-on du feu à respirer, et il demandait à boire. Puis, il parlait de vous, toujours de vous, mademoiselle, Cécile par-ci, Cécile par-là. Il disait qu'on voulait vous séparer l'un de l'autre, mais que vous étiez sa femme et que vous sauriez bien le rejoindre partout où il serait.

— Il avait raison, Samuel, murmura Cécile.

— La nuit se passa comme cela ; lui, toujours brûlant de fièvre, moi, lui parlant de

vous pour le consoler ; car je voyais bien , quoiqu'il ne me reconnût pas , que chaque fois que je prononçais votre nom, il tressaillait. Alors, il demandait une plume, de l'encre, du papier : il voulait écrire, à vous certainement. J'essayai , pour lui faire plaisir , de lui donner un crayon , mais tout ce qu'il put faire, ce fut d'écrire les trois premières lettres de votre nom. Puis , il repoussa crayon et papier en criant : du feu ! du feu ! tu m'as donné du feu!

— Il a donc bien souffert, demanda Cécile.

— Dam , on ne sait pas, répondit Samuel ; quand la raison n'y est plus, il y a en qui disent qu'on a cessé de souffrir, et que la douleur n'existe que quand le jugement est là pour l'apprécier ; mais moi , je n'en crois rien., A ce compte là, les pauvres animaux

qui n'ont pas de jugement ne souffriraient donc point. Enfin, tant il y a que la nuit toute entière se passa ainsi. D'heure en heure, le médecin venait; il le saignait, il lui mettait des sinapismes, mais tout cela en secouant la tête ; on voyait bien qu'il faisait son état pour l'acquit de sa conscience et qu'il n'y comptait plus. En effet, le matin du troisième jour, moi aussi je commençais à désespérer ; la fièvre s'en allait, mais la vie avec elle. Quand il avait la fièvre, j'avais toutes les peines du monde à l'empêcher de se lever pour aller vous rejoindre ; quand la fièvre fut passée, je l'aurais maintenu dans son lit, rien qu'avec le petit doigt. Oh ! voyez-vous, mademoiselle Cécile, c'est que ce n'était pas lui qui était faible, ce n'était plus moi qui étais fort, c'était la mort qui était là.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit Cécile, pardonnez-moi.

Samuel crut avoir mal entendu et continua :

La faiblesse ne fit qu'augmenter, il eut encore deux ou trois accès que l'on eût cru que c'était la vie qui revenait, mais, au contraire c'était l'âme qui disait adieu au corps, et à trois heures moins cinq minutes, Mademoiselle, je le vois encore comme je vous vois, il se souleva, regarda autour de lui d'un œil fixe, prononça votre nom et retomba sur son oreiller. Il était mort.

— Après, après, Samuel ?

— Dam ! après, vous savez Mademoiselle, à bord la cérémonie n'est pas longue, surtout quand le défunt est mort d'une maladie contagieuse. Je passai un miroir devant la bou-

che du pauvre garçon ; bonsoir, il n'y avait plus d'haleine. Puis j'allai dire au capitaine, Capitaine, c'est fini, il est mort.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura une seconde fois Cécile, n'est-ce pas que vous me pardonnerez ?

— Eh bien ! me dit le capitaine, puisqu'il est mort, Samuel, mon ami, tu vas venir avec nous faire le procès-verbal, après quoi tu reprendras ton poste.

— Pardon, capitaine, répondis-je, mais je n'ai pas fini. Pauvre monsieur Henri ! Et qui donc le coudra dans son hamac ? parce que c'est un simple passager, il ne faut pas pour cela le jeter à la mer comme un chien ; ça ne serait pas juste.

— Tu as raison, dit le capitaine, mais fais vite.

Je répondis par un signe de tête et je me mis à la besogne, car tout le monde à bord était pressé de se débarrasser de ce pauvre cadavre. Aussi la cérémonie ne fut pas longue. Quand je vins dire au capitaine que M. Henri était enseveli, lui as-tu mis un boulet au pied ? demanda le capitaine.

— Deux, capitaine, deux, répondis-je, il ne faut pas lésiner avec ses amis.

— C'est bien dit le capitaine. Qu'on monte le corps sur le pont ?

Je le pris dans mes bras, je l'apportai, on le mit sur une planche. Le capitaine, qui est Irlandais et par conséquent catholique, récita quelques prières; puis on leva la planche, le cadavre glissa, s'enfonça dans la mer et disparut. Tout était dit.

— Merci, mon bon Samuel, merci, dit

Cécile ; mais nous devons approcher de cet endroit où tu l'as jeté à la mer ?

— Ma foi, mademoiselle, nous y touchons ; dans cinq minutes, quand nous aurons vu ce grand palmier qu'on voit sur l'île la plus proche de nous en face de notre beaupré, ça sera là.

— Et d'où a-t-on jeté son corps, Samuel?

— De babord. Tenez, ajouta-t-il, de là vous ne pouvez pas voir l'endroit, la grande voile nous le cache, entre l'escalier et les haubans d'artimon.

— C'est bien, dit Cécile.

Et la jeune fille s'avança vers l'endroit indiqué et disparut derrière la grande voile.

— Pauvre mademoiselle Cécile, murmura Samuel.

— Quand nous serons à l'endroit juste, Samuel, dit Cécile, tu me préviendras n'est-ce pas?

— Soyez, tranquille, mademoiselle.

Samuel se baissa de manière à regarder sous la voile. Il vit Cécile à genoux et priant.

Cinq minutes à peu près s'écoulèrent, pendant lesquelles le pilote tint les yeux fixés sur le palmier. Puis, comme le palmier se trouvait enfin juste par le travers du beaupré,

— C'est ici, dit-il.

— Me voilà, Henri, répondit une voix.

Puis le bruit d'un corps pesant tombant dans l'eau se fit entendre.

— Quelqu'un à la mer, cria d'une voix forte le second, qui faisait son quart.

Samuel ne fit qu'un bond du timon au bastingage. Il vit quelque chose de blanc qui tournoyait dans le sillage du navire; puis cette espèce de vapeur, flottant à la surface de l'eau, s'enfonça et disparut.

— Voilà donc pourquoi, reprit Samuel en reprenant la barre de son gouvernail, voilà donc pourquoi elle priait Dieu de lui pardonner.

L'*Anna-Bell* continua sa route, et, après dix-huit autres jours de traversée, arriva heureusement à la Pointe-à-Pître.

BERNARD.

Histoire pour les chasseurs.

Ce que je vais vous raconter n'est ni une nouvelle, ni un roman, ni un drame, c'est tout bonnement un souvenir de jeunesse, une de ces choses comme il en arrive tous les jours, et si le récit prend quelque cou-

leur, ce ne sera ni par l'art du narrateur, ni par le talent de l'historien, mais par le caractère exceptionnel de l'homme qui en est le héros.

Commençons par dire que cet homme était tout bonnement un garde-forestier.

Je suis né au milieu d'une belle et giboyeuse forêt. Mon père, grand chasseur, me mit tout enfant un fusil entre les mains. A douze ans, j'étais déjà un excellent braconnier.

Je dis braconnier, parce que je ne chassais guère qu'en cachette; je n'étais pas d'âge à obtenir un port d'armes, je n'étais pas d'importance à être invité chez les gens qui pouvaient s'en passer; enfin, l'inspecteur de la forêt de Villers-Cotterets, bon et excellent homme, à la mémoire duquel je garde un profond souvenir de l'amitié qu'il

avait pour moi, qui était mon parent et qui m'aimait de tout son cœur, trouvant qu'il valait infiniment mieux, pour mon avenir, que j'expliquasse les *Géorgiques* et le *de Viris* que de tuer des lapins au départ, ou de faire coup double sur des perdrix, avait intimé l'ordre à tous les gardes de la forêt de ne jamais, sans une permission expresse de sa main, me laisser chasser sur leurs garderies.

Et pourtant cela n'empêchait point que je ne chassasse, ou plutôt, comme je l'ai dit, que je ne braconnasse. Ma mère, qui partageait entièrement les opinions de l'inspecteur à mon égard, et qui, d'ailleurs, craignait sans cesse les accidents qui pouvaient m'arriver, tenait sous clef mon fusil, et ne le laissait sortir que les grands jours, les jours de permission spéciale, les jours, où comme

récompense du travail de la semaine, M. de Violaine, c'était le nom de l'inspecteur venait me dire lui-même : allons Dumas, en route mon ami, mais ne nous y habituons pas, c'est pour aujourd'hui seulement, et parce que l'abbé est content de toi. A ces jours-là c'était grande fête. Je prenais ma carnassière, je passais mes longues guêtres de chasse, j'endossais ma veste de coutil, je jetais sur mon épaule un joli fusil à un coup qui venait de mon père, et je traversais fièrement toute la ville côte à côte avec les chasseurs, au milieu des aboiements de nos meutes, et des souhaits de toutes nos connaissances qui nous regardaient passer du seuil de leurs portes et nous criaient — bonne chance.

Mais cette faveur spéciale arrivait une fois à peine par mois, et c'était bien triste de ne

chasser qu'un jour sur trente; aussi les vingt-neuf autres jours j'avais trouvé moyen de substituer à mon fusil enfermé, une autre arme de mon invention. C'était un long pistolet du temps de Louis XIV auquel j'avais adapté une crosse. Le soir venu, je mettais la crosse dans ma poche, le canon sous ma veste, et je m'en allais inocemment, mon cerceau ou ma toupie à la main, pour qu'on n'eût aucun soupçon de l'escapade que je méditais; puis, lorsque j'étais hors de vue, je laissais dans un coin quelconque toupie ou cerceau, je prenais mes jambes à mon cou, je gagnais la lisière de la forêt, je me couchais à plat ventre dans les broussailles du fossé, je montais sur sa crosse mon pistolet chargé d'avance, et j'attendais.

Si un lapin avait le malheur de s'aventu-

rer en plaine, à vingt-cinq pas autour de moi, c'était un lapin parfaitement mort.

Si c'était par hasard un lièvre, il va sans dire que c'était exactement la même chose. Un jour il sortit un chevreuil, et, je le dis bien bas, il en fut ma foi du chevreuil comme si c'eût été un lapin ou un lièvre.

Ces différentes pièces de gibier me servaient à faire des cadeaux à des braves gens de mes amis qui, pour que ces cadeaux se renouvelassent, m'entretenaient de leur côté de poudre et de plomb.

Puis, disons-le encore, presque tous les gardes de la forêt avaient chassé avec mon père, et gardaient un grand souvenir de sa libéralité. D'autres étaient d'anciens soldats qui avaient servi sous lui, et que par son influence il avait fait entrer dans l'administra-

tion forestière. En somme, tous ces braves gens, qui voyaient en moi des dispositions toutes particulières à être un jour aussi généreux que le *général*; c'était toujours ainsi qu'ils nommaient mon père, m'avaient pris en grande amitié. Aussi m'invitaient-ils parfois à faire des rondes avec eux sur leurs garderies, puis, lorsque leur chien de plaine tombait en arrêt sur quelque malheureux lapin au gîte, ils regardaient autour d'eux si personne ne nous voyait, me mettaient vite leur fusil entre les mains. Je m'avançais alors de l'autre côté du buisson sur lequel Castor ou Pyrame avait les yeux fixés; je donnais un coup de pied dedans; le lapin partait, et presque toujours c'était un lapin qui, après avoir passé la nuit dans un terrier, passait la soirée dans une casserole.

Au nombre de ces gardes, il y en avait un

qu'on appelait Bernard, et comme il habitait sur la route de Soissons, à une lieue et demie de Villers-Cotterêts, une petite maison que M. de Violaine avait fait bâtir pour son prédécesseur, on l'appelait Bernard de la Maison-Neuve.

C'était à l'époque dont je parle, c'est-à-dire en 1818 ou 1819, un beau garçon de trente-deux ans à peu près, à la physionomie franche et ouverte, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, aux gros favoris encadrant admirablement son joyeux visage; du reste admirablement pris dans sa taille, et devant à l'harmonie de ses membres une force herculéenne citée à dix lieues à la ronde.

Aussi Bernard était-il toujours prêt, et prêt à tout ; le matin comme le soir, le jour comme la nuit, Bernard savait, à cinquante pas près, où baugeaient tous les sangliers de

sa garderie; car Bernard était un de ces hommes qui, comme Bas-de-Cuir, peuvent suivre une piste pendant des heures entières. Lorsque le rendez-vous de chasse était à la Maison-Neuve, qu'on devait attaquer à un quart de lieue de là, et que l'animal avait été détourné par Bernard, on savait d'avance à quelle bête on avait affaire. Si c'était un tieran, un ragot, une laie ou un sanglier; si cette laie était pleine, et depuis combien de temps elle l'était. Le solitaire le plus rusé n'aurait pas pu lui cacher six mois de son âge. C'était merveilleux à voir, surtout pour les chasseurs parisiens qui nous arrivaient de temps en temps. Il est vrai que pour nous autres chasseurs campagnards, qui avions fait les mêmes études que lui, mais qui étions restés dans des degrés inférieurs, la chose nous paraissait moins extraordinaire.

Bernard n'en était pas moins pour nous une espèce d'oracle.

Puis le courage conquiert vite une grande puissance sur les hommes. Bernard ne savait pas ce que c'était que la peur. Il n'avait jamais reculé devant ni homme ni animal qui fût au monde. Il allait relancer le sanglier jusque dans son bouge le plus profond; il allait attaquer les braconniers jusque dans leurs retraites les mieux défendues. Il est vrai que de temps en temps, Bernard revenait avec quelques coups de boutoir à la cuisse ou quelques chevrotines dans les reins. — Mais Bernard avait une façon de traiter ses blessures qui lui réussissait parfaitement. Il montait de sa cave deux ou trois bouteilles de vin blanc, tirait un de ses chiens de la niche, se couchait à terre sur une peau de cerf, faisait lécher sa plaie par Rocador ou par Fanfaro, et pour réparer le sang perdu,

avalait pendant ce temps là ce qu'il appelait sa tisane. Le soir il n'y paraissait presque plus, et le lendemain il était parfaitement guéri.

Bernard m'aimait beaucoup, parce que tout enfant il avait chassé vingt fois avec mon père, et moi j'aimais beaucoup Bernard qui me racontait toujours une foule d'histoires qui lui étaient arrivées à lui et à son oncle Berthelin, du temps du général.

C'était donc double fête pour moi, quand M. de Violaine m'invitait, comme je l'ai dit, à quelque chasse, et que le rendez-vous de chasse était à la Maison-Neuve.

Nous partions alors certains de ne pas faire buisson-creux ; puis, au détour de cette belle route taillée au milieu de la forêt, nous apercevions de loin Bernard, debout sur le

chemin, à quatre pas en avant de sa porte, son cor de chasse au poignet, et nous saluant d'un *lancer* ou d'un *hallali* plein de verve; cela voulait dire que l'animal était à nous, ou que nous serions des mazettes.

Puis dans la maison, cinq ou six bouteilles de tisane, comme il appellait son vin blanc, des verres scrupuleusement rincés, un pain de dix livres, blanc comme la neige, nous attendaient. On mangeait un morceau, on faisait des compliments à madame Bernard sur son pain et sur ses yeux et l'on se mettait en chasse.

Il faut dire que Bernard adorait sa femme, et sans motif aucun en était jaloux à la rage. Ses camarades le plaisantaient quelquefois là-dessus; mais la plaisanterie était courte, Bernard devenait pâle comme la mort, puis se retournant vers l'imprudent qui touchait imprudemment à cette plaie de son cœur,

que la langue de ses chiens ne pouvait guérir :

— Tiens, lui disait-il, un tel, si j'ai un conseil à te donner, tais-toi et tais-toi tout de suite, plus tôt tu te tairas et mieux cela vaudra pour toi.

Et le mauvais plaisant se taisait aussitôt : ajoutons même que de jour en jour, les allusions qu'on osait faire à la seule faiblesse de de cet homme si fort, devenaient plus rares et promettaient même dans un temps très court de ne plus se renouveler du tout.

Un samedi soir, que j'étais occupé à donner à souper sur le pas de notre porte à deux éperviers que je nourrissais, et que je voulais absolument dresser à la chasse de l'allouette, M. de Violaine passa :

— Eh bien, garçon me dit-il, avons-nous bien travaillé cette semaine?

— J'ai été le second en version.

— Bien vrai?

Je lui montrai une petite croix d'argent que je portais fièrement à ma boutonnière, soutenue par un ruban rouge, et qui était la preuve incontestable de ce que j'avançais.

— Alors, Monsieur le second, je vous invite à venir chasser le sanglier avec nous demain.

Je bondis de joie.

— Et où cela? cousin.

— Chez Bernard, à la Maison-Neuve.

— Oh! tant mieux, tant mieux, nous aurons du plaisir.

— Je l'espère.

— Voilà donc comme vous le gâtez, dit ma mère, en paraissant sur le pas de la porte. Au lieu de m'aider à le guérir de cette malheureuse passion de la chasse qui amène chaque jour tant d'accidents, vous lui en donnez le goût. Écoutez, je ne vous le confie qu'à la condition qu'il ne vous quittera pas.

— Soyez tranquille, je le placerai près de moi.

— Alors, à cette condition là, c'est bien, dit ma pauvre mère, qui ne savait rien me refuser; mais souvenez-vous que, s'il lui arrivait quelque malheur, ajouta-t-elle à voix basse, j'en mourrais de chagrin.

— N'ayez donc pas peur, dit M. de Violaine; c'est un gaillard qui sait son métier sur le bout du doigt; ainsi, c'est chose con-

venue, entends-tu garçon, à demain six heures.

— Merci, cousin, merci; je ne me ferai pas attendre, allez.

Et je remis mes éperviers sur leur perchoir, pour m'occuper de la chasse du lendemain.

Ces préparatifs consistaient à laver le canon de mon fusil, à huiler les ressorts et à fondre des balles.

A six heures du matin nous partîmes ; tout le long de la route nous recrutâmes les gardes qui nous attendaient sur leurs garderies respectives ; enfin nous arrivâmes au détour de la route, et de loin nous aperçûmes Bernard, son cor de chasse à la main.

Il sonnait d'un air si joyeux et nous en-

voyait des notes si sonores, que nous ne doutâmes point que la chasse ne fût certaine. En effet, en arrivant à la Maison-Neuve, nous apprîmes que Bernard avait détourné vers la montagne de Dampleux, c'est à dire à une lieue de là à peu près, un magnifique tieran. — On appelle tieran, en terme de chasse, un sanglier arrivé au tiers de son âge.

M. de Violaine fit part alors aux gardes d'une lettre qu'il venait de recevoir de l'administration centrale des fôrêts de M. le duc d'Orléans. Cette lettre énumérait les réclamations des propriétaires riverains de la forêt, lesquels se plaignaient des dégâts que causaient les sangliers, et contenait l'injonction la plus formelle de détruire ces animaux jusqu'au dernier.

De pareils ordres sont toujours bien reçus

des gardes : le sanglier étant un gibier royal, ils n'ont pas le droit de tirer dessus, ou quand ils tirent dessus par hasard c'est qu'on leur en demande pour la bouche. Alors le coup de fusil leur est purement et simplement payé douze sous, je crois. Mais dans les cas de destruction, la bête appartient de droit à celui qui la tue, et un sanglier dans le saloir, est, comme on le comprend bien un fameux surcroît aux provisions d'hiver.

Il fut donc convenu, que les chasses se continueraient jusqu'à extinction totale de tous les sangliers qui se trouvaient dans la forêt de Villers-Cotterêts. Quant à moi je n'étais pas moins content que les gardes, car il était évident que je m'accrocherais à quelques-unes de ces belles chasses.

Nous partîmes après avoir mangé le croûton de pain et bu le verre de vin blanc, non

pas en faisant les *craques* ordinaires, qu'on me pardonne le mot, il est consacré entre chasseurs, chacun connaissait trop bien son voisin et était trop bien connu de lui pour essayer de lui imposer par quelques-uns de ces innocents mensonges, dont les habitués de la plaine Saint-Denis rehaussent leur mérite ; mais en convenant, au contraire, avec une bonhomie parfaite, de l'adresse des plus forts. Or, les plus forts étaient Berthelin, l'oncle de Bernard, Mona, vieux garde, qui, quelque temps auparavant s'était emporté le poignet gauche et qui n'en tirait que mieux pour cela, et un nommé Mildet, lequel, à balle surtout, faisait des choses surprenantes.

Il va sans dire que les maladroits étaient de leur côté raillés avec acharnement.

Parmi ceux-ci, était un brave homme

nommé Niquet, et surnommé, je ne sais pourquoi, Bobino, lequel avait la réputation d'être homme d'esprit, ce qui était vrai, mais lequel joignait à cette réputation celle d'être un des plus mauvais tireurs de la troupe, ce qui était encore vrai.

On racontait donc les prouesses de Berthelin, de Mona et de Mildet; mais on raillait impitoyablement Bobino.

Ce à quoi Bobino répondait par les coqs-à-l'âne les plus plaisants et les plus spirituels, auxquels son accent provençal donnait une allure des plus amusantes.

Arrivés à l'endroit où le sanglier était baugé, Bernard nous fit signe de nous taire. A partir de ce moment, pas un chuchottement ne se fit entendre. Alors Bernard fit part de son plan à l'inspecteur, lequel nous

donna ses ordres à voix basse, et nous allâmes prendre nos places autour de l'enceinte que Bernard, avec son limier qu'il tenait en laisse, s'apprêtait à fouler.

Je demande bien humblement pardon de me servir de tous ces termes de chasse, ni plus ni moins que le baron des *Fâcheux* de Molière, mais eux seuls peuvent rendre la pensée, et d'ailleurs, je les crois tous assez connus pour qu'ils n'aient pas besoin d'explication.

Monsieur de Violaine tint parole à ma mère : il me plaça entre lui et Mona, me recommanda de me tenir complètement abrité derrière un chêne, puis, si je tirais sur le sanglier et qu'il revint sur le coup, de m'accrocher à une grosse branche, de m'enlever à la force des poignets, et de laisser passer l'animal au-dessous de moi. Tout chasseur un peu expé-

rimenté, sait que c'est-là la manœuvre généralement adoptée en pareille circonstance.

Au bout de dix minutes, tout le monde était à son poste ; le signal fut aussitôt donné. Au bout d'un instant, la voix du chien de Bernard qui était tombé sur la piste, retentit avec une plénitude et une fréquence qui prouvaient qu'il approchait de l'animal. Tout à coup on entendit craquer les arbres du fourré. Je vis pour mon compte passer quelque chose ; mais, avant que je n'eusse épaulé, ce quelque chose avait disparu. Mona envoya son coup de fusil au juger ; mais il secoua lui-même la tête, en signe qu'il ne croyait pas avoir touché la bête. Puis, un peu plus loin, on entendit retentir un second coup de fusil, puis enfin un troisième, lequel fut immédiatement suivi du cri d'ha lali, poussé du fond

de ses poumons, par la voix bien connue de Bobino.

Chacun courut à l'appel quoiqu'en reconnaissant la voix de l'appelant chacun pensât tout bas qu'il était dupe de quelque mystification de la part du spirituel loustic.

Mais à notre grand étonnement à tous, nous aperçûmes en arrivant sur la grande route, Bobino assis tranquillement sur le sanglier, son brûle-gueule à la bouche, et battant le briquet pour avoir du feu.

A son coup de fusil l'animal avait roulé comme un lapin, et n'avait pas bougé de l'endroit où il était tombé.

On devine le concert de félicitations qui s'éleva autour du vainqueur, lequel prenait son air le plus modeste, et se contentait,

toujours assis sur son trophée, de répondre entre des bouffées de fumée :

— Eh! tron de l'air, voilà comme nous carambolons ces petites bêtes, nous autres Provençaux.

En effet, il n'y avait rien à dire, le carambolage était parfait, la balle avait frappé derrière l'oreille; Mona, Berthelin ou Mildet n'auraient pas fait mieux.

Bernard arriva le dernier.

— Que diable me chante-t-on, Bobino, cria-t-il du plus loin qu'il put être entendu; on me dit que le sanglier s'est jeté dans ton coup comme un imbécille?

— Qu'il se soit jeté dans le coup ou que le coup se soit jeté dans lui, dit le triompha-

teur, il n'est pas moins vrai que ce pauvre Bobino va avoir des grillades pour tout son hiver, et qu'il n'y aura que ceux qui pourront lui rendre la pareille qui seront invités à en manger chez lui. A part, monsieur l'inspecteur, dit Bobino en ôtant sa casquette, lequel fera toujours infiniment plaisir et honneur à son très humble, quand il voudra goûter de la cuisinede] la mère Bobine.

C'était ainsi que Niquet appelait sa femme attendu que selon lui Bobine était naturellement le féminin de Bobino,

— Merci, Niquet, merci, répondit l'inspecteur; ce n'est pas de refus.

— Pardieu, Bobino, dit Bernard, comme tu ne fais pas de ces coups-là tous les jours, il faut, avec la permission de monsieur de Violaine, que je te décore.

— Décoré, mon ami, décoré; il y a plus

d'un qui l'a été décoré, et qui ne le mérite pas tant que moi.

Et Bobino continua de fumer, avec le flegme le plus comique, tandis que Bernard, tirant son couteau de sa poche, s'approchait de la partie postérieure du sanglier, dont il prit la queue, que d'un seul coup il sépara du corps.

Le sanglier poussa un grognement sourd.

— Eh bien! qu'est-ce donc, petit, dit Bobino, tandis que Bernard attachait la queue de l'animal à la boutonnière de son vainqueur; il paraît que nous tenions à ce bout de ficelle.

Le sanglier poussa un second grognement et gigotta d'une patte.

— Bon, dit Bobino, bon; nous essayons

donc d'en rappeler ; petit ; eh bien, tron de l'air, rappellons-en, voyons et ce sera drôle.

Bobino avait à peine achevé ces paroles, qu'il roulait à dix pas de là, le nez dans la poussière et sa pipe brisée entre ses dents.

Le sanglier, qui n'était qu'étourdi, s'était relevé, rappelé à la vie par la saignée que lui avait faite Bernard, et après s'être débarrassé du fardeau qui pesait sur lui, se tenait debout, mais chancelant encore sur ses quatre pattes.

— Ah pardieu! dit monsieur de Violaine, laissez-le faire un peu ; il serait curieux que celui-là en revint.

— Tirez dessus, cria Bernard, cherchant son fusil qu'il avait posé sur le revers du fossé pour procéder plus commodément à

l'amputation qu'il venait d'exécuter si heureusement, tirez dessus, je connais les paroissiens, ils ont la vie dure, tirez dessus et plutôt deux coups qu'un, ou il nous échappe.

Mais il était trop tard; les chiens, en voyant le sanglier se relever, s'étaient élancés sur lui; les uns le tenaient aux oreilles, les autres aux cuisses; tous enfin le couvraient si complètement, qu'il n'y avait pas une partie du corps de l'animal où l'on pût envoyer une balle.

Pendant ce temps, le sanglier gagnait tout doucement le fossé, entraînant avec lui toute la meute; puis il entra dans le fourré, puis il disparut, poursuivi par Bobino, qui s'était relevé, et qui, furieux de l'affront reçu, voulait à toute force en avoir raison.

— Arrête, arrête, criait Bernard ; arrête-le par le queue, Bobino. Arrête, arrête.

Tout le monde se tordait de rire.

On entendit deux coups de fusil.

Puis, au bout d'un instant, on vit revenir Bobino, l'oreille basse ; il l'avait manqué de ses deux coups, et le sanglier avait repris chasse, poursuivi par tous les chiens, dont on entendait la voix s'éloigner rapidement.

Nous le chassâmes toute la journée, il nous mena à cinq heures de là ; nous ne l'abandonnâmes que le soir, et nous n'en entendîmes jamais reparler, quoique Bernard eut fait savoir non seulement aux gardes de la forêt de Villers-Cotterêts, mais encore aux gardes des forêts voisines, que si quelqu'un d'entre eux par hasard tuait un san-

glier sans queue et qu'il tînt à l'avoir complet, il retrouverait cette queue à la boutonnière de Bobino.

Cependant quoique la chasse eût été, sans contredit, plus amusante que si elle eût complètement réussi, elle n'avait aucunement rempli le but que se proposait l'inspecteur, puisqu'il avait reçu l'ordre de détruire les sangliers et non de les anglaiser.

Aussi, en se séparant de ses gardes, l'inspecteur indiqua-t-il une chasse pour le jeudi suivant, en donnant l'ordre de détourner d'ici là, le plus de sangliers que l'on pourrait.

Or, comme le jeudi est jour de congé, j'obtins de monsieur de Violaine d'être non seulement de la prochaine chasse, mais encore de toutes celles qui auraient lieu les jeudis et les dimanches.

Ce jour là le rendez-vous était fixé au Regard-Saint-Hubert.

Nous y arrivâmes, M. de Violaine et moi, à l'heure militaire; tout le monde s'y trouvait avec la ponctualité habituelle : il y avait trois bêtes de détournées : deux ragots et une laie.

Il va sans dire que pas un garde ne manqua de demander à Bobino des nouvelles de son sanglier. Mais, à part la queue qu'il avait eu le bon esprit de conserver à sa boutonnière, Bobino n'en avait reçu aucune notification.

Ce jour là il y avait, comme nous l'avons dit, trois sangliers à attaquer : un sur la garderie de Berthelin, un sur la garderie de Bernard, un sur la garderie de Mona.

On commença par celui qui se trouvait le

plus proche : c'était un des ragots détournés par Berthelin; avant qu'il ne sortit de l'enceinte, il fut tué par Mildet qui lui coula une balle au travers du cœur.

On passa au second, qui était, comme nous l'avons dit, sur la brigade de Bernard. C'était à une petite lieue de l'endroit où avait été tué le premier. Bernard, selon son habitude, nous conduisit à la maison Neuve, pour y boire un coup et manger un morceau; puis nous repartîmes.

L'enceinte fut formée. M. de violaine, selon la promesse qu'il avait faite à ma mère, m'avait placé entre lui et son garde particulier, qu'on appelait François. Après François, venait Mona, puis après Mona je ne sais plus qui, Cette fois, nous avions affaire à la laie.

Bernard entra dans le taillis avec son

limier; un instant après le sanglier était lancé. Nous l'entendîmes venir, comme la première fois, faisant claquer ses machoires l'une contre l'autre. M. de Violaine, à qui il passa le premier, lui envoya ses deux coups mais sans le toucher. Je lui envoyai le mien, mais comme c'était le premier sanglier que je tirais, je le manquai aussi. Enfin, François fit feu à son tour, et l'atteignit en plein corps; aussitôt la laie fit un retour à angle droit, et avec la rapidité de la foudre, fondit sur celui qui avait tiré sur elle. François lui envoya son second coup presque à bout portant; mais au même moment, François et le sanglier ne formèrent plus qu'un groupe informe. Nous entendîmes un cri de détresse; François était renversé sur le dos, la laie acharnée sur lui, le fouillait à grands coups de groin. Nous nous précipitâmes tous pour courir à son secours; mais à ce moment, une voix cria d'un accent impératif :

« Ne bougez pas! » Chacun s'arrêta, immobile à sa place. Nous vîmes Mona abaisser le canon de son fusil dans la direction du groupe terrible. Un instant, le tireur demeura immobile comme une statue, puis le coup partit, et l'animal, frappé au défaut de l'épaule, alla rouler à quatre pas de celui qu'il tenait terrassé.

— Merci, vieux, dit François, en se redressant sur ses jambes; et si jamais tu as besoin de moi, tu comprends, c'est à la vie, à la mort.

— Cà ne vaut pas la peine, dit Mona.

Nous courûmes tous à François; il avait une morsure au bras, voilà tout; mais ce n'était rien en comparaison de ce qui aurait pu lui arriver; aussi, lorsqu'on se fut assuré du peu de gravité de la blessure, toutes nos excla-

mations tournèrent-elles en félicitations pour Mona. Mais comme ce n'était pas la première fois que pareille chose lui arrivait Mona reçut nos compliments en homme qui ne comprend pas qu'on trouve extraordinaire une chose si simple, et, à son avis, si facile à exécuter.

Après nous être occupés des hommes nous nous occupâmes de la bête. Elle avait reçu les deux balles de François, mais l'une s'était aplatie sur la cuisse presque sans lui entamer la peau; l'autre avait glissé sur sa tête et lui avait fait un sillon sanglant. Quant à celle de Mona, elle était entrée, comme nous l'avons dit, au défaut de l'épaule, et l'avait tuée raide.

On fit la curée, et on se remit en chasse, comme si rien ne s'était passé, ou comme si l'on avait pu prévoir qu'il arriverait avant

la fin de la journée un événément bien autrement terrible que celui que nous venons de raconter.

La troisième attaque devait avoir lieu sur la garderie de Mona. Les mêmes précautions furent prises que dans les battues précédentes, l'enceinte fut formée. Cette fois, j'étais placé entre monsieur de Violaine et Berthelin : puis Mona, à son tour, entra dans l'enceinte pour la fouiller. Cinq minutes après, la voix du chien nous annonça que le sanglier était lancé.

Tout à coup on entendit un coup de carabine, en même temps je vis un grès placé à quarante pas de moi à peu près voler en éclats ; puis j'entendis à ma droite un cri de douleur. Je me retournai, et j'aperçus Berthelin, qui d'une main se cramponnait en chancelant à une branche d'arbre, et qui appuyait l'autre sur son côté.

Puis il s'affaissa sur lui-même, en se courbant en deux, puis il se laissa aller à terre, en poussant un profond gémissement.

— Au secours! criai-je; au secours! Berthelin est blessé.

Et je courus à lui, suivi par monsieur de Violaine, tandis que sur toute la ligne les chasseurs se rapprochaient de nous.

Berthelin était sans connaissance, nous le soulevâmes; le sang coulait à flots d'une blessure qu'il avait reçue au-dessus de la hanche gauche; la balle était restée dans le corps.

Nous étions tous autour du mourant, nous interrogeant du regard pour savoir lequel de nous avait tiré ce fatal coup de feu, quand nous vîmes sortir du fourré Bernard, sans casquette, pâle comme un spectre, sa cara-

bine encore fumante à la main, et criant : — blessé, blessé, qui est-ce qui a dit que mon oncle était blessé?

Personne de nous ne répondit; mais nous lui montrâmes de la main le moribond, qui vomissait le sang à pleine bouche.

Bernard s'avança, les yeux hagards, la sueur au front, les cheveux dressés sur la tête; arrivé près du blessé, il poussa une espèce de rugissement, brisa le bois de sa carabine contre un arbre, et en jeta le canon à cinquante pas de lui.

Puis il tomba à genoux, priant le mourant de lui pardonner; mais le mourant avait déjà fermé les yeux pour ne plus les rouvrir.

On fit à l'instant même un brancard, on posa le blessé dessus, puis on le transporta

dans la maison de Mona, qui n'était qu'à trois ou quatre cents pàs de l'endroit où l'accident était arrivé. Bernard marchait à côté du brancard, ne disant pas une parole, ne versant pas une larme et tenant la main de son oncle. Pendant ce temps, un des gardes était monté sur le cheval de l'inspecteur et courait ventre à terre chercher un médecin à la ville.

Le médecin arriva au bout d'une demi-heure pour annoncer ce dont chacun se doutait déjà, c'est-à-dire que la blessure était mortelle.

Il fallait transmettre cette nouvelle à la femme du blessé. L'inspecteur se chargea de ce triste message et s'apprêta à sortir de la maison. Alors Bernard se leva, et s'approchant de lui :

—Monsieur de Violaine, lui dit-il, il est bien

entendu tant que Bernard vivra elle ne manquera de rien, pauvre chère femme, et que si elle veut venir demeurer chez moi, elle y sera reçue comme ma mère.

— Oui, Bernard, oui, dit monsieur de Violaine, oui, je sais que tu es un brave garçon; allons, ce n'est pas ta faute.

— Oh? oh! monsieur l'inspecteur, dites-moi encore quelques paroles comme celles que vous venez de me dire. — Ah? je crois que je vais pleurer.

— Pleure, mon pauvre garçon, pleure, dit monsieur de Violaine, cela te fera du bien.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu, s'écria le malheureux en éclatant enfin en sanglots, et tombant sur un fauteuil.

Rien ne m'a jamais ému au monde comme une grande force brisée par une grande douleur. La vue de cet homme, luttant contre la mort, m'avait moins impressionné que la vue de cet homme qui pleurait.

Nous quittâmes, les uns après les autres; cette chambre mortuaire où il ne resta que le médecin, Mona et Bernard.

Dans la nuit Berthelin expira.

Le dimanche suivant il y avait chasse.

Le rendez-vous était à la Bruyère au Loup. L'inspecteur avait convoqué tous les gardes à l'exception de Bernard, mais convoqué ou non, Bernard n'était pas homme à manquer à son devoir. Il arriva à la même heure que les autres, seulement il n'avait ni carabine ni fusil.

— Pourquoi es-tu venu Bernard? demanda monsieur de Violaine.

— Parce que je suis chef de la brigade, mon inspecteur.

— Mais du moment où je ne t'avais pas convoqué.

— Oui, oui, je comprends, et je vous remercie. Mais le service avant tout. Dieu sait si je donnerais ma vie pour que ce qui est arrivé ne fût pas arrivé. Mais quand je resterai à me lamenter à la maison, il n'en aura pas moins six pieds de terre sur le corps, pauvre cher homme! Oh! il y a une chose qui me tourmente, tenez, monsieur de Violaine, c'est qu'il est mort sans me pardonner.

—Comment voulais-tu qu'il te pardonnât! il n'a pas su que c'était toi qui avait tiré ce malheureux coup de fusil,

— Non, non, il ne l'a pas su au moment de sa mort. Pauvre cher homme ? mais il le sait là-haut... Les morts savent tout, à ce qu'on dit.

— Allons, Bernard, allons, du courage.

— Oh ! du courage j'en ai, monsieur de Violaine. J'en ai, mais voyez-vous, j'aurais voulu qu'il me pardonnât ; puis se penchant à l'oreille de l'inspecteur :

— Il m'arrivera malheur, vous verrez, lui dit-il. Et cela, et cela parce qu'il ne m'a point pardonné.

— Tu es fou, Bernard.

— C'est possible, mais c'est mon idée...

C'est bien, tais-toi, ou parlons d'autres

choses. Pourquoi n'as-tu pas pris un fusil ou une carabine ?

— Parce que de ma vie , entendez-vous bien, de ma vie, mon inspecteur, je ne toucherai ni carabine ni fusil.

— Et avec quoi tueras-tu le sanglier, si le sanglier tient aux chiens ?

— Avec quoi je le tuerai, dit Bernard, avec quoi ?... Tenez, je le tuerai avec cela. Et il tira son couteau de sa poche.

M. de Violaine haussa les épaules.

— Haussez les épaules tant que vous voudrez, monsieur de Violaine, ce sera comme cela. D'ailleurs, ce sont ces brigands de sangliers qui sont cause que j'ai assassiné mon oncle. Eh bien ! avec mon fusil, je ne sentais pas que je les tuais, tandis qu'avec mon

couteau ce sera autre chose. D'ailleurs, avec quoi égorge-t-on les cochons? avec un couteau. Eh bien! un sanglier ça n'est pas autre chose qu'un cochon.

— Enfin puisque tu ne veux entendre à rien il faut bien te laisser faire.

—Oui, laissez-moi faire et vous verrez.

— En chasse, messieurs, en chasse dit l'inspecteur.

On attaqua comme d'habitude, mais cette fois, quoique touché de trois ou quatre balles le sanglier prit un grand parti, et ce ne fut qu'au bout de quatre ou cinq heures de poursuite qu'il se décida à faire tête aux chiens.

Tout chasseur sait comment, fût-on harassé à ne se tenir plus debout, la fatigue cesse au moment de l'hallali. Nous avions en

tours et en détours, fait plus de dix lieues, cependant, dès que nous entendîmes à la voix des chiens qu'ils étaient aux prises avec l'animal, chacun de nous retrouva ses forces et se mit à courir vers le point de la forêt d'où venait le bruit.

C'était dans une jeune coupe de huit ou dix ans, c'est-à-dire que le taillis pouvait avoir douze pieds de haut; à mesure que nous avancions le bruit redoublait, et de temps en temps on apercevait audessus de la cîme des arbres, un chien enlevé par un coup de boutoir les quatres pattes en l'air, hurlant comme un désespéré; mais ne retombant à terre que pour se jeter de nouveau sur le sanglier, Enfin, nous arrivâmes à une espèce de clairière, l'animal était acculé aux racines d'un arbre renversé; vingt-cinq ou trente chiens l'assaillaient à la fois, dix ou douze étaient

blessés, quelques-uns avaient le ventre ouvert ; mais ces nobles bêtes ne sentaient pas la douleur et revenaient au combat en piétinant leurs entrailles traînantes ; c'était à la fois magnifique et horrible à voir.

—Allons, allons, Mona, dit M. de Violaine, un coup de fusil à ce farceur-là; il y a assez de chiens de tués, finissons-en.

— Hein, que dites-vous, monsieur l'inspecteur, s'écria Bernard arrêtant le canon de l'arme qu'abaissait déjà Mona. Un coup de fusil, un coup de fusil à un pourceau ! Allons donc ! un coup de couteau c'est bon assez pour lui. Attendez, attendez, et vous allez voir.

Bernard tira son couteau, et se rua jusqu'au sanglier , écartant les chiens , qui revinrent aussitôt ; et , se confondant a cette masse mobile et hurlante : pendant

deux ou trois secondes, il nous fut impossible de rien distinguer ; mais tout à coup le sanglier fit un violent effort pour s'élancer ; chacun portait déjà la main sur la gachette de son fusil, quand, tout-à-coup, Bernard se releva, tenant l'animal par les deux pieds de derrière, et le maintenant malgré tous ses efforts, avec le poignet de fer que nous lui connaissions; tandis que les chiens se rejetant de nouveau sur lui, le recouvraient de leur corps comme d'un tapis mouvant et bigarré.

— Allons, Dumas, me dit M. de Violaine, c'est à toi, celui-là : va faire tes premières armes.

Je m'approchai du sanglier, qui, en me voyant venir, redoubla de secousses, faisant claquer ses mâchoires, et me regardant avec des yeux ensanglantés ; mais il était pris dans

un étau, et tous ses efforts ne purent le dégager.

Je lui mis le bout du canon de mon fusil dans l'oreille, et je fis feu.

La commotion fut si violente, que l'animal s'arracha des mains de Bernard; mais ce ne fut que pour aller rouler à quatre pas de là; il était mort. Balle, bourre et feu, tout lui était entré dans la tête; et je lui avais littéralement brûlé la cervelle.

Bernard poussa un éclat de rire.

— Allons, allons, dit-il, je vois qu'il y a encore du plaisir à prendre sur terre.

— Oui, dit l'inspecteur, seulement si tu y vas de cette façon, mon brave, tu pourras

bien ne pas t'amuser longtemps. Mais qu'as-tu à la main?

— Rien, une égratignure; le gredin avait la peau si dure, que mon couteau s'est refermé.

— Et en se refermant, il t'a coupé le doigt, dit M. de Violaine.

— Net, mon inspecteur, net, et Bernard étendit sa main droite à laquelle manquait la première phalange de l'index; puis au milieu du silence que cette vue produisit, s'approchant de l'inspecteur :

— C'est trop juste, monsieur de Violaine, continua-t-il, c'est le doigt avec lequel j'ai tué mon oncle.

— Mais il faut soigner cette blessure, Bernard.

— Soigner ça, ah bien ! voilà grand chose ; s'il faisait du vent, ce serait déjà séché.

Et à ces mots, Bernard rouvrant son couteau, fit la curée aussi tranquillement que si rien ne lui était arrivé.

A la chasse suivante, il revint, non plus avec un couteau, mais avec un poignard en forme de baïonnette qu'il avait fait exécuter sous ses yeux par son frère, armurier à Villers Cotterêts, et qui ne pouvait ni plier, ni se briser, ni se fermer.

Cette fois, la scène que j'ai déjà décrite se renouvela ; seulement, le sanglier resta sur la place, égorgé comme un cochon domestique.

Et puis il en fut ainsi à toutes les autres chasses ; si bien que ses camarades ne l'appelaient plus que le charcutier.

Cependant, tout cela ne lui faisait pas oublier la mort de Berthelin; il devenait de plus sombre en plus sombre, et de temps en temps il disait à l'inspecteur :

« Voyez-vous, monsieur de Violaine, tout cela n'empêche pas qu'un jour il m'arrivera malheur!....»

Trois ou quatre ans s'étaient passés depuis les évènements que nous venons de racônter, j'avais quitté Villers-Cotterêts et je revenais y passer quelques jours ; c'était au mois de décembre, et la terre était toute couverte de neige.

Après avoir embrassé ma mère, je courus chez M. de Violaine.

— Ah ah! dit-il en me voyant, te voilà, garçon; tu arrives juste pour la chasse au loup.

— S'il faut vous le dire, j'y pensais en voyant la neige, et je suis enchanté de ne pas m'être trompé dans ma prévision.

— Oui, on a connaissance de trois ou quatre de ces messieurs dans la forêt, et comme il y en a deux sur la garderie de Bernard, je lui ai donné hier l'ordre de les détourner, en le prévenant que nous serions chez lui demain matin.

— A la Maison-Neuve, toujours?

— Toujours.

— Eh bien, que devient-il ce pauvre Ber-

nard ? tue-t-il toujours des sangliers à coups de baïonnette ?

— Oh ! les sangliers sont exterminés depuis le premier jusqu'au dernier. Je crois qu'il n'en reste plus un seul dans la forêt. Bernard les a tous passés en revue.

— Et leur mort l'a-t-elle consolé ?

— Non, le pauvre diable, est plus sombre et plus triste que jamais. Tu le trouveras bien changé. J'ai pourtant fait avoir une pension à la veuve de Berthelin. Mais tout cela ne fait rien à son chagrin. Il est mordu au cœur. Avec cela il est plus jaloux que jamais.

— Et toujours aussi injustement ?...

— C'est à dire que sa pauvre petite femme est un ange.

— Alors c'est de la monomanie. Au reste

tout cela ne l'empêche pas d'être toujours un de vos bons gardes, n'est-ce pas?

— Excellent.

— Et il ne nous fera pas faire buisson creux demain?

— Je t'en réponds.

— C'est tout ce qu'il faut, le temps fera le reste.

— Le temps ne fera qu'empirer la chose, et je commence à croire comme lui, qu'il lui arrivera malheur.

— C'est à ce point là?

— Ma foi oui, quant à moi j'ai fait tout ce que j'ai pu, et je n'aurai rien à me reprocher.

— Et les autres, comment vont-ils?

— A merveille.

— Mildet?

— Coupe toujours en deux les écureuils à balles.

— Mona ?

— Nous avons chassé avant-hier ensemble, dans les marais de Coyolles, et il m'a tué dix-sept bécassines sans en manquer une.

— Et Bobino ?

— Bobino, a fait faire un sifflet pour les chiens de la queue de son sanglier, et il déclare qu'il n'aura de repos en ce monde et dans l'autre, que lorsqu'il aura remis la main sur le reste de l'animal.

— Alors, excepté Bernard, tout va bien ?

— Parfaitement.

— Ainsi le rendez-vous ?...

— Est à six heures du matin, au bout des grandes allées.

— Nous y serons.

Je quittai M. de Violaine pour aller serrer la main à tous les vieux amis que j'ai conservés dans mon pays. Un des bonheurs de ce monde est d'être né dans une petite ville, dont on connaît tous les habitants, et dont chaque maison garde pour nous un souvenir. Moi je sais que, lorsque je retourne par hasard dans ce pauvre petit bourg à peu près inconnu au reste du monde, je descends de voiture une demi-lieue avant d'être arrivé, puis je m'achemine à pied, reconnaissant les arbres de la route, parlant à chaque personne que je rencontre, et retrouvant une émotion jusque dans les choses insensibles et dans les objets inanimés. Je me promettais donc une grande fête de me retrouver le lendemain avec tous mes gardes.

Cette fête commença à six heures du matin. Je revis toutes mes vieilles figures avec du givre aux favoris, car, ainsi que je

l'ai dit, il avait neigé la veille, et il faisait horriblement froid. Nous échangeâmes force poignées de main, puis nous nous mîmes en route pour la Maison-Neuve. Il ne faisait pas encore jour.

Arrivés à l'endroit appelé le Saut-du-Cerf, parce qu'un jour que le duc d'Orléans chassait dans la forêt, un cerf s'élança par-dessus la route, encaissée en cet endroit entre deux talus; arrivés, dis-je, au Saut-du-Cerf, nous vîmes l'obscurité qui commençait à se dissiper. Au reste, le temps était excellent pour la chasse ; il n'était pas tombé de neige depuis douze heures, rien n'avait donc recouvert les brisées. Les loups, si on les avait pu détourner, étaient à nous.

Nous fîmes une demi-lieue encore, et nous arrivâmes en vue du tournant, où Bernard

avait coutume de nous attendre. Il n'y avait personne.

Cette infraction à ses habitudes dans un homme aussi exact que l'était Bernard, commença à nous inquiéter. Nous doublâmes le pas et nous arrivâmes au tournant d'où l'on voyait la Maison-veuve, à un kilomètre à peu près,

Grâce au tapis de neige étendu sur la terre, tous les objets, même à une distance assez éloignée, étaient parfaitement distincts. Nous voyions la petite maison blanche, à moitié perdue dans les arbres, nous voyions une légère colonne de fumée, qui, s'échappant de la cheminée, montait dans l'air; nous voyions un cheval sans maître, tout sellé et tout bridé, qui se promenait devant la porte; mais nous ne voyions pas Bernard.

Seulement nous entendions ses chiens qui hurlaient lamentablement.

Nous nous regardâmes les uns les autres, en secouant instinctivement la tête, et nous doublâmes le pas. En approchant, rien ne changea.

Arrivés à cent pas de la maison, nous ralentîmes notre marche malgré nous. Nous sentions qu'en étendant la main, nous allions toucher un malheur.

A cinquante pas de la maison, nous avions presque fait halte.

— Cependant, dit l'inspecteur, il faut savoir à quoi s'en tenir.

Et nous nous avançâmes de nouveau, mais en silence, mais le cœur serré, mais sans dire une parole.

En nous voyant venir, le cheval tendit le cou de notre côté et se mit à hennir.

De leur côté les chiens s'élancèrent contre les barreaux de leurs niches qu'ils mordaient à belles dents.

A dix pas de la maison il y avait une flaque de sang et un pistolet d'arçon déchargé.

Puis de cette flaque de sang partait en accompagnant des pas marqués sur la neige et qui rentraient à la maison, une trace sanglante.

Nous appelâmes : personne ne répondit. Entrons, dit l'inspecteur.

Nous entrâmes, et nous trouvâmes Bernard, étendu à terre près de son lit, dont il tordait les couvertures entre ses mains crispées ; à sa tête, sur sa table de nuit, étaient

deux bouteilles, dont l'une vide et l'autre entamée ; il avait une large blessure au côté gauche , dont son chien favori léchait le sang.

Il était encore chaud, et venait d'expirer il n'y avait pas dix minutes.

Voilà ce qui s'était passé; nous le sûmes le lendemain par le facteur d'un village voisin, qui avait presque assisté à l'événement.

Bernard était jaloux de sa femme;et quoique, comme nous l'avons dit, cette jalousie ne reposât sur rien, elle n'avait fait qu'augmenter. Il était parti à une heure , profitant d'un magnifique clair de lune pour détourner les deux loups qui se trouvaient dans sa brigade.

Une heure après son départ, un messager était venu annoncer à sa femme que son

père avait eu une attaque d'apoplexie, et demandait à la voir avant que de mourir. La pauvre femme s'était levée et était partie à l'instant même, sans pouvoir dire où elle allait. Ni elle ni le messager ne savaient écrire.

En rentrant à cinq heures du matin, Bernard avait trouvé la maison vide. Il avait tâté le lit, le lit était froid; il avait appelé sa femme, sa femme avait disparu.

— C'est bien, avait-il dit, elle a profité de mon abscence, ne croyant pas que je rentrerais sitôt. Elle me trompe; il faut que je la tue. Il croyait savoir où elle était.

Il détacha ses pistolets d'arçon, il mit dans l'un quatorze chevrotines, et dans l'autre dix-sept. — On retrouva quatorze chevrotines dans

celui qui était resté chargé et les dix-sept autres dans son corps.

Puis il alla seller son cheval, le fit sortir de l'écurie et l'amena devant sa porte, Alors il prit ses pistolets, en mit un dans la fonte gauche; celui-là entra parfaitement.

Mais la fonte droite étant par hasard plus étroite, le pistolet trouva quelque difficulté à y prendre sa place. Bernard voulut l'y faire entrer de force.

Il prit la fonte d'une main, la crosse du pislolet de l'autre, et poussa violemment le pistolet dans la fonte.

La secousse fit détendre le ressort, le coup partit. Pour plus de commodité, Bernard tenait la fonte appuyée contre lui; toute la charge pénétra dans le flanc gauche, lui brûlant et lui déchirant les entrailles.

Le facteur passait dans ce moment-là ; Il accourut à la détonnation. Le colosse était resté debout cramponné à la selle.

— Mon Dieu ! qu'y a-t-il, monsieur Bernard ? demanda-t-il.

— Il y a que ce que j'avais prévu est arrivé, mon pauvre Martineau. J'ai tué mon oncle d'un coup de fusil et je viens de me tuer d'un coup de pistolet.

— Vous tuer, vous, Monsieur; vous n'avez rien.

Bernard se tourna de son côté, ses habits brûlaient encore, et le sang coulait à flots.

— Oh ! mon Dieu, que puis-je faire pour vous ? Voulez-vous que j'aille vous chercher un médecin ?

— Un médecin, qu'est-ce que tu veux qu'il

y fasse ? Est-ce que le médecin a sauvé mon pauvre oncle Bernard ?

— Mais enfin, ordonnez-moi quelque chose.

— Va me chercher deux bouteilles de tisane à la cave et détache moi Rocador.

Le facteur, qui souvent buvait le matin la goutte avec Bernard, prit la clé, descendit à la cave, tira deux bouteilles, alla détacher Rocador et rentra.

Il trouva Bernard assis devant une table et écrivant.

— Voilà dit-il.

— C'est bien, mon ami, répondit le blessé; pose les deux bouteilles sur la table de nuit, et va à tes affaires.

— Mais, Bernard.

— Va, te dis-je.

— Vous le voulez-donc ?

— Oui.

— Au revoir.

— Adieu.

Le facteur était alors parti, tout courant, espérant que Bernard était blessé moins dangéreusement qu'il ne l'était ; car comment, en voyant un tel sang-froid et une telle tranquillité, penser que l'homme qui les conserve est frappé à mort?

Ce qui s'est passé après le départ du facteur, personne ne le sait.

Seulement, selon toute probabilité, Bernard avait bu ce qui manquait de vin dans les deux bouteilles, Puis il avait voulu monter sur son lit ; mais ses forces lui avaient fait défaut. Il était alors tombé à terre, et il était mort dans la position où nous venions de le retrouver.

Un papier était sur la table,

Sur ce papier, d'une main encore ferme, étaient écrites ces quelques lignes :

« Vous trouverez un des loups dans le bois Duquesnoy, l'autre a décampé.

« Adieu, monsieur de Violaine. Je vous avais bien dit qu'il m'arriverait malheur.

« Votre dévoué BERNARD, garde-chef. »

Je vous avais bien dit que ce n'était ni une nouvelle, ni un drame, ni un roman que j'allais vous raconter, mais une simple catastrophe.

Seulement cette catastrophe a, je vous le jure, laissé dans mon esprit un ineffaçable souvenir.

FIN.